This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 145 349

SATIRES

POESIES

DIVERSES

PAR E. HAAG

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 7

1844

a 1580.

SATIRES ET POÉSIES

DIVERSES.

IMPRIMERIE DE J.-B. GROS,

RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, 18, MAISON DE LA REINE BLANCHE.

SATIRES

ET POESIES

DIVERSES,

PAR E. HAAG.

UNIV. OF CALIFORNIA

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE D'ORLÉANS, 7.

1844.

PQ22 H117

« Non seulement le vent des accidents me remue selon son » inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy- » mesme par l'instabilité de ma posture : et qui y regarde » primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. » Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, » selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de » moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contra- » riétez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon ; » honteux, insolent ; chaste, luxurieux ; bavard, taciturne ; » laborieux, délicat ; ingénieux, hébesté ; chagrin, débon- » naire ; menteur, véritable ; sçavant, ignorant ; et libéral, » et avare, et prodigue : tout cela ie le veois en moy aulcu- » nement, selon que ie me vire ; et quiconque s'estudie bien » attentifvement treuve en soi, voire et en son iugement, » cette volubilité et discordance. »

(Montaigne, liv. II, ch. 1.)

UNIV. OF CALIFORNIA

TABLE.

PAG.

Quelques mots sur la théorie de notre versification. VII
Causerie. A J.-P. de Béranger. 1
Je n'ai que toi !. 17
Dies iræ, dies illa. 29
Où vas-tu ?. 37
La raison accouple vos rimes. Epigramme. 50
Un bon roi. 51
Pologne. 58
La poésie est morte. Boutade. 72
L'heureuse découverte. Epigramme. 77
La jeune fille de Tharand. 78
Certain dramaturge. Epigramme. 87
L'hirondelle et ses petits. . . 88
Pour toujours ! 94
L'absence. Triolet. 97
O mon Dieu qui m'as éprouvé. 98
Je t'aimais trop. 100
Tu m'as frappé, Seigneur. . 102
Nos grandeurs. 103
Pradon, tu fis pâlir. Epigramme. 106

PAG.

Iwanka. 107
Où allons-nous ? 118
Gitana. 120
Italie. 123
Le vingt-cinq juillet. 125
Mon dernier printemps. . . 129
Maître Jobard. Epigramme. 133
Misce stultitiam consiliis brevem. 134
Bonsoir la compagnie. Couplets. 142
Adultère !. 144
Faut-il rimer. Boutade.. . . 150
Le vieux lapin et son jeune ami. 151
Minuit. 153
Projets et divagations. . . . 154
Adieu ! 196
Imprécations. 198
Le sage Droz. Epigramme. . 200
Boutade. 201
Rêverie. 203
Repentir. 207
Désenchantement. 208
Rêvons encor jusqu'à demain. 215
Le vieux barde. 217
Ne sutor ultra crepidam. . . 221

M 601555

PAG.
Tristesse. 227
Les Destins sont cruels. Epigramme. 229
Je suis libre. 230
Le vrai bien. 232
Père Grimaud. Epigramme. 233
Du paradis. Epigramme. . . *Ib.*
Vision. 234
Chant suprême. 237
Ne m'as-tu pas aimé ? . . . 238
Je demande assistance pour un ami. 241
Un soir que je rêvais. . . . 244
Sous les tilleuls. 246

QUELQUES MOTS

SUR LA

THÉORIE DE NOTRE VERSIFICATION *.

La chose dont les législateurs de notre Parnasse paraissent s'être le moins doutés, c'est la nature et le but de l'art qu'ils ont prétendu fixer. Ils ont agi en général avec le discernement d'un compositeur qui disposerait ses blanches et ses noires pour le plaisir des yeux, ou d'un chorégraphe qui règlerait ses pas et ses figures pour le plaisir de l'oreille. Mais l'erreur, sous quelque jour et avec quelque autorité qu'elle se produise, ne saurait prescrire contre le bon sens.

Une vérité, pressentie à diverses époques de notre littéra-

* Ces remarques ont déjà paru, pour la plupart, dans le journal *le Bon Sens*, août 1838.

ture *, mais formulée depuis peu **, c'est que le principe du rhythme dans notre poésie ne consiste pas dans la césure ou l'ornement de la rime appliqués à un certain nombre de syllabes ***, mais dans la juste répartition des accents dans

* Comme le prouvent les Essais de Baïf, Desperiers, Nicolas Rapin, etc., et récemment ceux du comte de Saint-Leu, à qui revient en partie l'honneur de la solution de cette question. Voir Prosper Marchand, art. Mousset.

** Par l'abbé Scoppa, dans ses *Vrais principes de la versification démontrés par un examen comparé entre la langue italienne et la française* (3 vol. in-8, 1811-14), et son Mémoire couronné par l'Institut en 1814 : *Des beautés poétiques de toutes les langues, considérées sous le rapport de l'accent et du rhythme;* — et tout récemment, par M. Paul Ackermann, dans la deuxième édition (1843) de son *Traité de l'accent appliqué à la théorie de la versification.*

*** Notre opinion est que la rime, non plus que la consonnance ou l'allitération, ne saurait à elle seule constituer un vers dans quelque langue que ce soit; car, pour qu'il y ait vers, il faut qu'il y ait rhythme, et le rhythme ne peut se produire que dans une succession de sons variés et modulés. En outre, si le principe du rhythme consistait dans la césure, il s'ensuivrait que nos vers au-dessous de neuf syllabes ne seraient pas des vers, et si on le fait consister dans la rime, nos vers en général ne seront des vers qu'autant qu'ils contiendront en soi leur raison d'être, c'est-à-dire les éléments du rhythme ou les deux termes de la rime : nous aurions donc des vers de seize, vingt, vingt-quatre syllabes, dont nos vers de huit, dix, douze, ne seraient que les membres; et même dans le cas où les rimes sont croisées, nous aurions des vers de quarante-huit syllabes, et même au-delà.

le vers; en d'autres termes, que des deux éléments de la prosodie, la quantité et l'accent, l'une, la quantité, étant mal assise, mal déterminée, ou plutôt mal sentie dans notre langue, nous n'avons pu soumettre notre versification qu'aux lois de l'accent, qui, en raison de l'absence de la quantité, a légitimement usurpé le rôle de celle-ci, c'est-à-dire a acquis une importance qu'on ne lui accorde généralement pas dans la versification des langues où la quantité est mieux déterminée, mieux réglée, mieux sentie *.

Nos grammairiens reconnaissent deux espèces d'accents, l'accent grammatical et l'accent prosodique : le premier, qui sert plus particulièrement à donner à la voyelle sa véritable valeur phonique, a surtout rapport à la quantité; le second, qui n'a pas en français de signe graphique propre, règle

* Du reste, de savants philologues ont prétendu que les Anciens n'avaient égard qu'à l'accent dans leur versification : paradoxe qui n'est pas insoutenable. La dénomination d'*accentus* donnée en latin à la prosodie, en grec προσῳδία, semblerait une raison à l'appui. — On sait que les Hébreux ne considéraient que l'accent dans leur poésie, auquel ils ajoutaient l'allitération, plutôt comme ornement que comme élément du rhythme. « Les Chinois comptent les syllabes, marquent les accents, et ont encore, outre la rime, la consonnance ; enfin les Anglo-Saxons et les Scandinaves marquent les accents sans compter le nombre des syllabes, et emploient non-seulement la rime et la consonnance, mais encore l'allitération. » (Bergmann, *Poëmes islandais*, etc. Paris, 1838, in-8.)

plus spécialement l'intonation, c'est-à-dire l'élévation ou l'abaissement de la voix dans l'articulation des syllabes.

Ces deux sortes d'accents se confondent quelquefois; mais le plus souvent l'accent grammatical est modifié par l'accent prosodique qui vient s'y ajouter.

L'accent grammatical n'étant placé que sur un certain nombre de mots, et rarement sur plus d'une syllabe à la fois, le poëte, pour produire la cadence de son vers, ne peut donc avoir recours qu'à l'accent prosodique, lequel porte au contraire sur toutes les syllabes sonores des mots de notre langue.

Nous distinguerons trois espèces d'accents prosodiques : le grave [ˈ], le moyen [ˊ], et l'aigu [ˆ].

L'accent grave porte généralement sur nos voyelles longues *â*, *è*, *é*, *aî*, *eû*, *ô*, *î*, *û*, *oû*, qu'elles soient ou non surmontées de l'accent grammatical; sur nos voyelles nasales, *an*, *in*, *on*, *un*; sur nos diphthongues masculines et féminines*; et peut-être sur toute syllabe formée d'une voyelle entre deux consonnes sonores.

L'accent moyen porte généralement sur nos voyelles brèves** *a*, *e*, *é*, *i*, *o*, *u*, *ou*, même précédées d'une con-

* Les sons *ie, oie, ue, oue,* soit à l'intérieur, soit à la fin des motss

** On sait, du reste, que ce n'est pas par le temps plus ou moins long que l'on met à articuler une syllabe que l'on juge de la brièveté ou de la longueur de la voyelle. Relativement on mettra toujours

sonne, et surtout dans le cas où elles sont suivies d'une syllabe notée de l'accent aigu.

L'accent aigu, auquel on a appliqué la dénomination de tonique, et que nous désignerons préférablement sous celle de rhythmique — car il est comme le pivot de notre rhythme, — est généralement et invariablement placé sur la dernière syllabe sonore des mots de notre langue. Ne sont exceptés que les petits mots de rapport, tels que prépositions, conjonctions ; les déterminatifs, tels qu'articles, adjectifs démonstratifs, possessifs ; les pronoms personnels et relatifs, qui en sont privés ; mais si ces mots sont trissyllabiques, tels que *par-devant*, *cependant*, etc., ils paraissent rentrer dans la règle générale.

La position du mot ou de la syllabe dans la phrase rhythmique détermine souvent une transformation de l'accent dont cette syllabe ou ce mot sont affectés. Ainsi : 1° l'accent grave passe à l'aigu toutes les fois que la syllabe ou le mot qui en sont naturellement affectés terminent un pied ou font partie d'un pied privé de l'accent rhythmique ;

2° L'accent moyen peut passer au grave ou à l'aigu, par

plus de temps à prononcer une syllabe de trois ou quatre lettres qu'une syllabe formée d'une seule voyelle ; mais les unes et les autres peuvent être également brèves : il suffit, pour cela, qu'on les prononce dans le moins de temps possible, sans traîner la voyelle avec intention.

exemple, lorsqu'une enclitique, naturellement privée de l'accent rhythmique, vient s'ajouter au verbe : irais-*jè*, prends-*lè* *, iras-*tú*, ne fais *pâs*, et dans certaines phrases suspensives ;

3° L'accent aigu peut passer au grave ou au moyen, lorsque deux syllabes consécutives dans un même pied en seraient naturellement affectées, surtout dans le cas où l'un des mots sert de qualificatif à l'autre : *beaùx joûrs*, *heureùx joûrs*; lorsque deux monosyllabes notés de l'accent aigu ne sont séparés que par la particule de rapport *de* ou l'article *le : Dieù de paîx*, *Dieù le fîls*, comme si les deux mots faisaient corps ensemble; cela a même lieu lorsque le second mot est bissyllabique, s'il commence par une voyelle, *Dieù d'amôur*, mais on dirait avec deux accents rhythmiques, *Diéu de haîne ;* et finalement, lorsque, pour mettre un mot en relief on passe plus légèrement sur le mot ou la syllabe qui le précède : c'est ce qui a lieu entre autres dans les phrases interrogatives.

* Certains grammairiens prétendent que dans ce cas l'*e* est muet, et que la voix ne porte dessus que lorsqu'il est précédé d'une syllabe muette, *faites-le*. D'autres reportent toujours sur cet *e* l'accent tonique du verbe. Il me semble que, dans le premier cas, l'*e* bref de l'enclitique s'allonge, c'est-à-dire devient grave, tandis que, dans le second seulement, lorsqu'il est précédé d'une syllabe muette, il s'élève, c'est-à-dire qu'il s'empare de l'accent tonique du verbe.

Une remarque importante à faire sur l'accent en général, c'est que, de même que les Latins avaient des longues plus longues et des brèves plus brèves que d'autres, différence dont les poëtes ne tenaient aucun compte, nous avons également, outre cette particularité relative à la quantité, des tons graves plus graves et des tons aigus plus aigus que d'autres; mais ces nuances ne sauraient modifier essentiellement la cadence du vers.

L'accent prosodique étant admis comme principe de notre rhythme, nous aurons autant de sortes de pieds qu'il y a de différentes combinaisons possibles, par deux et par trois, des trois tons de l'échelle vocale.

Aux combinaisons par deux, nous donnerons le nom d'*ïambe*, dont nous ferons un appellatif générique à défaut de dénomination spéciale, et nous réserverons celui d'*anapeste* à toutes les combinaisons par trois.

Quoique l'on pourrait, par analogie avec la musique, admettre des pieds ou mesures de quatre temps, et peut-être davantage, nous ne reconnaîtrons pas de pied de plus de trois syllabes, en nous fondant principalement sur cette autre analogie, que la mesure ou cadence parfaite doit résulter de l'émission successive de trois sons, de même que l'accord parfait résulte de leur émission simultanée.

Une autre considération, c'est que nous n'avons peut-être pas en français de mot de plus de trois syllabes sonores

servant à exprimer des idées simples concrètes, à moins qu'il ne soit composé ou dérivé de composé.

L'accent rhythmique portant généralement sur la dernière syllabe sonore de nos mots, et servant comme à résumer dans la syllabe qu'il accompagne l'idée exprimée par le mot entier dont cette syllabe fait partie, est nécessairement suivi d'un repos plus ou moins marqué.

Il en résulte que la mélodie du vers demande que le pied se termine par une syllabe notée de l'accent rhythmique, ou précédée de cet accent si elle est muette, et qu'il n'enjambe pas sur les mots; car autrement il y aurait dans le vers deux espèces de cadence, l'une résultant du repos nécessaire après chaque syllabe rhythmique, et l'autre du repos exigé après chaque pied du vers. L'enjambement n'est possible que lorsque le pied ne contient pas de syllabe affectée de l'accent rhythmique.

Il suit de la règle précédente que nos mots de plus de trois syllabes sonores entrent difficilement dans le vers; qu'un pied ne peut contenir plus d'un accent rhythmique, et que cet accent ne peut porter sur la première syllabe dans les ïambes, et sur la seconde dans les anapestes, que lorsqu'elles sont suivies d'une syllabe muette; et finalement, que le nombre des accents rhythmiques est déterminé par la cadence ou le mouvement du vers.

Nous essaierons l'application de ces idées à nos différentes formes de vers.

VERS DE 12 SYLLABES. — Rhythme poétique : 4 ou 5 pieds; 4 ou 5 accents rhythmiques, dont 2 fixes, l'un sur la 6e syllabe, l'autre sur la 12e :

Huit ans | déjà | passés | une impie | étrangère
Du sceptre | de David | usurpe | tous les droits.

Dans le cas où le vers contient plus de 4 pieds, il est bon de rejeter les anapestes dans le second hémistiche.

Six pieds rendraient le vers lourd et traînant :

Déjà | peut-être | en lui | mille | choses | se font.

Cependant ce défaut devient une beauté dans ce vers de Voltaire, qui ne porte, il est vrai, que 4 accents rhythmiques :

Qui par | de longs | malheurs | apprit | à gou | verner.

Rhythme prosaïque ou oratoire : 6| ou 3 accents rhythmiques :

Foule | sans nom, | chaos; | des voix, | des yeux, | des pas.

La popu | larité, | cette grande | impudique.

Il suit de ce qui précède que le nombre ou la position

des accents graves ou moyens n'est pas arbitraire, comme on le verra par les deux vers suivants, qui ne sauraient satisfaire l'oreille :

Je sais | ce que | tu vaux | et ce que | je te dois.
Comme c'est | pour vous seul | et pour mieux | le confondre.

Une licence qu'on ne saurait refuser au poëte, c'est de faire porter un accent sur un mot qui en est naturellement privé, comme dans le vers suivant :

Celùi | qui met | un freìn | à la | fureur | des flots,

ou réciproquement, d'en priver un mot qui en est naturellement affecté :

Je vais le | déplorer ; | và, coùrs, vóle | et nous venge.

Dans le premier exemple, *celui* me semble porter un accent rhythmique; mais le rhythme du vers n'en est pas moins défectueux : c'est de la prose; dans le second exemple, *va*, *cours*, me semblent privés de l'accent rhythmique, qui ne porte que sur *vole :* ce qui s'accorde, du reste, parfaitement avec la rapidité que le poëte veut exprimer.

Quant au premier pied de ce second vers, *je vais le*, on ne peut y faire entrer le pronom *le* qu'autant que la prononciation de l'*e* est à peu près muette. Si l'on voulait appuyer la voix dessus, il faudrait couper le premier hémistiche en 3 ïambes, *je vais* | *le dé* | *plorer* | .

Cette transformation de l'accent n'est pas toujours possible. Ainsi, dans les deux vers suivants, le rhythme est défectueux, parce qu'on doit nécessairement faire entendre 6 accents rhythmiques en les prononçant :

Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres.
Voiles, tentes, croissants, des mâts rompus tombés.

VERS DE 11 SYLLABES. — 4 ou 5 pieds ; au moins 3 accents rhythmiques, dont 2 fixes, l'un sur la 5e et l'autre sur la 11e syllabe.

VERS DE 10 SYLLABES. — 4 ou 5 pieds ; au moins 3 accents rhythmiques, au plus 5, dont 2 fixes, l'un sur la 4e et l'autre sur la 10e syllabe :

Pour a | dorér | l'ouvrâge | de vos mâins.
L'affréux | tombeâu | pour jamâis | les dévóre.
Moí je | pourrâis | trahír | le Dîéu | que j'aíme..

On a essayé de faire tomber l'accent rhythmique sur la 5e syllabe, ce qui fait que le premier hémistiche est alors composé d'un ïambe et d'un anapeste, au lieu de deux ïambes comme dans la forme ordinaire.

VERS DE 9 SYLLABES. — 3 ou 4 pieds ; 3 accents rhythmiques au moins, dont 2 fixes, l'un sur la 3e, l'autre sur la 9e syllabe.

VERS DE 8 SYLLABES. — 3 ou 4 pieds; 3 accents rhythmiques, au moins 2, au plus 4 :

N'es-tu plus | le Dieu | qui pardonne.
Comman | dera | qu'on nous | immole.
Venez | joyeux | amis | chantons.

VERS DE 7 SYLLABES. — 3 pieds ; au moins 2 accents rhythmiques :

Espérons | en son | amour.
Les pécheurs | couvrent | la terre.

VERS DE 6 SYLLABES. — 2 ou 3 pieds ; au moins 2 accents rhythmiques :

Promenons | nos désirs.
Partez | enfants | partez.

VERS DE 5 SYLLABES. — 2 pieds et 2 accents rhythmiques :

Dans ces prés | fleurs.

La rime ne doit donc être considérée que comme un ornement du vers : elle résulte de la conformité phonique du son dans la terminaison de deux ou plusieurs mots mis en opposition dans la phrase poétique. Des esprits faux et étroits

ont seuls pu attacher de l'importance à la conformité graphique : toute lettre de la syllabe consonnante qui ne se fait pas entendre, n'a aucune influence sur la rime.

Les voyelles, simples ou composées, exprimant seules un son par elles-mêmes, sont donc le fondement de la rime.

Nous reconnaîtrons deux espèces de rimes : la rime *assonnante*, qui consiste dans la conformité de la voyelle ou des voyelles finales, et la rime *consonnante*, qui résulte de la similitude de la syllabe ou des syllabes finales.

La rime est, en outre, féminine ou masculine. Elle est féminine, lorsque la voyelle ou la syllabe rimante sont suivies de notre voyelle muette *e*, ou d'une syllabe terminée par cette voyelle, à moins que cette voyelle muette soit simplement un signe grammatical sans valeur phonique dans le mot (*aimée*) ; elle est masculine dans tous les autres cas.

La rime assonnante est de deux espèces : ou elle résulte du son-voyelle diversement modifié par la consonne ou les consonnes qui s'y ajoutent (*chambre* et *pampre*); ou bien, elle consiste dans l'opposition de deux sons d'une même famille (*dôme* et *homme*) ; mais cette dernière rime, quoique fréquente même dans nos bons écrivains, satisfait bien moins l'oreille que la précédente, qui est néanmoins rejetée même par nos rimeurs de village, quoi qu'en dise Sébilet dans sa *Poétique*.

La rime consonnante est dite suffisante, lorsqu'elle ré-

sulte de la conformité d'un son-voyelle clair modifié par une ou plusieurs consonnes; elle est riche, si deux ou trois sons-voyelles identiques se correspondent.

Après avoir recommandé au poëte que ses rimes soient riches, Du Bellay ajoute : « Quand je dy que la rythme doit » estre riche, je n'entens qu'elle soit contrainte et semblable » à celle d'aucuns, qui pensent avoir fait un grand chef » d'œuvre en francoys, quand ilz ont rymé un *imminent* et » un *eminent*, un *miséricordieusement* et un *mélodieusement*, » et autres de semblable farine, encores qu'il n'y ait sens ou » raison qui vaille. Mais la rythme de notre poëte sera vo- » lontaire, non forcée; receüe, non appellée; propre, non » aliene; naturelle, non adoptive; bref, elle sera telle que » le vers, tumbant en icelle, ne contentera moins l'oreille » que une bien armonieuse musique tumbante en un bon » et parfait accord.... Autrement qui ne voudroit reigler sa » rythme comme j'ay dit, il vaudroit beaucoup mieux » ne rymer point, mais faire des vers libres, comme a fait » Petrarque en quelque endroit; et de notre tens le seigneur » Loys Aleman, en sa non moins docte que plaisanie agri- » culture. Mais tout ainsi que les peintres et statuaires » mettent plus grand'industrie à faire beaux et bien propor- » tionnez les corps qui sont nuds, que les autres : aussi » faudroit-il que ces vers non rymez feussent bien charnuz » et nerveuz, afin de compenser par ce moyen le default de » la rythme. »

Pour ce qui est de l'entrecroisement des rimes masculines et féminines, la raison que Ronsard en donne nous dispense d'insister sur la puérilité d'une pareille disposition, rendue obligatoire dans tous les cas. « A l'imitation de quelqu'un » de ce temps, dit-il, tu feras tes vers masculins et fœminins » tant qu'il te sera possible, pour estre plus propres à la » musique et accord des instrumens, en faveur desquels il » semble que la poësie soit née: car la poësie sans les instru- » mens ou sans la grâce d'une seule ou plusieurs voix n'est » nullement aggreable, non plus que les instrumens sans » estre animez de la melodie d'une plaisante voix. » Du Bellay est du même sentiment. « Il y en a qui fort supersticieuse- » ment entremeslent les vers masculins avecques les femi- » nins, comme on peut voir aux Psalmes traduictz par » Marot : ce qu'il a observé (comme je croy') afin que plus » facilement on les peust chanter sans varier la musique » pour la diversité des meseures qui se trouverraient à la » fin des vers. Je treuve cete diligence fort bonne, pourveu » que tu n'en faces point de religion jusques à contraindre » ta diction pour observer telles choses. »

Ce que nous avons dit de l'accent nous dispense d'entrer dans les détails au sujet de la césure; nous n'ajouterons que quelques observations sur l'élision et le hiatus.

L'élision ou syncope est un retranchement Une voyelle élidée est donc retranchée du mot auquel elle appartient.

Anciennement nos poëtes jouissaient, à cet égard, d'une

très-grande liberté. Nous citerons quelques exemples des élisions qui se rencontrent le plus fréquemment dans leurs écrits :

Élision de l'*a* dans *ma*, *ta*, *sa*, devant une voyelle :

> Quant la pucele l'ot parler
> Celui qu'ele puet tant amer
> *S'amur* è son cuer li otreie. (MARIE DE FRANCE.)

O dieux ! j'aimerois mieux, si j'étois roy d'Asie,
Que la guerre m'ostat mon sceptre que *m'amie*. (RONSARD.)

> Par *m'ame* je ne donne rien,
> Car j'ay tout donné aux servantes. (VILLON.)

Élision de l'*i* dans *si* devant une voyelle :

> Et croy que *s'elle* congnoissoit
> Le plus homme de bien qui soit, etc. (ROM. DE LA ROSE.)

Ou bien, *s'on* est surpris, ce n'est que moquerie, etc. (RONS.)
S'en son temps, il fut honorez, etc. (VILLON.)

Mais *s'ainsi* n'est, mon aage fleurissant
Consumeray sans joie singulière. (MAROT.)

Élision de l'*e* devant une consonne :

> Més li lions ne *l'set* pas fère. (MARIE DE FRANCE.)
> Quant en tel point *el'* les a mis. (ROM. DE LA ROSE.)

Élision de la syllabe finale dans *comme*, *homme* :

> Et *s'aucuns* dont n'ay congnoissance
> Estoient allez de mort à vie
> Vestuz rouges *com* vermillon. (VILLON.)
> Lequel maistre Guy Tablerie
> Grossoya, *qu'*est *hom* véritable. (*Id.*)

Ronsard recommande cette élision.

Élision de l'*e* dans le corps du mot :

> Autre castel n'ay, ne *fort'resse*. (*Id.*)

L'*e* qui devient bas et muet, dit le P. Mourgues, lorsqu'il se trouve placé entre deux consonnes dont l'une est muette (?) et l'autre liquide, comme dans ces mots : *peloton*, *pelouse*, *belouse* (que nous écrivons aujourd'hui *blouse*), *éperon*, *gallerie*, *hôtellerie*, etc. ; cet *e*, dis-je, est alors coulé fort imperceptiblement. On peut donc, ce semble, y supprimer une syllabe, et écrire *épron*, *ploton*, *blouse*, *plouse*, etc.»

C'est par élision que Ronsard, dans le vers suivant, fait *gay'té* de deux syllabes au lieu de trois :

> Vous tient toujours en plaisante *gay'té*.

Élision de l'*e* dans les noms propres :

> Un seul, *Neptun'*, couvoit au fond du cueur

Contre Ilion une vieille rancueur. (FRANCIADE.)

Nos poëtes modernes auraient dû dire nécessairement : *Neptune seul*, etc., ou auraient remplacé *couvoit* par *avoit*. Que l'on compare !

Une élision fréquente, et dont nous avons retenu quelques cas, est celle de l'*e* de l'adjectif féminin *grande* devant une consonne :

Et saches qu'en *grand'* pauvreté
Ne gist pas trop *grand'* loyaulté. (VILLON.)

Élision dans le mot *ores*, *ore*, qui a fini par passer de la poésie dans la prose :

Or' de fortune à l'huis elle escoutoit. (RONSARD.)

Élision dans les verbes :

Ceste amour que je te *propos'*
N'est pas contraire à mon propos. (ROM. DE LA ROSE.)

Il ne m'en chaut te suivant que je soye,
Pourvu qu'il plaise à ton cueur de m'aimer,
Soit que tu *veuille'* espouse me nommer,
Soit ton esclave. (RONSARD.)

Ainsi *m'aid'* Dieux, lisons-nous dans Villon.

Ronsard, dans son Essai de poétique, recommande « d'ac-

courcir, en tant qu'on y sera contraint, les verbes trop longs, comme *don'ra* pour *donnera*, etc. »

Par contre, nos anciens poëtes se permettaient quelquefois l'addition d'une lettre ou même d'une syllabe au mot. C'est probablement par suite de cette licence que nous avons encore *dedans*, *dessus*, *dessous*, pour *dans*, *sur*, *sous* ; *guères*, *jusques*, et même dans la poésie légère, *doncque*, *avecque*.

Nos poëtes modernes n'ont conservé l'élision que dans un petit nombre de cas. En général, elle n'est d'usage en poésie que lorsqu'elle l'est également en prose ; seulement il a été établi en règle qu'un mot terminé par deux ou trois voyelles dont la dernière est sourde, tels que *renommée*, *vie*, *joie*, *avoue*, etc., ne peut entrer dans le corps du vers qu'à la condition d'être suivi d'une voyelle qui rende nécessaire l'élision de la voyelle sourde finale : d'où il résulte que si ce mot est au pluriel, il doit être rejeté à la fin du vers, l'élision n'étant plus possible. Telle est la règle fidèlement suivie depuis Malherbe, et c'est peut-être ce que les réformateurs de notre ancienne poétique ont pu imaginer de plus absurde.

Soit l'exemple suivant :

Dans son *génie* étroit il est toujours captif.

Si nous prononçons le mot *génie* comme si l'*e* final était

réellement élidé ou retranché, nous aurons un mot (*géni*) qui n'a aucune signification dans notre langue. Le son *e* ne saurait donc se détacher du son *i*, avec lequel il forme une voyelle composée, une diphthongue : aussi se fait-il entendre, et par conséquent il ne s'élide pas. Mais admettons la syncope possible, et nos réformateurs seront battus par leurs propres règles. L'*e* final de *génie* étant retranché, qu'arrivera-t-il? c'est que deux voyelles, l'*i* de *géni'* et l'*é* de *étroit*, viendront à se heurter sans élision possible, et vous savez que l'on doit se garder

. . . . . qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

La règle qu'établissait Ronsard était beaucoup plus sensée. On sait qu'anciennement l'*e* sourdde nos diphthongues *ie*, *ue*, *oie*, *oue*, et des terminaisons féminines en *ée*, était compté et prononcé comme formant à lui seul une syllabe distincte, à moins qu'il ne fût élidé :

Mari-e, levez-vous, vous êtes paresseuse. (RONSARD.)

« Tu dois noter, dit Ronsard, que rien n'est si plaisant » qu'un carme bien façonné, bien tourné, non entr'ouvert » ny béant. Et pour ce, sauf le jugement de nos aristarques, » tu dois oster la dernière *e* fœminine, tant des vocables

» singuliers que pluriers qui se finissent en *ee* ou en *ees*,
» quand de fortune ils se rencontrent au milieu de ton vers...
» Autant en est des vocables terminés en *oüe* et *üe*, comme
» *roüe*, *joüe*, *nüe*, *venüe*, et mille autres qui doivent rece-
» voir syncope au milieu de ton vers. Si tu veux que ton
» poème soit ensemble doux et savoureux, pour ce tu met-
» tras *roü' joü' nü'*, contre l'opinion de tous nos maistres,
» qui n'ont de si près avisé à la perfection de ce mestier. »

Un hiatus est la cacophonie résultant du choc de deux voyelles sonores. Mais ce choc a-t-il lieu toutes les fois que deux voyelles viennent à se rencontrer? Tout repos exigé dans la déclamation du vers par une exclamation, une interrogation, une césure, une inversion, un sens fini, ne rendra-t-il pas ce choc impossible? Et ne perdons pas de vue que de pareils défauts ne peuvent vicier que le débit. Or, si dans ce cas même le hiatus n'est pas sensible, qu'est-ce qu'un défaut qui n'est pas sensible?

Il y a plus : si toute rencontre de voyelles sonores était à éviter, comment remplacer cette quantité de mots qui renferment un hiatus en eux-mêmes, tels que *enjou-ée*, *ru-ine*, *sou-hait*, *sci-ence*, *po-ésie*? etc.

Mais si, dans ce cas, nécessité tient lieu de loi, pourquoi ne pas dire *où es-tu*, lorsque nous disons bien *ou-est*; *tu-es*, lorsque nous disons *tu-er*; *où a-t-il*, lorsque nous disons *jou-a-t-il*; *il y a*, lorsque nous disons *il li-a*, etc.; et pourquoi rejeter aussi cette foule d'expressions adverbiales *sang*

et eau, *ça et là*, *à outrance*, *peu à peu*, *à tort et à travers*, etc.? Quel est le poëte, tant heureux fût-il, qui n'en a jamais éprouvé le besoin? il n'y a qu'un sot qui puisse s'en vanter. Nous trouvons quelques exemples de semblables hiatus dans notre gracieux et inimitable La Fontaine :

> Le juge prétendait qu'*à tort et à travers*, etc.
> Il n'est, dit le meunier, plus de *veau* à mon âge.
> Or, un jour, qu'*au haut et au loin*, etc.

D'après la règle, il n'y a qu'un seul hiatus dans cette expression *au haut et au loin*; mais il y en a effectivement deux, et le plus sensible n'est pas celui que la règle condamne. Le vrai hiatus, celui dont mon oreille pourrait être choquée, si mon esprit n'était satisfait, consiste dans le heurt de *au* et *haut*. Mais je le répète, nos réformateurs n'ont vu là aucune consonnance désagréable : c'est ainsi qu'ils permettent de dire *j'ai honte*, et réprouvent *j'ai horreur*. Que l'on remplace par l'esprit rude des Grecs le signe graphique *h*, que nous employons pour indiquer l'aspiration (*j'ai ὀnte*), et, n'étant plus trompés par l'apparence, ils seront sans doute tout surpris d'avoir imaginé une règle contre les hiatus qui les consacrait à leur insu.

La règle contre les hiatus n'a été établie que vers la fin du XVIe siècle. Voici ce qu'en dit Ronsard, qui écrivait vers le même temps : « Tu éviteras, autant que la contrainte de

» ton vers le permettra, les rencontres des voyelle et » diphthongues qui ne se mangent point : car telles concur- » rences de voyelles, sans estre élidées, font les vers mer- » veilleusement rudes en nostre langue, bien que les Grecs » sont coustumiers de ce faire comme par élégance. » Cependant Ronsard lui-même est loin d'éviter les hiatus dans ses poésies; et nous trouvons même que Marot, son devancier, était plus scrupuleux que lui sur ce point. Nous pourrions citer une foule d'exemples où le hiatus est d'un bel effet; nous nous bornerons aux deux suivants :

. . . . . Ainsi que le serpent
Qui sur le ventre à peine va rampant,
Quand un passant du coup d'une houssi ne
Luy entre-rompt les ressorts de l'esch ine,
Plis dessus plis en cent ondes retors
Retraîne, tire et retourne son corps. (RONSARD.)

Et ailleurs :

. . . . . Et en cent nœuds retors
Accourcit, *et allonge, et enlace* son corps. (*Id.*)

Telles sont les quelques remarques que nous avions à faire sur la théorie de notre versification, moins pour justifier les licences souvent sans exemple que nous nous sommes permises, que pour engager nos poëtes contemporains à entrer dans une meilleure voie, en se pénétrant bien de

cette vérité, que le beau n'est jamais dans l'absurde, ni l'absurde dans le beau.

Nous ne terminerons pas sans dire un mot de ce recueil de poésies. « Qui veut voler par les mains et bouches des » hommes, dit Du Bellay, doit longuement demeurer en » sa chambre, et qui desire vivre en la mémoire de la pos- » térité doit, comme mort en soy-mesme, suer et trembler » maintes fois, et autant que notz poëtes courtizans boy- » vent, mangent et dorment à leur oyse, endurer de faim, » de soif et de longues vigiles : ce sont les esles dont les » écriz des hommes volent au ciel. » Ces judicieuses réflexions sont la meilleure critique que l'on puisse faire de mon livre. N'ayant ni lutté, ni vaincu, comment pourrais-je prétendre aux honneurs du triomphe?

UNIV. OF

CAUSERIE.

A

J.-P. DE BÉRANGER,

En le priant d'accepter la dédicace de mes poésies.

Le poëte, dict Platon, assis sur le trépied des Muses, verse de furie tout ce qui luy vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser, et luy eschappe des choses de diverse couleur, de contraire substance et d'un cours rompu.

(MONTAIGNE.)

Maître Renard — c'était son nom —
Se prit, un jour, de passion
Pour les bêtes de haut lignage.
Plus d'un malingre personnage
Portant haut-de-chausse et pourpoint
Pourrait réclamer sur ce point

Les aubaines du parentage.
Le conte suivant en fait foi :
On le prendrait pour de l'histoire.

Maître Renard avait pour loi
D'être fier et content de soi
Comme un chanoine au réfectoire :
Il s'aimait bien. Mais, par esprit
De corps — que ne fait pas l'habit ? —
Le peuple était sa bête noire.
Quels mal léchés et mal appris
Que les vilains de sa province !
Il professait un grand mépris
Pour tout ce qui n'était pas prince.
Bourgeois par-ci ! bourgeois par-là !..
Je le demande : en conscience,
Messieurs de la haute finance,
Comment vivre avec ces gens-là ?
Il voulut voir la cour. Quel rêve
Il se brode, chemin faisant !
C'était tout perle et diamant,
Plaisirs sans fin, amours sans tréve,
Délices sans rassasiment.

Or, il s'exerçait à bien faire
Des révérences ventre à terre...

Ventre à terre, car il courait ;
Plus on court, plus bas on les fait.
Puis il s'enrouait à bien dire :
Mon roi ! Votre Majesté ! Sire !
Et Messeigneurs du Lionceau !
Maître Renard n'était point sot.
N'était-il noble, il eût dû l'être.
Aussi, par amour de son maître,
Il eût bien désiré, dit-on,
Lui servir de porte-coton.

Dans ce doux espoir qui l'emporte
Vif et léger comme un pinson,
Il arrive, gratte à la porte,
Et se dit Monsieur le baron
Renardeau de la Renardière.
Quel pouvoir résiste à ce nom?
Un chambellan n'est pas de pierre.

Notre Sire ayant digéré
Bourgeoisement, comme digère
Vous ou moi — Dieu ! quel digne père
Pour un homme de son degré ! —
Fit bon droit à l'humble prière
Du baron de la Renardière.
Il le trouva fort à son gré,

Bien fait d'esprit, bien pris de taille :
Aussi l'ayant considéré,
Jour de Dieu ! c'est une trouvaille!
Dit tout haut son gosier sacré.
On en accrut sa valetaille,
Sans plus ample délibéré.

Les premiers jours, ce fut liesse.
Il se pavane, il se caresse
Le menton, se disant : Monsieur
Renardeau de la Renardière,
Vous avez l'insigne bonheur
D'être des gens de Monseigneur.
Se fût presque mis en prière
Devant son nom, tant il lui plut ;
D'allégresse enfin tant il eut,
Que ce fut pour lui feu de paille.
Amour sans frein n'est rien qui vaille.
A la longue, ce fut bien pis.
« Dans mon terrier, je serais prince,
Se disait-il ; il m'est avis
Qu'à la cour je suis par trop mince.
Monseigneur prend-il ses ébats ?
La plèbe se rue en arrière,
Bénit tout haut, maudit tout bas,
De Monseigneur fait très-grand cas,

Et de Monsieur la Renardière
La canaille ne parle pas.
Au diable donc le ministère ! »
Cela fait, il part ventre à terre,
Courant le jour, courant la nuit ;
Puis, quand il fut loin, il se dit :
Ici, du moins, je ferai nombre.

N'approchons des grands que de loin,
Si voulons ne nous perdre point
A leur ombre.

Les sottises d'autrui ne nous servent de rien,
Ou tout au moins pas de grand'chose :
Autant de pris au piége, autant il en revient
Curieux d'en savoir la cause.
Nous sommes moutonniers, et plus au mal qu'au bien.
Témoin ce renard que je blâme,
Et tout en blâmant j'ai dans l'âme
Certain désir de l'imiter,
Dût l'évènement m'en coûter.
Les regrets sont-ils donc une si douce chose
Que ne puissions nous en passer?
On le dirait. « Piquant donne pointe à la rose; »
L'eau, pour rien plus que d'y penser,
M'en vient à la bouche, et pour cause.

Je vais donc hasarder mon placet. Soyez bon,
Comme Monseigneur du Lion.

C'était un plaisant temps que ces jours d'incurie
Où je prenais la vie à deux mains, et buvais,
Ne me dolant de rien. Sitôt grappe mûrie,
Je la pressais; sitôt bue, alors j'y rêvais.
C'était mon temps d'Astrée. Auprès de ma Délie,
Laissais sans vains désirs aller au cours de l'eau
Mon vivre insoucieux; d'amarrer mon bateau,
Ne songeais mie. Aussi gardé-je souvenance
Du beau temps que c'était. Je ne prenais l'avance
D'aucun jour à venir : chacun m'était nouveau,
Et partant chacun m'était beau.
Au matin, je goûtais le matin; à la table,
La table; au soir, le soir. O temps bien regrettable,
Où le présent suffit au présent, où nos jours
Ne devancent d'un pas le soleil en son cours,
Où l'heure vaut une heure, où l'on n'a nulle envie
De vivre d'un seul jour tout le temps de sa vie.
Combien l'ai-je vécu, ma vie, au temps qu'il est!
Plus j'eus soif d'avenir, plus il m'a paru laid,
Et j'en deuils. Ce devrait être chose sacrée;
Le mal que l'on n'a pas, notre cœur se le crée.

Bon temps de nonchaloir, reviendras-tu jamais,

Où je soulais passer ma vie à l'ombre frais
Loin d'un monde anhelant, tumultueux, fantasque,
Ne craignant ni rescifs, ni gros temps, ni bourrasque,
Ni courants,
A l'abri que j'étais des désirs dévorants.
C'est que j'étais heureux autant qu'homme peut l'être !
Entre autres miens amis, un plus aimé peut-être...
Pourquoi vous le tairais-je? il était pour beaucoup
Dans mes jeux, dans mes ris, mes amours et mes rêves ;
Ce que j'aime par-dessus tout,
La bonté, son cœur n'en fait trêves.
Tout jeune que j'étais, il me prit par la main,
Comme un frère, et me dit : Suis-moi par ce chemin !
Je le suis, je chancelle, il me soutient, il m'aide :
Il est bon ! Le secret d'aimer, il le possède
Tout entier : c'est son bien. Je m'attache à ses pas ;
Triste ou gai, faible ou fort, je ne le quitte pas.
C'est qu'il a des accords pour toutes les tristesses,
Il est poëte ! O Dieu, que de biens tu nous laisses !
Ne te manque-t-il pas ? Mais il serait cruel
De ne nous donner rien des bienfaits de ton ciel.
Quel cœur est assez dur qui n'ait frémi dans l'âme
De nobles sentiments quand il chante ? Dictame
Merveilleux, que ses chants auront tari de pleurs !
Sa gaîté n'est point triste, elle gagne les cœurs.
Sa lyre nous apprend le doux nom de Patrie :

C'est son premier amour, c'est sa mère chérie.
Sa bouche ne ment point à son cœur. Libre, aux fers,
Il l'aime, il la guérit des maux qu'elle a soufferts;
Ses regrets sont les siens ; ses pleurs, son espérance,
Sont les siens; tout est en commun ;
Ils sont deux, mais ils ne font qu'un,
Et s'il chante, son luth est la voix de la France.
Que ses accents sont fiers! Poëte au cœur bien-né,
Je t'aime, et bien avant le chantre de René
J'eus la gloire de dire aux poëtes, nos frères :
Mes amis, voici notre aîné!

Aujourd'hui... ce n'est pas que mes chants soient contraires :
Je ne suis de ces gens, comme tant on en voit,
Qui le jour soufflent chaud et le soir soufflent froid;
Mais je suis tout confus — un poëte classique
Vous dirait... mais avant êtes-vous romantique?
Je hasarderai donc comme est un chat fouetté,
Ou comme un renard écourté.
Si ma comparaison n'a point un port de reine,
Elle a je ne sais quoi d'ouvert dans sa dégaîne
Qui prévient. Autant d'autres mettent de soin
A se garder des yeux profanes,
Ne se montrant jamais, ni de près ni de loin,
Que cuirassés de coq-à-l'ânes;
Autant et plus j'en prends à dire nettement

Mon fait, et je m'en veux quand je fais autrement.
Des grands mots dont on use on sait ce que vaut l'aune.
Je l'appris à mon dam. Ce sont de piètres biens
Dont Apollon nous fait l'aumône.
Sous les plis de brocart dont on drape ses reins,
Que voit-on souvent? pieds de Faune :
Sous des lys odorants et sous des ciels sereins ?
Une tête de Tisiphone :
Sous des palais pompeux, des dômes aériens ?
Que de pauvretés! que de riens !

J'en reviens à mon dire. Ainsi j'ai quelque honte
A paraître au grand jour dans l'état où je suis :
Je sens ma nudité. C'est en vain qu'on se monte
L'esprit, le bon sens a sur nous des droits acquis
Qu'il reprend tôt ou tard. Le temps, c'est le Messie,
Qui renouvelle tout, use tout, change tout :
Vous vous endormez sage et vous réveillez fou.
Donnez à Diogène un ou deux ans de vie
Et cinq ou six claqueurs de moins,
Vous aurez un digne homme, enharnaché des soins
Qu'il prend de sa personne, encombré de besoins,
Un beau-fils en un mot, un héros d'Arcadie ;
Daubant les absents par envie,
Présents, les servant de tout cœur ;
Valet des grands, larron d'honneur,

Prenant femme, épousant Sylvie,
Épousant Laure, puis Laïs,
Puis Phryné, puis tout le pays,
Tant il a le cœur sur la pointe
De la langue, et tant bien est jointe
Son âme et corps qu'ils ne font qu'un:
Ce phénomène est bien commun.
Enfin, pour compléter la somme
Des vertus de notre saint homme,
— Car il revit en notre temps
Sous ces dehors si prévenants:
C'est Diogène gentilhomme —
Je dois vous dire outre cela
Que de morale il tient école,
Et que le bon ton l'appela
Le plus digne homme sur parole
Qui se vît à cent lieues de là.
Vous comprenez bien l'hyperbole,
On voit beaucoup de ces gens-là.

J'en prends note sans en médire.
Dieu me garde de cette horreur!
Ce sont des gens pleins de pudeur.
Un Satyre est-il un Satyre
Quand il se drape de façon

A nous laisser deviner son
Dégoût du petit mot pour rire?...

Montaigne a bien raison de dire :
Ce monde-ci branle à tout vent,
C'est une branloire pérenne.
Lequel ne branle? est-ce un savant?
Sa science est de branler souvent,
A dextre, à senestre, en avant.
Tout loche, et comme qu'on s'y prenne,
En ce monde il n'est rien qui tienne :
Tel le flux et reflux des eaux,
Autant les sages que les sots,
Autant l'ombre que la lumière,
Autant l'esprit que la matière.
Les contraires sont frère et sœur.
Souvent le pire et le meilleur
N'ont entre soi rien qui diffère.
Chaque jour a son caractère,
Ses goûts, son esprit et ses mœurs.
Sommes les humbles serviteurs
De ce qu'on nomme nos humeurs,
Esprits follets comme tant d'autres
Qui vont et viennent sans chaloir
Si c'est de notre bon vouloir
Et ne sont rien moins que les nôtres.

Quelque jour on se prend à part
Et l'on se dit, mais un peu tard,
Mon ami, vous me faites peine :
Mon bon ami! mais votre veine,
A voir les choses sainement,
N'est ni veine d'or ni d'argent.
Je vous crois même, à vous tout dire,
Un peu... là, là! Loin d'en médire,
Je vous en fais mon compliment.
« Heureux, dit la Sainte Écriture,
— Vous savez qui? n'en ayez cure —
Heureux donc, et je leur promets
Pour une éternité future
De bons vins et d'excellents mets,
Choses bonnes de leur nature. »
Peut-on mieux traiter ses amis ?
Point que je sache. On a beau dire,
C'est tentant de prêter à rire,
Quand de tels biens nous sont promis.

Cependant cet arrêt suprême
Vous semble-t-il trop dur, quand même,
Reprend alors notre Bon Sens
S'érigeant en juge céans,
Nous pourrons liquider la chose.
Ça vous va-t-il? — Bien. — Je propose :

— Ci, quatre rames de papier
A votre voisin l'épicier :
Telles que Chansons où Dieu garde
Ledit voisin qu'il y regarde,
Car il est pudique, et l'on croit
Qu'il sait Barême au bout du doigt.
Ça vous étonne? ainsi progresse
Notre monde ; on le tient en lesse,
Mais il ne cesse de marcher :
Aussi vous ferait-il un crime
De chaque vers le plus sublime,
Pour peu qu'il l'aperçût clocher
Du pied, du sens et de la rime :
Où l'esprit va-t-il se nicher? —
Plus, quelques cents de Rêveries,
Toutes, pauvres fleurs dépéries
« Lamentant leur défloraison, »
Autrefois jeunes et chéries,
Mais toute chose a sa saison ; —
Plus, un pauvre et maigre Poëme
Qu'on dirait avoir dès long-temps
Souffert des rigueurs du caréme
Ou de l'aiguillon des méchants ; —
Plus, de Farces Dieu sait le nombre ! —
Plus, un Mystère à l'air si sombre
Que vous fûtes le premier sot

A n'y pas entendre un seul mot; —
Plus, que sais-je? des Comédies
Dont le trait le plus surprenant
Fut, entre autres choses hardies,
De mettre en scène un revenant; —
Plus, parmi d'autres rapsodies,
Des Vaudevilles dont un seul
Eût, du bon temps de nos grand'mères,
Immortalisé votre aïeul:
Ce sont des vérités amères,
Mais ne crois pas d'un sage humain
De les étouffer dans sa main.
En somme, chansons, rêveries,
Poëmes, drames, conteries,
Et moult autres vieils rogatons
Lais, virelais, déplorations
Moralités, soties, sornettes,
Font de papier deux rames nettes.

Pour le demeurant n'est besoin
De heurter aux portes des autres
Et s'exposer à tout le moins
A se faire envoyer aux peautres.
Quelque pauvre et nécessiteux,
Ne demandez aux gens heureux,
Il n'importe, au reste, la cause,

Si voulez n'être rebuté,
Ne demandez rien qu'une chose:
L'état de leur chère santé!
Que vous en semble? Or, je propose
De ne faire de votre prose
Qu'un seul paquet pour l'épicier
A cinq centimes le cahier,
Avec prière au susdit homme
De n'y lire point, car en somme
On n'y trouve rien de gentil:
Ce sont choses d'aucun débit,
Sans sel, ni poivre, ni muscade;
Et votre morale, après tout,
N'est point saine pour un malade:
Si la Raison tient le haut bout,
Le dîner n'est point de mon goût.
— Ci, sans déchet, deux rames nettes
Pleines de choses déshonnêtes
Dont la moindre flaire l'exil,
La hart, le cachot ou le gril.

Cela fait, que vous reste-t-il? —
Rien, fors l'honneur. — Rien? c'est honnête,
Je suis votre humble serviteur.

Ainsi dit mon Bon Sens, un jour que par malheur

La Folle du logis avait martel en tête :
Sa victoire aussi fut complète.
Mais dans ce grand naufrage, où, tel que l'Ingénu,
Sur un sol désolé je fus laissé tout nu,
Je sauvai... Dieu des vers, est-ce une perfidie?
Je ne pus sauver rien. — Comment, rien? — Presque rien ;
Quelques enfants perdus, — le plus clair de mon bien, —
Que par amour je vous dédie.

Je n'ai que toi!

Je n'ai que toi,
Pour alléger un destin qui me pèse :
Je n'ai que toi !... que la foudre s'apaise !
Tout est brisé, mon amour et ma foi ;
Tout est flottant comme après un naufrage.
Vieux nautonnier jeté par un orage
Aux bords lointains où j'erre malgré moi,
Je cherche au Nord une étoile, un sourire,
Un mot du Ciel, un accord pour ma lyre...
Je n'ai que toi !

Le voyez-vous dans ses vastes domaines,
Cet aigle altier,
Dont l'œil perçant franchit les monts, les plaines,
Le monde entier ?

Tout fuit, tout passe à ses pieds comme l'onde
Sous le voilier
Dont le vol sûr atteint au Nouveau-Monde
Sans relayer;
Et tel on voit cet univers rapide
Rouler au pied
Du Dieu puissant dont l'œil ardent le guide
Comme un coursier.

Qu'il est heureux, ce roi des vastes plaines
De l'infini !
Dans un ciel pur, sur des roches hautaines,
Il fait son nid.
Nul œil humain n'a vu ce que son aile
Libre fournit
Dans un seul jour du vide espace, et quelle
Mer s'aplanit
Aux pieds géants du Titan dont la tête
De noir granit,
Montant au ciel et bravant la tempête,
Lui sert de nid.

Mer sans rivage où les demeures saintes
Sont comme un point,
Comme un fanal aux lueurs presque éteintes
Qu'on voit de loin,

Où les palais de nos dieux faits de terre
Ne se voient point,
Où la cité populeuse resserre
Son embonpoint
En implorant dans cet immense espace
Un petit coin,
Ou faible oiseau, hirondelle qui passe,
Se perd au loin.

Et je me dis : C'est un heureux augure
Venu du Ciel !
Dépouillez-moi de cette écorce impure,
Être éternel !
Que j'aille aussi déposer mon offrande
Sur votre autel,
Car d'ici-bas en vain je vous demande
Un peu de miel
Pour adoucir l'ennui dont je m'abreuve.
Pauvre mortel,
Je n'ai rien bu dans ma coupe encor neuve,
Hormis du fiel.

Et je voguais, quand le long des cordages
Je vis courir
Un feu follet aux bleuâtres plumages,
Près de mourir.

Il se ranime, et ses langues de flamme
S'en vont bondir
Le long des mâts : telle notre pauvre âme
Vient s'ébaudir
Après la mort aux lieux de son enfance,
Ou le désir
Tout haletant de suivre l'espérance
Sans rien saisir.

Le feu follet a disparu dans l'ombre ;
Et je ne sais
Quel Esprit pur couvre d'une nuit sombre
Mes jours mauvais ;
Et ma raison reprend tout son empire,
Mon cœur sa paix,
Mon luth ses chants d'amour, et je respire
Un air plus frais.
Le ciel est calme et la mer familière
A mes agrès
En se jouant baisse sa tête altière
Et passe auprès.

Jour trois fois saint, je renais à la vie.
Serais-je heureux,
Ciel bienfaisant où mon âme est ravie,
Ciel généreux !...

Riants tableaux de joie et d'innocence !...
Vierge aux yeux bleus,
Que jamais homme à la vile impudence
Ne vit des yeux !
Quels doux baisers m'attendent à la rive !...
Voguons joyeux,
Voguons calmer la douleur encor vive
De nos adieux.

Et je disais, lorsque soudain mon âme
Tressaille aux ris des Esprits de l'enfer :
Ils se riaient, dans leurs âmes de fer,
Du malheureux que trompait l'oriflamme
De Lucifer.

Et je prêtais une oreille attentive
Aux chants confus qui venaient jusqu'à moi :
C'est un dévot, dit l'un. — C'est, sur ma foi !
Un esprit fort, dit l'autre ; qu'on cultive
Son peu de foi.

C'est un ministre, un diplomate à vendre,
Dit un troisième ; oh ! je l'ai connu fort !
Mon père un jour me dit gaîment : Milord,
N'a jamais pris la parole plus tendre
Que lorsqu'il mord.

C'est un prélat qui me vendit son âme,
Dit un quatrième, un peu cher, par ma foi !
Je la tiens là pendue à la paroi.
Le vieux bonhomme, un soir changeant de gamme,
S'en vint chez moi.

Par la sambleu ! me dit-il, mon compère,
Qu'estimez-vous les joies qu'on goûte aux cieux ?
Cœur de nonnain ne vaudrait-il pas mieux ?
Tout compte fait, je m'ennuie d'être Père
Révérencieux.

Marché fut fait. Je lui livrai la nonne,
Qui tout en feu dans ses bras décharnés
Bénit trois fois les Esprits encornés.
Grâce à ses vœux, la récolte fut bonne
Pour les damnés.

N'y êtes point ! dit le plus jeune d'âge,
Tout fraîchement sorti de pension.
C'est un poëte, ou c'est un oisillon,
Ou las d'aller de ménage en ménage
C'est un grillon;

Ou c'est un frêle arbrisseau qui se ploie
Au souffle impur d'un monde qu'il aima,

Ou le follet que la Lune anima
De son esprit, et qu'au jour de sa joie
Elle abîma.

Ainsi disaient les Esprits de l'Averne,
Et leur essaim en bonds capricieux
Allait sautant en blasphémant les Cieux ;
L'un d'eux portait les feux d'une lanterne
Dans ses deux yeux,

Qui scintillaient comme Sirius brille
Entre ses sœurs : c'était leur vieux doyen,
Leur roi Pétaud ou leur roi-citoyen
Qui présidait aux danses de famille,
Sa barbe en main ;

C'était un maître implacable et sévère,
Craint des vivants et redouté des morts :
Son œil flamboye, et son œil aux plus forts
Faisait baisser humblement vers la terre
Leurs regards tors.

Et si, plus prompt que le trait qu'on décoche
Il tarissait son broc plein d'un vin pur,
C'était un moine, un vieux moine en débauche,
A l'œil paillard, au front chauve, au cœur dur,

Aux vils jurons, qui heurtait contre un mur,
Rebondissait, tombait de droite à gauche
Sur le sol dur.

D'abord j'eus peur, puis je me pris à rire,
Puis je pris goût à leurs fantasques jeux :
J'aimais à voir sous le ciel nuageux
Ces noirs Esprits remplir de leur délire
L'air orageux ;

Et puis j'aimais la rauque discordance
De leurs chansons de débauche et d'amour,
Leurs cris confus et le murmure sourd
Que rend la mer, sous leur lourde cadence,
Comme un tambour ;

Et je rêvais des danses chatoyantes
Aux longs anneaux, comme la nuit d'un bal
On rêve voir les enfants de Baal,
Les noirs Esprits, dans les fêtes brillantes
D'un carnaval.

Et je rêvais à mes jeunes années :
C'était leur voix, leur allure, leurs chants !
Que de pensers, que de rêves touchants,

D'illusions riantes, mais fanées,
Meurent aux champs!

Ou comme autant de follets et de gnomes
De nos hivers égayent le tableau :
Faible reflet de lumière dans l'eau !
Ou désolés jettent sur nos cœurs d'hommes
Un froid manteau.

Et je disais, quand la bande infernale,
S'arrêtant court comme au coup d'un sifflet,
Monte à la nue en corps sombre et replet,
Puis se disperse, et sur l'onde inégale
Le Vent soufflait.

Il soufflait d'épaisses ténèbres
Qu'il porte dans ses larges flancs
Comme une mère ses enfants,
Et la Mer renflant ses vertèbres
A l'approche des noirs géants
Jette dans l'air des cris funèbres,
Et mon vaisseau grinçant des dents
Cède à l'effort de ses élans
Et s'abîme sur les brisants,
Où l'éclair, s'ouvrant les ténèbres
Que le Vent portait dans ses flancs,

Me laissa voir ces mots funèbres
Sur le roc où j'étais gisant :
C'est ici que la mort t'attend !

Pourquoi vous attrister des maux que j'ai soufferts?
C'est le destin commun dans ce triste Univers.

Pourquoi vous attrister, et le scalpel en main
Sur mon corps décharné poursuivre avec constance
Les rides et les plaies qu'y creusa la souffrance,
Puisque je suis au lendemain?

Pourquoi vous attrister d'un rêve? s'il fut laid,
Demain il sera beau. N'est-ce pas, ma Julie?
C'est demain, n'est-ce pas, que ton amant oublie
Le triste rêve qu'il a fait?

Triste il fut en effet. Quel que soi le chemin
Qu'il explorât des yeux sous l'une ou l'autre zône,
Quoiqu'il priât du cœur, et quoi qu'il fît, personne
Qui voulût lui tendre la main.

Il était seul au monde, et si seul que le soir
Le Vent lui rapporta sur la vague assouvie
Trois corps défigurés, trois cadavres sans vie,
Et qu'il tomba mort de les voir.

C'était là tout son bien, — sa joie et ses amours !..
Que lui dirai-je au Ciel, lorsque, sourd à ma plainte,
Ce Dieu fera tonner cette parole sainte :
Mortel, qu'as-tu fait de tes jours ?

De mes jours, ô mon Dieu !.. tu les as profanés ;
Ton nom, ton divin nom se lit à chaque plaie :
Est-ce le fait d'un Dieu de traîner sur la claie
Les jours que tu m'avais donnés ?

Tristes jours, vous m'avez ravi mes seuls amis,
Et je ne connais plus d'autre bien dans la vie
Que celui de pleurer des biens qu'aucun n'envie
Et que Dieu ne m'a plus permis.

Tige morte, oubliée aux branches du cyprès,
J'attends qu'un vent d'automne humide et délétère
M'en détache en passant et me jette et m'enterre
Sous l'herbe jaune des forêts.

Mais avant de mourir, oh ! ne pourrais-je pas
Un seul jour de ma vie effleurer le calice
D'un amour sans remords, d'un amour sans supplice,
D'un amour pur et sans combats ?..

Mon ange, souris-moi !

C'est le seul bien du Ciel, oui le seul qui me reste;
Mais ce bien est si doux et mon sort si funeste,
Que Dieu prendrait pitié de m'enlever ta foi!...
N'est-ce pas qu'il est bon, qu'il ne donne de peine
Que ce qu'en peut porter notre faiblesse humaine?
N'est-ce pas qu'il aura compassion de moi?
Car si je cherche au ciel une étoile, un sourire,
Une parole sainte, un accord pour ma lyre,
Je n'ai que toi!

(Mai 1834.)

DIES IRÆ, DIES ILLA.

Et posé le cas que au sens literal vous trouuez matieres assez joyeuses et bien correspondentes au nom, toutes fois pas demourer la ne fault, comme au chant des Sirenes; ains a plus hault sens interpreter ce que par adventure cuidiez dict en gusyeté de cueur.

(RABELAIS.)

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire :
Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le faire!

(LA FONTAINE.)

Dieu punit. — Dieu pardonne. — Il punira, vous dis-je.
— Êtes-vous son bras droit ? je conçois qu'il m'inflige
Le plus dur châtiment que Dieu garde aux mortels
Dans les trésors de sa colère.
Un ministre et son maître ont les mêmes autels,

Ce n'est qu'un même esprit, l'un boit, l'autre digère:
Ainsi j'ai tout à craindre et me sens tout saisi
Quand bien Dieu m'octroierait sa royale merci.
Il me souvient qu'un jour ma Muse malhonnête
Vous a lavé de sorte à vous blanchir la tête.
C'était, je vous l'avoue, aux yeux de bons Chrétiens,
Un travail au-dessus de mes faibles moyens.
Vieux moine, est-il pas vrai, vous m'en gardez rancune?
Frappez là, vive Dieu! la haine est importune,
La haine pèse au cœur, et quoi qu'on en ait dit,
Chat et chien peuvent vivre en paix, sans contredit,
Et fort honnêtement. Voilà que je vous aime!
Ce que c'est que de nous! C'est le hasard qui sème
Dans les champs de l'amour, de la haine et des vers:
L'un recueille un cyprès, l'autre des lauriers verts,
Selon l'heure, le temps, la minute, la tierce...
L'à-propos fait des Dieux, l'à-propos les renverse.
Qui sonderait de l'œil les desseins du Très-Haut?
Notre faible regard ne porte pas si haut.
Si Celui qui voit tout, à qui nul cœur n'échappe,
M'appelait quelque jour à succéder au Pape,
— Ses desseins sont cachés, — vieux moine, pensez-vous
Que j'y sois si mal mis qu'on se riât de nous?
Franchement je me sens de force d'y gravir.
Pour vous, mon vieil ami, je songe à vous servir.
Mais que puis-je? — O destin! ô sort impitoyable!

Tu m'alléchais d'un moine et l'on jeûne à ma table —
Pardon, mon vieil ami! je sens ce que je perds
Aux yeux d'un bon Chrétien qui ne vit point de vers:
C'est notre nourriture à nous autres poëtes,
Nous naissons et mourons entre deux épithètes.
Me le pardonnez-vous? à partir de demain,
Je fais une neuvaine en l'honneur — de quel Saint?
Voyons! j'en connais peu; quel est celui qu'on prise?
Je suis, sans vous blesser, gueux comme un rat d'église.
Il me faut le plus saint de tous les Saints du lieu,
Un Saint de bon aloi, le plus saint après Dieu,
Son image en un mot, le Saint le plus traitable,
Le plus doux, le moins rogue et le plus charitable,
Qui voulût m'enrichir de ses sages conseils,
Qui sût... mais, après tout, où trouver ses pareils?
Est-ce vous? est-ce moi?... voyons, plus de rancune!
Vos dents ont du venin, ne m'en veuillez d'aucune.
Vieux moine, frappez là! Votre règne reprend;
Vous êtes à la hausse. Ainsi monte et descend
Le soleil radieux qui ranime la terre.
Chacun voit et chacun se dit: C'est un mystère!
Pindare, fait chrétien, vise à l'apostolat;
Horace est marguillier et Catulle est béat.
Vieux moine, mes amours, mentez-leur à l'oreille.
Est-ce un si gros péché quand le cœur le conseille?
Dites un peu de bien de mes pauvres enfants:

Ce sont, j'en fais l'aveu, des pécheurs repentants,
Ce sont des orphelins. Est-il un plus beau titre
A la faveur du Ciel? je vous prends pour arbitre.
L'Indulgence est un Dieu que nous invoquons tous.
Prions-le qu'il pardonne à d'autres plus qu'à nous;
Je le prierai pour vous, priez-le pour moi-même;
Prions... mais d'où vous vient cette extase? — Anathême!
Je te voue à la mort, aux Esprits infernaux,
Au culte de l'Enfer, à ses brûlants fourneaux,
A ses rêves de sang, effroyable épopée!
L'Ange exterminateur agite son épée,
Le Remords ses serpents qui te rongent le front,
Qui te rongent le cœur, qui te déchireront
Pièce à pièce, et jamais la plus faible espérance
Pour étancher la soif de ton âme en souffrance!
Jamais rien que l'Enfer!.. il t'attend... le voici:
Je te maudis! — Eh bien! mon vieil ami, merci.
— Se rire est un péché. La Sagesse infinie
Veut qu'on plaigne un coupable et non pas qu'on s'en rie.
Se rire des bienfaits qu'un ministre de Dieu
Verse en pluie abondante, en tout temps, en tout lieu,
Si ce n'est un forfait, c'est une calomnie;
Se rire des Martyrs, c'est plus qu'une infamie;
Et quel nom donnerai-je aux viles passions
Qui lacèrent des dents, dans leurs rebellions,
Et le trône et l'autel, ces seuls biens de la terre,

Et vont attaquant Dieu jusqu'en son sanctuaire?
Boucs! boucs, sortez des rangs! Oh! qu'ils sont insensés!
L'Enfer eût tressailli s'il les eût confessés.
Vous avez tout souillé de votre souffle impie;
Mais la tête ment-elle au cœur? le cœur l'expie.
Vous avez ri des Grands; vous avez ri des Rois,
Dont Dieu commande à tous qu'on respecte les droits;
Vous avez ri des Saints d'un rire sacrilége,
Des moines, des nonnains, des prélats, du Saint-Siége;
Ri de tout et de tous, à commencer d'Adam,
Prétendant que sa dame eut affaire à Satan:
— C'est le péché mignon, le plus doux qu'on connaisse,
Qu'Ève aima, dites-vous, et transmit à l'espèce; —
Ri du peuple de Dieu, des prophètes en bloc,
De la Bible en détail (la sainteté du froc
Ne met point à l'abri des plus viles morsures);
Ri du séjour divin, ri des peines futures;
Ri d'un Dieu, dites-vous, nécessaire, éternel,
Qui pousse comme un chou dans le champ maternel,
Et pour le plus grand bien de la nature humaine
Se fait pendre et fait pis... ce n'était pas la peine:
Tout compté, nos péchés n'en sont point rabattus;
On a tout aussi peu de foi que de vertus; —
Vous avez ri du corps, ri du sang de Dieu même,
Ri de la Providence et des eaux du baptême,
Ri des saints sacrements dont Dieu, tout bon qu'il est,

Racheta de la brute un homme qui le hait;
De quel rire infernal invoquant l'anathême,
N'avez-vous... — J'en finis par rire de moi-même.
Vieux moine, entendons-nous. Vous me devez d'abord
Uu beau cierge en l'honneur du vigoureux transport
Que je vous inspirai. J'en ai l'âme attendrie.
Le jeu de vos poumons a certaine magie
Qui fait que le plus sourd se range à votre avis :
Si c'est être éloquent, c'est l'être au moins pour six.
Je crois, sur mon honneur, que vous et vos confrères
En êtes par brevet les seuls dépositaires.
Serait-ce un don du Ciel? c'est un fort beau présent.
Bridaine eût envié vos poumons d'à-présent,
Tout Bridaine qu'il est. On m'a conté naguères
Les succès étonnants de l'un de vos confrères:
Le voilà qui s'échauffe, escalade les cieux,
Tonne, éclate... et l'enfer s'illumine à nos yeux.
A ce tableau frappant certaine pécheresse
S'y voyant trait pour trait accoucha de détresse.
Venons à ma défense. Il est de droit commun
D'attaquer qui m'attaque et de rendre à chacun
Ce que j'en ai reçu, ne fût-ce qu'une obole.
Reçoit-on un soufflet, c'est un prêt sur parole.
Savez-vous que le Christ, s'il ne s'est converti,
Se ferait de nos jours un fort mauvais parti.
La nature a son code. En vain on le recèle,

Toujours par quelque endroit notre nom se décèle.
Le Grand-Être fait homme est Juif en ce point-ci;
La race d'Israël est Chrétienne en ceci.
Laisser faire un fripon, c'est lui prêter main-forte.
La morale est sans force où la justice est morte.
L'homme se doit à l'homme, il se doit à l'honneur:
Punissons le méchant, pardonnons au malheur.

Eh bien! je vous pardonne. Est-ce en être complices
Que laisser par sa voix parler ses bénéfices?
Cet article se lit dans le droit coutumier;
Il n'est pas un manant qui n'en fasse métier.
Du pâtre jusqu'au roi, du roi jusqu'au Saint-Père,
L'intérêt parle haut, et l'homme aime à se taire.
C'était un plaisant moine, un vénérable fou,
Que ce prêtre de Dieu, dégagé du licou,
Qui disait à son prône à grand nombre de bêtes:
— «Dieu nous bénisse, enfants! je suis ce que vous êtes,
Bien faible, et si parfois je fais ce que je hais,
Faites ce que je dis et non ce que je fais.»

Combien peu d'entre vous ont le cœur sur les lèvres!
Combien peu sont Chrétiens! Ce sont autant de fièvres,
De pestes, de virus, de cancers, de fléaux,
Ne laissant à l'État force ni moelle aux os.
Eh! descendez d'un pas l'escarpement du temple;

Prenez la bêche en main et prêchez-nous d'exemple.
Le peuple est mécréant : il lui faut des vertus
Qui vivent au grand jour, ou bien il n'y croit plus ;
Il lui faut du bon sens et bien moins de paroles,
Plus d'amis dévoués, moins de maîtres d'écoles.
Un esprit ténébreux ne promet rien de bon :
L'obscurité profite au saint comme au fripon.

Où vas-tu ?

O Poëte, où vas-tu?... Crois-moi, ce n'est point l'heure
De confier aux vents
Son repos, tout son bien, son avenir... Demeure !
La mer a ses brisants.
Reste, ami, reste au port! Une ombre, une sainte ombre
M'apparut cette nuit :
Regarde! me dit-elle, et dans la nuit si sombre
Je vis... mon cœur frémit...
Reste, ami, reste au port! Ta Julie, elle est bonne :
Elle ne voudrait pas
Que tu livres aux vents l'amour qu'elle te donne.
C'est vouloir son trépas.
Ton cœur est-il à toi? c'est son bien, c'est sa vie :
Les exposerais-tu

Comme ces vils amours qu'on jette à la voirie
Quand le corps est repu?
Que crains-tu qu'elle oublie et son bien et sa joie,
Tout ce qu'elle aime, tout?
Rejette-t-on à Dieu les biens qu'il nous envoie?
Traîne-t-on dans l'égout
Sa vie éclose à peine, enivrée, embaumée
D'amour et de bonheur?
Non, reste!... ton amante est digne d'être aimée:
Son amour, c'est son cœur.
Le cœur n'est point changeant, et ce qu'il aime, il l'aime
Pour une éternité.
Il n'a jamais connu que l'amour de soi-même,
Dans son impureté,
Celui qui change aussi comme l'arbre de feuille
Chaque nouveau printemps.
Le myrthe est toujours vert, aucun vent ne l'effeuille;
Les amours sont constants.

Ou bien, t'en irais-tu, dédaignant la tempête,
Fatale aux plus beaux noms,
T'en irais-tu mourir comme vint ce poëte,
Gilbert, que nous pleurons?

— Oui, je suis mon destin, comme aussi ce poëte,

Gilbert, que nous pleurons...
N'est-ce pas qu'il mourut de faim et de misère?..

—

O Poète, où vas-tu?... N'afflige pas ta mère,
Oh! ne l'afflige pas!..
La décevance, ami, c'est une coupe amère.
Est-ce quand on est las
Des longueurs du chemin, bien las, est-ce être sage
De dire à ses amis
Adieu? de prendre en main son bâton de voyage:
Est-ce être sage, dis?
Tes pas sont chancelants, tu trembles de vieillesse,
Tu te meurs, tu t'en vas,
C'est le soir de tes ans. La virile jeunesse,
Morte, ne revient pas.
Que vas-tu faire au loin, délaissé, sans refuge
Où reposer la nuit,
Sans ami que ton chien, sans justice qu'un juge
Qui te déchire et fuit?
Que vas-tu faire au loin? Dormiras-tu tranquille
Sous le porche de Dieu,
A l'air froid, sur la dalle, en prière stérile,
Seul, sans un peu de feu?

Laisseras-tu mourant se traîner par la ville
Ton chien hurlant de faim?
Iras-tu chez ton juge enfler son âme vile
En lui tendant la main?
Lui crieras-tu merci!..
Pardonne, ami, pardonne!
Je t'outrage... mais croi
Que ce monde trompeur nous prend plus qu'il ne donne.
Sois sage, connais-toi,
Connais ton cœur, tes goûts, ta facile indolence,
Ta faiblesse d'enfant,
Et le peu que tu sais : ton cœur, c'est ta science;
Le cœur est decevant.
Faible ainsi que tu l'es, cédant au cours de l'onde,
Au moindre coup du sort,
Penses-tu résister aux tempêtes du monde?
C'est une mer sans port...
Tu mourras!... tes amis pleureront sur ta tombe!
Est-ce à toi qui t'en vas,
Qui t'éteins... est-ce donc à l'étoile qui tombe
A diriger nos pas?
Ce monde est travaillé de fièvre et d'impuissance.
Penses-tu le guérir?
As-tu mission de Dieu? Quelle est donc ta démence!
Sans nom, sans avenir...
Va! ta voix est trop faible! Il faut une voix forte,

Il faut un bras nerveux
Qui retienne écumant le coursier qni s'emporte
Dans ses écarts fougueux.
Et tu n'es qu'un enfant sans force, ni constance,
Qui vit sans lendemain,
Et qui voit sans regret un reste d'existence
S'échapper de sa main.

Ce n'est pas toi, poëte aux molles rêveries,
Poëte insoucieux,
Qui sonderas de l'œil ces routes infinies
Dans l'abîme des cieux,
Qui sonderas ce monde, et la nature et l'homme
Aux mille profondeurs,
Qui passeras tes nuits à scalper un atôme,
A scruter dans nos cœurs
Nos besoins, nos devoirs, nos secrets, nos pensées,
Nos amours?... Est-ce toi,
Toi qui viendras en aide aux âmes affaissées
Sous le doute? Ta foi,
Quelle est ta foi?... ton temple est fondé sur le sable.

Vois ces âmes de feu
Pénétrer jusqu'au fond ce monde impénétrable,
Et disputer à Dieu
Des secrets qu'il garda des milliers de vies!

Vois de quelle hauteur
Ils dominent de l'œil nos rampantes envies !
Vois quelle sainte ardeur
Les brûle, les dévore, et que de nuits rêveuses
Ils passent sans repos !
Et reporte les yeux sur nos âmes terreuses...
Quel retour au chaos !
Quelle chute ! quel air épais ! Dieu, que de fange !
De serpents venimeux,
De cadavres vivant de cette vie qui mange,
Qui n'a point d'autres vœux,
Qui se traîne au soleil comme une larve immonde,
Qui végète et qui meurt...

Mais là, sous ce ciel bleu... là, par-delà ce monde,
Que d'éclat, de splendeur !
Vois que de demi-dieux ! ils touchent au Grand-Être !
Admire, prie et croi.
Reconnais ta faiblesse; enfant, voilà ton maître !
Poëte, courbe-toi !

— Je suis faible, il est vrai; mais je porte avec moi
Des souvenirs qui font ma force,
Si chers qu'à les user le Temps en vain s'efforce :
Que craint-on quand on a sa mère auprès de soi ?

—

O Poëte, où vas-tu ?... Ne t'attends qu'à toi-même,
Ta fortune ou ton chien.
L'amitié du monde est un honteux blasphême.
Ne lui demande rien,
Rien, pas même un sourire : on les paye, ses sourires,
Souvent de son repos.
L'orgueil et l'intérêt partagent ses délires :
Aujourd'hui son héros
Et demain son jouet. Sois libre! la sagesse,
C'est l'empire de soi.
Un enfant se confie à la moindre caresse.
Pauvre enfant, comme toi
J'eus aussi mes beaux jours, mes caresses, mes fêtes,
Mes doux noms... et plains-moi
Comme aussi je te plains, pauvre enfant! Beaux jours, fêtes,
Caresses, noms d'amour,
Tout m'a fui, tout, mon Dieu! Mes prières, mes craintes,
Rien n'a touché leurs cœurs.
Quel mal leur ai-je fait?... Oh! j'entendrais leurs plaintes...
Et lorsque je me meurs,
Ils ne m'entendent pas!
Pauvre enfant, ta faiblesse,
Si tu n'es pas heureux
Et ne puisses payer leurs soins avec largesse,
Les payer de ton or,
Ta faiblesse d'enfant n'aura rien qui les touche,

Non, rien! Peut-être encor
Recevront-ils tes pleurs le sourire à la bouche,
S'en feront-ils un jeu,
Riront-ils de te voir délaissé sur la terre,
Sans autre ami que Dieu,
Sans pain, pleurant de froid et d'affreuse misère...
Ils riront!...
Ce n'est pas
Que l'Église soit morte à la foi de nos pères :
Leur foi conduit nos pas;
Leurs temples sont debout; nous nous disons tous frères;
Nos croyances, nos vœux,
Nos besoins, nos devoirs, Dieu, tout enfin nous lie :
Nos pères, nos neveux,
Ne sont que les chaînons de cette même vie.
Ce n'est pas, Dieu tout bon,
Que ta parole sainte, orpheline éplorée,
Soit livrée au démon,
Qu'elle soit sans refuge, éperdue, ignorée :
Jamais tant on ne vit
D'apôtres de ta loi, de doctes interprètes,
Dont la foi nous ravit,
D'encens, de piété, de solennelles fêtes,
D'hymnes et de concerts!
Ce n'est pas, non, mon Dieu, que la vertu soit morte :
L'homme le plus pervers

Se fait, aux yeux du monde, honneur d'une foi forte.
Moralistes, savants,
Prêtres, chacun l'explique et l'enseigne : les temples,
Les salons, les couvents,
Les théâtres, les bals, que de pieux exemples !
Les légendes des Saints
Servent — béni soit Dieu ! — de programme à nos fêtes ;
Nos discords sont éteints,
Louange à vous, Seigneur ! louange à vos prophètes !
Ce n'est pas que l'on n'ait
Du bien comme du mal la connaissance pleine,
Nous l'avons, Dieu le sait :
C'est un présent de Dieu ; mais c'est... — ô seule peine
De mon cœur ! — c'est qu'enfin
L'homme heureux se détourne à la vue de son frère
Qui souffre de la faim,
Et le soir, tout repu des biens de cette terre,
Il prie en se couchant
Que Dieu lui soit en aide ! — Enfant, fuyons l'impie !
L'impie, c'est le méchant.
Son bonheur est un vol : tôt ou tard il l'expie.
Le Ciel lui fasse paix !

Sera-ce toi, poëte, incapable de feinte,
Qui ne flattas jamais,

Qui marches le front haut, sans bassesse ni crainte,
Libre enfin ; est-ce toi
Qui fouleras du pied justice, indépendance,
Honneur et bonne foi ;
Qui diras : Le Pouvoir, c'est notre providence,
C'est notre Dieu tout bon
Qui prodigue ses biens à ses enfants qu'il aime,
Libre de passion,
Et rend justice à tous, justice au méchant même?
Est-ce toi qui diras
Au poëte : Tes chants, c'est la pure harmonie!
A des auteurs ingrats :
Vous puisez vos écrits aux sources du génie !...
Que vas-tu faire alors
Sur ce vaste Océan sans fanal, port ni rade?
Te briser âme et corps
Sur ses rocs menaçants que le flot escalade.
Ce monde est sans pitié ;
Ne lui demande rien de ses dures aumônes,
Et rien à l'amitié!

— Je ne demande rien de ses dures aumônes
Qu'un peu de pitié
Pour le pauvre frustré du pain que tu nous donnes,

O mon Dieu! Quel bonheur,
Quel bien n'aurais-je pas d'adoucir sa misère?

—

O Poète, où vas-tu?... Dis, quel était ton père,
Ses titres de grandeur,
Son rang, ses biens, son nom... quels étaient tes ancêtres?
Avaient-ils eu l'honneur
De servir de valets à nos honorés maîtres?
Qu'étaient-ils? échansons,
Panetiers, chambellans, officiers de la bouche,
Porte-coton, bouffons,
Geôliers, pourvoyeurs des plaisirs de leur couche,
Barons, ducs ou marquis?
Voilà, mon digne ami, de vrais titres de gloire,
Des honneurs bien acquis
Burinés au fronton des fastes de l'histoire!
Heureux, trois fois heureux
Sont les fiers descendants d'aussi nobles ancêtres!
Tout sourit à leurs vœux,
Tout se courbe à leurs pieds, l'industrie et les lettres :
Ils sont grands par le sang,
Ils sont rois par le sang, ils sont nos dieux sur terre,
Créés dieux en naissant,

Rois et dieux au maillot!
Mais quel était ton père?
Poëte courtisan,
Historien de cour? — Il n'était l'un ni l'autre,
Mais un simple artisan,
Mort trop tôt. Mon ami, vous devez tout au vôtre :
Votre rang, votre bien,
Votre nom, vos amis, et jusqu'à vos maîtresses.
Je dois bien plus au mien :
Le mépris des grandeurs, le mépris des richesses,
Un cœur compâtissant,
Le besoin d'être aimé, ma facile indolence,
Ma faiblesse d'enfant,
Ma lyre, aussi ma lyre, et mon indépendance! —
Poëte, je te plains.
Mais quelle est ta fortune? un brillant étalage
D'orgueil et de dédains,
Des chevaux, des valets et des amis à gage,
De l'or, partout de l'or,
Un luxe sans pudeur, des flatteurs, des maîtresses,
Effaceraient encor
La tache de ton nom... mais où sont tes richesses?

Mes richesses?... La nuit que ma lampe mourra,
— Cette nuit est proche peut-être —
Où mon œil éteint cherchera

Ma Laure sans la reconnaître,
Où je serai sans voix, troublé, n'entendant plus
Qu'un tintement sourd et confus,
L'heure où je m'éteindrai, qu'on place dans ma bière
Quelques mots de ma sœur, des cheveux de ma mère,
Quelques fleurs auxquelles je tiens...
Est-on pauvre avec de tels biens?

(1835.)

ÉPIGRAMME.

—

La raison accouple vos rimes,
Me disait notre ami Fréron;
Vos chants merveilleux et sublimes
Sont les dignes fils d'Apollon :
Leur éclat donne le vertige.
— Vous vous riez, lui répondis-je,
Avec un sourire bénin,
Ami Fréron. J'ai pour certain
Que sous son écorce grossière
Ma Muse, simple roturière,
N'a rien de grand ni de divin.
— Moi, je crois sa noblesse antique,
Notre ami Pierre, et sur ce point
J'entends ne vous le céder point.
Mais je vous dois une critique :
Vous faites — est-ce politique? —
Un emploi par trop abusif
Du point qu'on nomme suspensif...
— O barbare, est-ce donc croyable?
Vous ne me comprenez donc point?
Vous m'attaquez sur le seul point
Que je tiens pour inattaquable!

UN BON ROI.

A MON AMI L. FREY.

Un bon roi — c'était au Mogol;
On lui donna le nom d'Unique,
Et ce titre n'est point un vol
Fait à la bonne foi publique, —
Un bon roi, dis-je, fit venir
A l'heure où d'autres font leur somme
Son astrologue, un tout digne homme,
Docte, Dieu sait, en l'avenir.
Onc on n'avait vu tel prodige.

O mon fils, lui dit ce bon roi,
Tire-moi de doute : c'est toi
Pour qui la vie a nul prestige,
Et les voiles les plus épais

Dont Dieu nous dérobe ses traits
Ne sont qu'une gaze légère ;
Pour qui le Ciel a nul mystère ;
Toi qui ne me trompas jamais,
Car la flatterie est la pire
Des débauches d'un cœur mauvais ;
Toi que la sapience inspire,
Qui sais l'aimer, la féconder ;
C'est toi seul qui peux décider
Du destin de mon vaste empire,
Écoute ! — Et ce sage vieillard
Dont les cheveux blancs, le regard,
La voix, l'âme pure et placide
Attire à lui comme un aimant,
Montrait du doigt le ciel limpide
Où brillaient à travers le vide
Mille globes de diamant.

Comment se fait-il que ces mondes,
A des distances si profondes
Qu'à peine notre œil les saisit,
Soient animés d'un même esprit,
Et roulant leurs globes d'argile
Autour de ce centre immobile,
Poursuivent leur céleste cours
Immuablement et toujours ?...

Le mage alors, d'un ton austère,
Lui dit :
L'œil voit, la parole éclaire,
L'ouïe entend, le bras agit,
Le palais goûte, le cœur aime;
Mais l'œil ne voit pas de soi-même,
Le bras n'a point de volonté,
Et notre parole ne sème
De sagesse et de vérité
Qu'autant que le cœur a goûté
Les divins préceptes du sage.
Le bras, le cœur, c'est le rouage.
Le souffle divin dont Brahma
Lui donna l'être, l'anima,
C'est à lui seul tout son ouvrage.
S'éteint-il? l'homme alors s'éteint,
Brahma ne vit plus dans son sein.
Ainsi du monde. Ces planètes,
Qui vont gravitant sur nos têtes,
Sont les bras géants de ce roi
Immuable qui les anime
Tous de sa volonté sublime
Et les tient soumis à sa loi.
Ce saint roi, c'est l'âme du monde.
C'est par lui que la terre et l'onde,
Que l'homme vit, que l'homme meurt.

Ainsi dit le mage. Un flatteur
— Où n'en voit-on pas des nichées?
Même au Mogol! ces escarbots
Sont la vermine des nabots —
Or s'étant les lèvres léchées
Dans l'espoir de quelque fretin
Jeté de la table du maître,
Comme à son fidèle mâtin,
Son fou, son magot ou son prêtre,
Notre flatteur prit à la lettre
Ce que ce saint homme disait.
Il s'en vint donc comme un basset,
Ou pour plus exacte peinture
Comme atteint d'une courbature,
Ou de vieux militants rompus
Dans le service de Vénus,
Il s'en vint tout ainsi se mettre
A vingt pieds dix lignes du maître,
Et lui dit : Notre divin roi!
C'est vous, cet esprit si sublime
Dont le souffle puissant anime
Tout humble sujet comme moi.
C'est vous, mon maître, en qui je croi.
Tout vit par vous!... — Mais notre sire,
Ennemi de toute satire
Sous forme d'éloge ou placets,

L'arréta court d'un mot : Assez !

Au discours que tu viens d'entendre
Que penses-tu de ce serpent?
Dit-il à son mage. — Qu'il ment.
— Bien ! gardes, qu'on le mène pendre.
Ainsi fut fait. Le lendemain,
C'était ripaille et grand festin,
Les corbeaux lui mangeaient la langue.
Puissent nos faiseurs de harangue
Lui servir un jour de pendants !

Sans perdre en vains conseils son temps,
Notre bon roi fit en tous sens
Partir quelques mille estafettes
Pour trouver dans quelles retraites
Se tenait l'homme tout-puissant,
Tout juste, tout bon, tout sachant,
Que la seule sagesse inspire,
Qui pût gouverner un empire
Comme Brahama l'univers,
Et n'en fût pas la plaie hideuse,
Baveuse, noire et cancéreuse,
Chargée et de lèpre et de vers,
Mais l'âme, le cœur et la tête.
Or, pas une seule estafette,

Après avoir couru dix ans
En tous sens,
Ne s'en revint que les mains vides.

Que s'imagina ce bon roi?
Nos roitelets, gens fort candides,
Auraient dit sans faute: C'est moi!
Il fit mieux. Par tout son empire
A son de trompe il publia,
Sans en retrancher un iota,
L'aventure qu'on vient de lire,
Ajoutant par considérant :
Dieu seul est bon, Dieu seul est grand!
Ne troquons point nos souquenilles
Contre la défroque des rois,
L'or nous en cache les guenilles.
Dieu nous soumit tous à ses lois,
Il fit des pères de familles,
Mais il ne fit pas d'hommes-rois.
C'est Dieu le roi, c'est Dieu le maître,
Nul mortel n'est digne de l'être.
Dieu seul est bon, Dieu seul est grand!

Puis, le lendemain de bonne heure,
On vit un spectacle touchant:
Près d'une modeste demeure,

Un vieillard, hier tout-puissant,
Qui labourait son petit champ.

(Mars 1835.)

POLOGNE.

Διψουν οἱ καμποι γιὰ νερα, καὶ τὰ βουνὰ γιὰ χιόνια
Καὶ τα ἱερακια γιὰ πουλιὰ, κ'οἱ Τουρκοι γιὰ κεφάλια.

(Ch. de la Gr. Mod.)

Qui de nous n'a rêvé, dans sa vie,
De beaux jours
Qu'une fée aux suaves amours
N'eût pas fait plus dignes d'envie,
De ces jours d'éternel souvenir
Qu'étant vieux on conte à sa famille
Chaque soir, comme une jeune fille
L'avenir ?

Qui de nous n'a point rêve la gloire
Au front ceint
De lauriers ou des palmes du saint,
Sur sa croix ou son char de victoire ?

Qui de nous n'a rêvé des combats,
Des héros sans peur dans la mêlée,
Et des rangs sous la mitraille ailée
Mis à bas ?

Ce rêve, je l'ai fait ; ces jours de douce extase,
Je les ai vus en songe ; et ces héros sans peur
Ébranlaient de leur poids ce monde sur sa base,
Quand je les rêvais dans mon cœur.

Un soir que j'assistais aux sanglantes mêlées,
Un soir, vous le savez, de triste souvenir,
Que les femmes priaient pâles, échevelées,
Pour quelque lueur d'avenir ;

Que les échos hurlaient, que l'air n'était que poudre
Et fumée enivrante, et que les fondements
Des palais orgueilleux se réduisaient en poudre
A de si longs ébranlements ;

Que les cris pêle-mêle envahissaient les rues,
Confus, impétueux, mêlés de saints transports,
Et le temple encombré de femmes accourues
Fait entendre le chant des morts !..

Que des soldats de bronze armés de faulx, de haches,

Vieux héros à vingt ans, se soutenaient encor
Un contre dix, sans chefs, et faisaient honte aux lâches
Qui les vendaient pour un peu d'or;

Que l'on comptait les rangs de la sainte phalange
Éventrés, pantelants, affreux, hideux à voir,
Ici le crâne, et là le tronçon dans la fange,
Les poings crispés de désespoir;

Que les soldats du Don débouchaient dans les places,
Inquiets, furetant, le pistolet au poing,
Et la lance en arrêt, accablant de menaces
La ville qui n'y répond point:

— Car la ville était morte; un Juif à barbe grasse,
Hideux, déguenillé, s'y laisse à peine voir,
Guidant pour quelques sols l'ennemi dans la place
Comme un boucher à l'abattoir; —

Que le pont de Praga se rompait sous la charge
Des pesants escadrons et des canons d'airain:
Praga, ville martyre, où le sang coule au large,
Et qui ne sera plus demain;

Que les plus vieux guerriers, soldats à barbe blanche,
Soldats nés sous le chaume, enfants de Kosciuszko,

Brisaient avec orgueil leur sabre sur la planche
Et foulaient aux pieds leur schako :

« Tout est fini! ma vie... eh ! qu'en faire? elle est prête,
S'écriait le vieillard; tyrans ! dévorez-la...
Voici, je vous la donne ! » Il se brûle la tête,
Et son cadavre tombe là.

Ce soir donc j'entendis sonner les funérailles
D'un peuple dont les rois craignent le seul aspect,
Et dont le monde entier redisait les batailles
Le front découvert par respect.

Et je vis ses enfants échappés aux bastilles
Du Nord — le souvenir m'en est resté gravé —
Tous portés en triomphe au sein de nos familles
Comme un fils qu'on a retrouvé.

—

Mon cœur, depuis six mois, nourrissait la pensée
D'aller en pèlerin annoncer aux Gentils
La parole de Dieu... Ma voile fut hissée,
Au premier de mai je partis.

Voici ! vous la foulez, cette terre sacrée...
Mais craignez de heurter sur le sol endormis
Un Cosak, un Tcherkès qui flaire à votre entrée
Si vous êtes de ses amis.

Ou plutôt poussez-le du pied comme une bête :
Un boïard ! dira-t-il ; il n'oserait japper ;
Il se serre en rampant sans relever la tête,
Car on l'a dressé pour ramper.

Ils sont dix, ils sont vingt dans une chambre crasse *,
Étroite, puant l'ail, qui prend à l'odorat,
Les uns, et les mieux mis, couverts d'une peau grasse,
Ou des lambeaux d'un vitschoura ;

D'autres de la casaque à la teinte blafarde,
Et crasseuse comme eux, portant tous quelques croix **,
Les uns cinq, d'autres dix, d'origine bâtarde,
Et tous se mouchant dans leurs doigts.

Passez vite, passez ! de crainte qu'un caprice
Ne vous jette en leurs mains les pieds et poings liés ;

* Le premier poste russe sur le territoire polonais avant d'arriver à Kalisch.

** Ce sont des médailles, en argent, qui indiquent les campagnes auxquelles chaque soldat a pris part.

Et ne vous flattez pas qu'en lui criant: Justice!
Le consul * vous eût déliés.

—

Vieillard, bénissez-moi! Ma pauvre vieille mère,
Vous avez bien pleuré, la nuit! C'est que la nuit
Vous soulagez vos yeux de la douleur amère
Qui les brûle quand le jour luit:

Car le jour, vous n'osez vous fier à personne,
Vous ne pouvez pleurer le jour, n'est-ce pas?
Vous refoulez vos pleurs, et lorsque minuit sonne,
Vous pleurez et ne dormez pas.

Mère, séchez vos pleurs; j'apporte des nouvelles
D'un frère bien-aimé. Voyez ce crucifix?
C'est de lui! relisez ces paroles si belles...
Mère, j'ai connu votre fils!

* M. Durand. Mais ne troublons point la paix des morts. J'ai, du reste, cette justice à lui rendre qu'il n'était pas plus indigne du poste honorable qu'il occupait qu'une foule d'autres consuls et ambassadeurs auxquels j'eus, plus d'une fois, l'occasion de recourir contre les vexations de la police étrangère.

Que de fois je mêlai mes larmes à ses larmes !..
Oh ! non, ne pleurez pas !.. Les pleurs nous sont permis
Quand pour les essuyer on a ses frères d'armes,
Ou qu'on pleure avec ses amis.

Mais espérons en Dieu ! quand la mesure est pleine,
Dieu change en ris les pleurs, en lauriers les revers ;
Le bonheur du méchant n'a qu'un jour, et sa peine
Doit survivre à cet univers.

—

Passez vite, passez ! la tristesse est suspecte.
Le maître rit, riez : le rire est seul permis.
Malheur à celui-là qui s'aime et se respecte
Jusques à fuir ses ennemis !

Malheur à celui-là qui porte haut la tête,
A celui-là qui pleure un frère — il a grand tort !
A la femme qui craint que le bruit d'une fête
Ne réveille son enfant mort !

Car on danse au château ; le maître veut qu'on danse.
Viens, déchire ton voile et tes habits de deuil ;

Femme, cache tes pleurs... voici Son Excellence!
Tu frémis?.. n'est-ce point d'orgueil?

Jeunes filles, dansez! soyez vives, rieuses!
Le maître a l'œil sur vous; que vos yeux scélérats
Lui disent que vos nuits seraient délicieuses
Si vous les passiez dans ses bras.

—

Passez vite, passez! ce tableau vous afflige.
Mais voyez-vous cette ombre... Oh! quelle est sa douleur?
Elle pleure... qu'a-t-elle? est-ce un songe? un prestige?..
C'est une femme qui se meurt.

Elle pleure un amant qu'elle appelait son âme,
Son tout, ses yeux, son ange, et de mille autres noms
Que l'amoureux délire inspire au cœur de femme
Comme à l'amante de Phaon.

Elle pleure un amant coupable... ô peine amère!
Son amant accusé d'avoir donné du pain
Au pauvre qui passait... ce pauvre était son frère,
Et ce frère mourait de faim.

On va bien quelquefois jusques à lui permettre
Une courte entrevue, un rayon de bonheur;
Mais l'officier de garde enchérit sur son maître
Dans l'art de lui briser le cœur:

Car le sien est de fer; ce spectacle l'ennuie;
Comprendrait-il jamais ces pleurs dignes des Cieux?
S'il en verse parfois, sa manche les essuie,
C'est du rhum qui sort par ses yeux.

Comprendrait-il cet être en deuil qui se consume,
Pour qui toute la vie est un mensonge amer?
Saurait-il ce que c'est qu'un cœur gros d'amertume,
Ou les tourmentes de la mer?

L'aragne, dites-moi, goûte-t-elle autre chose
Que le cruel plaisir de vivre de douleurs?
Comprend-il, dites-moi, la beauté de la rose,
Le ver qui ronge ses couleurs?

Le Kalmouck a fait signe, il sort — il faut le suivre.
Tremblante, le cœur plein d'angoisses, elle sort
Comme le criminel qui n'a de temps à vivre
Que celui d'aller à la mort.

Mais, la nuit, elle est là pleurant sur cette pierre...

Si le maître passait, il en aurait pitié:
Car il aima, le maître, et si Dieu l'a fait père,
Son cœur ne l'a point oublié.

Quels pleurs ! — N'entends-tu pas rouler sur la chaussée
Le carrosse du maître? Oh ! si Dieu l'envoyait
Avec ses huit Cosaks qui, la lance baissée,
Le suivent comme un trait !

Mais non... je n'entends rien. Que cette nuit est triste !
Marie, ah ! par amour pour lui — par pitié,
Viens-t'en ! car je ne sais quel présage m'attriste...
Oh ! viens, si j'ai ton amitié!

Si tu mourais, dis-moi quel être sur la terre
Aussi pur que Marie irait le consoler ?
Quel autre que le tien, quel nom pourrait lui plaire,
Si Marie allait s'envoler?

Et tes yeux — ah ! tes yeux si pleins de poésie,
Si tendres, si touchants, où le Ciel s'est miré,
Le beau Ciel qu'un poëte aime avec jalousie,
Que Raphaël eût admiré;

Et tes baisers de feu, ton souris, tes caresses,
Et tes doux noms d'amour qui volent par essaim,

Et tes bras blancs autour de son cou que tu presses
Pour le ramener sur ton sein ;

Et ta voix enivrante. . . et Marie ! et Marie !
Crois-tu qu'on puisse perdre ainsi tout en un jour,
Et crois-tu que l'Enfer aisément se marie
Au Ciel pur où l'on vit d'amour?

Viens-t'en ! il est encor d'autres pleurs à répandre :
La nuit est froide et noire, on ne nous verra pas ;
Et nous avons, mon ange, un autre culte à rendre,
Nos frères morts dorment là-bas !

Tes larmes. . . une seule attendrirait les pierres ;
Ton cœur a des secrets et qui ne sont qu'à toi,
Des secrets merveilleux, et tes douces prières
Les consoleront mieux que moi.

C'est un bien triste jour que le huit de septembre,
Marie ! — Ah ! si le Ciel eût béni nos efforts,
Dis, s'il les eût bénis. . . non, ce n'est pas en chambre
Que nous prîrions nos frères morts,

Ni dans la nuit craintive, en épiant dans l'ombre
Si personne ne vient, ou si quelque serpent,

Le cou tendu, les yeux perçant dans la nuit sombre,
N'est là caché qui nous entend.

—

Sur ce tertre élevé couvert de hautes herbes,
A gauche du chemin qui conduit à Wola,
Reposons-nous. Passants, courbez vos fronts superbes,
Car les plus braves dorment là !

C'est ici que le choc fut sanglant et terrible,
C'est ici que l'on vit le courage impuissant,
Trahi, vendu, sans chef, tomber quoique invincible,
Ici qu'on marchait dans le sang !

Voyez-vous se dresser comme autant de noirs spectres *
Ces décombres fumants? Voyez-vous sans abris
Ces orphelins en pleurs ?. . ce sont autant d'Électres
Qu'Égisthe voit avec mépris.

Mais Égisthe sait-il ce que peut une femme ?
Sait-il bien quelle fin le Ciel lui réserva?

* Tout le faubourg de Wola n'était qu'un monceau de ruines. Les cheminées seules des maisons de bois dévorées par les flammes étaient restées debout.

Égisthe, sais-tu bien jusqu'où plonge dans l'âme
Le bras puissant de Jéhovah?

A droite, c'est ici, sur cette batterie,
Que leurs rangs foudroyés retombent sur le flanc
Dix fois, vingt fois... leur chef, désespéré, s'écrie:
« Il nous faut ta tête et ton sang,

Varsovie! ou tes murs seront la proie des flammes.
Une heure, et c'en est fait! Quel spectacle plus beau
De voir sur le bûcher tes vieillards et tes femmes,
Les voir, et d'être leur bourreau! * »

Mais Dieu n'a point voulu de cette boucherie:
Nos frères vous ont dit un fraternel adieu!
Les verrez-vous jamais?... Viens au temple, Marie;
Nous bénirons le nom de Dieu.

—

* Tous ces faits sont d'une exactitude historique. L'ordre de brûler la ville avait été donné, ce n'est qu'à la prière de Polonais servant dans les rangs de l'ennemi, et ayant leurs familles à Varsovie même, que l'exécution en a été non pas révoquée, mais suspendue. L'évacuation de la place a seule empêché cette barbarie.

Ciel! qu'entends-je?.. est-ce toi, Marie; est-ce ton âme,
Ta belle âme qui monte en sons mélodieux
Sous la voûte du temple? est-ce ta voix de femme?
Est-ce la parole de Dieu?

L'Océan pousse des cris terribles
Par trois fois;
Les rochers, jusqu'alors insensibles,
Ont tous pris du geste et de la voix,
Et les vents, chassant les noirs orages
Qui jetaient partout pluie et feu,
Laissent voir à travers leurs nuages
Le ciel bleu.

Ainsi s'accomplira cette sainte parole :
« Trois fois heureux sont ceux que le sort a froissés!
Car un jour les petits joueront le premier rôle,
Et les grands seront abaissés. »

LA POÉSIE EST MORTE.

BOUTADE.

La Poésie est morte, et morte à tout jamais.

A tout jamais, c'est un long terme;
Mais nonobstant je m'en tiens ferme
A l'opinion que j'émets :
La Poésie est morte. Un poëte hébraïque
Qui blémit sur saint Jean et sur ne sais combien
De Job, de Jérémie et d'autres gens de bien
Dont s'honore à bon droit le peuple judaïque,
Dans son style pharisaïque,
S'applaudit de l'heureux effet
Des plagiats qu'il leur a fait.
Mais que nous prouve son délire?
C'est que l'hébreu se laisse écrire
En français *et vice versa*.
Ainsi l'a dit Sancho Pança,

Autorité bonne à connaître,
Dans ce temps où son noble maître
Compte nos plus chauds novateurs
Au premier rang de ses imitateurs.
Quand un poëte en belle fame
Nous galvanise, chair et âme,
Chacun d'applaudir avec feu,
Tout en pensant : C'est de l'hébreu !
De l'hébreu ? ce n'est pas peu dire,
Plus d'un poëte de rebut
Se donnerait à Belzébuth
Pour pouvoir de même en écrire.

La Poésie est morte, et morte à tout jamais.

Daphné se baignait dans l'eau pure
D'un ruisseau bordé de verdure :
Je la vis nue, et je l'aimais...
Quand son esclave au teint d'ébène,
L'aidant à sortir de son bain,
Essuya son corps de sirène,
Et d'une chemise de lin
Le couvrit des pieds à la tête,
Comme s'il eût été malsain,
Ou bien qu'elle eût été mal faite.
Ainsi disparut sous ses plis

Son beau ventre, son sein de lys,
Ses blanches cuisses, ses épaules,
Dont nos plus naïves paroles
Ne peindraient qu'imparfaitement
L'éclat et le contour charmant.
Son pied et sa jambe mignonne
Se renferment dans un bas blanc,
Et sous un corset peu galant
Sa mince taille s'emprisonne.
Ses cheveux de couleur de jais,
Qui sur son cou flottaient épais,
Sous la main de son Égérie
Se nattent avec symétrie
Et se relèvent en chignon;
On lui met même un caleçon,
Dieu me pardonne!.. la bizarre!
Bref! on l'attife, on vous la pare
Sans prendre conseil des Amours,
Si bien qu'après tous ces atours,
Tous ces beaux atours que j'admire,
Je me pris dolemment à dire:
Où donc est la belle Daphné
Pour qui je me serais damné?

La Poésie est morte, et si j'en crois nos Pères,
Elle est morte sans héritières

Depuis bien des centaines d'ans :
La Mort l'aura broyée âme et corps sous ses dents.
Elle est morte de mort violente,
Morte d'ennui, de fièvre lente,
De trop d'amour, que sais-je enfin ?
Malherbe fut son médecin,
Despréaux son apothicaire,
Et notre sublime Voltaire
Ne lui donna point le haut bout
Dans son pauvre Temple du Goût.
L'écorce poreuse et grossière
N'est ni la sève ni le cœur ;
Les feuilles et la tige altière
Ne sont pas l'âme de la fleur ;
L'esprit n'est point de la matière ;
La chaleur n'est pas la lumière ;
La lumière ni la chaleur
N'est point l'astre qui nous éclaire
Ainsi du poëte boiteux
Qui se dit monté sur Pégase,
Quand il entonne avec emphase
Ses chants maufaits et maupiteux.
Le rhythme, la coupe et la rime
N'ont rien de beau ni de sublime.
Certain proverbe nous le dit :
Le capuce au front d'un bandit

N'en fait au plus qu'un moine indigne ;
Le fretin seul mord à la ligne.
Aussi ris-je de bien bon cœur
Lorsqu'un fabricant de critiques
Nous édifie à grand labeur
Des réputations éthiques.
Nous vivons dans des temps ingrats :
Nos athlètes sont des fantômes ;
Notre âge, stérile en grands hommes,
N'est fécond qu'en grands scélérats.

(Fév. 1836.)

L'HEUREUSE DÉCOUVERTE.

ÉPIGRAMME.

Certain fat, d'un air entendu :
« Ce vers-ci ne vous est point dû,
Me disait-il, c'est du Racine :
Son parfum délicat trahit son origine. »
— Belle trouvaille, en vérité !
Mon ami, vous avez tété,
Étant enfant, puis hors de lange
Avez parlé, ri, tapagé,
Pleuré parfois, dormi, mangé,
Puisqu'enfin chacun dort et mange,
Et ce soir vous mettrez au lit
Comme eût fait un homme d'esprit.

LA JEUNE FILLE DE THARAND *.

BALLADE.

Le ciel est pur, la lune éclaire
De ses rais d'argent l'onde claire,
L'oiseau répète sa chanson....
Comment rester à la maison?

Emma, crois-en ta vieille mère!
Ne lui rends pas la vie amère.
Elle a si peu de jours encor
Avant qu'à lui Dieu la rappelle,
Que tu devrais passer près d'elle
Tes jours et tes nuits, comme Azor,
Mon chien fidèle. Ah! Dieu m'en garde!

* Tharand est un village situé à quelques lieues de Dresde, dans une charmante vallée. Son château seigneurial, dont il ne reste que quelques pans de murs, a été détruit par le feu du ciel.

Ne pense pas que je regarde
Tes plaisirs d'un œil envieux.
Je n'ai point oublié, ma fille,
En me servant de ma béquille,
Qu'on est jeune avant d'être vieux.

J'aime à te voir rieuse et gaie;
Ce n'est que trop tôt qu'on s'effraie
Du chemin qu'on laisse après soi.
Le chagrin n'est point de ton âge;
Il viendra t'offrir en ménage
Les soucis qu'il tresse pour toi.

Dieu le sait — Dieu te soit propice!
Je te rends bien cette justice,
Ma fille! je fus ton seul bien.
Et quand le vieil âge m'atterre,
Je sens battre mon cœur de mère
Qui se réchauffe près du tien.

Mais plus je suis vieille et cassée,
Plus tu dois choyer la pensée
De soutenir mes derniers pas.
Tu sais, la vieillesse est craintive.
Ma peine serait par trop vive
Si tu me trompais: ne sors pas!

On dit qu'à l'heure où tout repose
Le vieux baron cherche autre chose
Qu'à s'amender devant son Dieu.
Son regard qu'on suit avec crainte
N'est pas celui d'une âme sainte...
Je tremble s'il me dit adieu!

Reste ici, ma fille si chère!
Reste auprès de ta vieille mère,
Qu'elle dorme d'un doux repos.
N'es-tu pas là, j'ai l'âme noire.
Conte-moi cette vieille histoire
De revenants et de cachots.

C'est que je ressens à t'entendre
Une joie que je ne puis rendre,
Une joie de mère! — Et sitôt
Que je dormirai, va, ma fille,
Te coucher et te déshabille
En priant Dieu d'un cœur dévot.

Emma conta la vieille histoire
Des spectres de la Forêt-Noire;
Mais au plus beau de son récit,
Quand le cœur bat d'impatience,

Qu'on doute de son espérance,
Sa pauvre mère s'endormit.

Le ciel est pur, la lune éclaire
De ses rais d'argent l'onde claire,
L'oiseau répète sa chanson...
Comment rester à la maison?

Voyant que sa mère repose,
Emma, sans rêver d'autre chose,
Se retire pour se coucher :
Elle adresse à Dieu sa prière.
La lune inondait de lumière
Les hautes tours du vieux clocher ;

Et l'on voyait de sa fenêtre
Le tableau riant et champêtre
Que la nuit présentait aux yeux.
La nuit, avec sa teinte sombre,
Plaît au cœur qui cherche dans l'ombre
Des mystères délicieux.

C'était une vallée étroite
Où court un torrent, sur la droite,
A la voix rauque, au lit pierreux,
Et les monts dont elle est la fille

L'enveloppent d'une mantille
Faite d'arbres majestueux.

Oh! que la vue doit être belle
Du haut de la vieille tourelle
Qui se dresse comme un géant !
Le vieux baron de sa fenêtre
Verrait la lune disparaître
Sur la montagne du couchant.

S'il fut mauvais, Dieu lui pardonne
Sans doute, car sa main lui donne
Tous les biens dont nous n'avons pas.
Oh! qu'il doit jouir de la vie!..
Et pour mieux voir ce qu'elle envie,
La jeune Emma fit quelques pas.

Puis il fait si chaud dans la chambre!
(Nous allions entrer en septembre)
L'air est si pur, le ciel si beau !
Si beau qu'Emma, l'âme attendrie,
S'abandonne à sa rêverie
Qui la conduit au bord de l'eau.

Elle y vient sans penser mal faire,
Plonge ses deux bras dans l'eau claire ;
Puis elle rit comme un enfant,

Quand tout-à-coup une voix d'homme
Lui demande comme on la nomme.
— Emma, répond-elle en tremblant.

« Ah! c'était vous, ma colombelle?
La Vierge est moins pure et moins belle
Que tu ne l'es, assurément.
Veux-tu venir sur ma tourelle
Jouir d'une nuit aussi belle?
Veux-tu venir, ma belle enfant?..

— « Je le voudrais bien; mais ma mère
M'a dit, ce soir, d'un ton sévère
Que votre regard lui fait peur.
Si vous vouliez me le promettre
De ne point regarder?.. mon maître,
Je vous suivrais de bien bon cœur.

« Voyez-vous venir ce nuage?
Ce doit être beau qu'un orage
Vu des tours de votre donjon:
Je m'en fais d'avance une fête!
Allons!.. mais retournez la tête:
Je vous suis, monsieur le baron. »

Le ciel est pur, la lune éclaire
De ses rais d'argent l'onde claire,

L'oiseau répète sa chanson...
Comment rester à la maison ?

Pauvre Emma ! la herse retombe.
On dirait le bruit d'une tombe
Qui se prolonge sous les murs.
Le vieux hibou de ces tourelles
A ce bruit agitant ses ailes,
S'envole aux lieux les plus obscurs.

Le ciel jusqu'alors sans ténèbres,
S'épaissit de voiles funèbres ;
On entend gémir par les airs
Les hêtres que le vent secoue ;
Eole gronde et fait la roue
Au choc répété des éclairs.

Et voyez-vous sur la terrasse
Emma que son vieux maître embrasse !..
Sa pauvre mère avait bien lieu
De dire : « Lorsque tout repose,
Le vieux baron cherche autre chose
Qu'à s'amender devant son Dieu. »

On n'entend plus rien sur la terre
Que le bruit fréquent du tonnerre ;

La nuit couvre tout de ses plis.
Mais un éclair perçant la nue
Laisse voir Emma demi-nue...
Oh! pourquoi Dieu l'a-t-il permis?

Le vieux tigre, amoureux de joie,
Mangeant des yeux sa faible proie,
Lui fait la patte de velours;
Il l'enlace de ses caresses,
De ses deux bras, de ses promesses,
De ses feux, de ses vils amours...

Le vent souffle avec plus de force.
Bien en vain la forêt s'efforce
De résister à ses élans:
L'arbre tombe sous ses ravages,
Et dans les cieux les noirs nuages
Roulent comme des cerfs-volants.

Le vieux donjon, dressant la tête,
Semble dédaigner la tempête;
Mais le Dieu fort le marque au front.
La foudre éclatante et terrible
L'atteint, le perce comme un crible
Et le dévore jusqu'au fond.

On dit qu'à ce bruit de tonnerre

S'éveillant notre pauvre mère,
Elle se lève... appelle en vain...
Court à sa fille qu'elle appelle...
Hélas! sa douleur fut mortelle,
On l'enterra le lendemain.

(Juin 1834.)

ÉPIGRAMME.

Certain dramaturge enragé,
Comme il en fleurit par centaine
Sur les deux rives de la Seine,
Disait: L'Europe m'a jugé.
Mes succès par toute la terre
Ont eu du retentissement,
Et le nom du fils de mon père
Est connu du dernier manant.
— Se peut-il? lui dit maître Blaise;
Mais si j'en crois frère Nicaise,
Il vous en aura bien coûté,
Car de nos jours la gloire est chère...
— Rien, presque rien en vérité,
Cinquante écus à mon parterre.

L'HIRONDELLE ET SES PETITS.

A WL. W.

Je serai court, ne craignez pas
De longs préceptes de morale.
A votre âge, cher Wladislas,
La morale dont on fait cas,
C'est la fable de la Cigale.

Notre vieil et commun ami
Nous a conté que la fourmi
N'est point prêteuse:
C'est un défaut, mais c'en est un
Qui de nos jours est fort commun.
Aussi bien, la gent emprunteuse,
Loin de passer
Son jeune temps dans la paresse,
Ferait beaucoup mieux d'amasser

Un peu de grain pour sa vieillesse.
Ne pensez-vous pas comme moi?
La paresse, pour être aimable,
N'est pas moins le coussin du diable.
Le trait suivant en fera foi.

Une hirondelle un peu commère,
Mais bonne au fond et tendre mère,
Se plaignait : « Dieu ! que les enfants
Donnent de mal à leurs parents ! »
Soupirait-elle avec tristesse.
Un passereau qui l'entendit,
S'approchant avec politesse,
Lui dit :
« Eh ! qu'avez-vous ma digne amie?
Vous, l'enfant gâté du Destin,
Vous soupirez ! . . La calomnie,
Ou la cruelle tyrannie
D'un vieux mari sur son déclin,
Cause-t-elle votre chagrin ? »
C'était là ce qu'attendait d'elle
Notre commère l'hirondelle.
Il est telles gens qui n'ont pas
De plus grand bien que de se plaindre :
Ce sont des fâcheux fort à craindre
Pour le repos de nos états.

Progné s'en vint à menus pas
Tout au-devant de sa voisine;
Elle aimait à deviser bas,
Étant très-faible de poitrine :
« Ne pensez pas, Dieu m'est témoin!
Que tout soit rose en notre vie,
Disait-elle à sa bonne amie;
Le bonheur nous sourit de loin,
Mais disparaît dès qu'on l'envie.
Nous avons un même parrain:
Le sort de tous tant que nous sommes,
Des passereaux comme des hommes,
Est filé de la même main.
Ne portons pas envie à d'autre.
J'ai ma croix, vous avez la vôtre;
Chacun la sienne, c'est la loi
De la nature. Voyez-moi,
Je relève de maladie.
Une perte cruelle, hélas!
Et bien cruellement sentie
Me mit à deux doigts du trépas.
C'était l'an passé, ma voisine,
A pareil temps, s'il m'en souvient.
Jugez si mon cœur se chagrine
Quand un tel souvenir lui vient :
Je pleure!... mais puisqu'il me reste
Quelques amis dans le malheur,

— Je vous compte au nombre, ma sœur. —
Mon destin n'est pas si funeste :
Un ami, c'est un bien céleste.

Vous savez que j'avais trois fils.
Il n'était rien que je ne fis
Pour les mettre en la bonne voie.
L'un, le plus jeune, était la joie
De mes vieux ans, mais il en fut
Aussi l'amertume... il mourut.
Ses aînés — et j'en étais fière —
Mûrs de sagesse et de savoir,
Car ils s'étaient fait un devoir
De croire aux leçons de leur mère,
Voletaient par vaux et par champs
Et chantonnaient de joyeux chants,
Tandis que leur cadet, peu sage,
Gardait le nid malgré son âge,
Malgré mes soins et mes discours,
Malgré la chaleur des beaux jours.

L'été se passe, vient l'automne:
On fauche, on vendange, on moissonne,
Nos frères partent par essaims,
Nous laissant avec nos alarmes
Et nos larmes.

Que de vœux je fis aux Destins!
Mais le Ciel, la Vierge et les Saints
Restèrent sourds à ma prière;
L'Oracle aussi nous fut contraire;
Et le temps devenant plus laid
Il fallut partir sans délai.

Les adieux faits au voisinage,
A notre chaumière, à nos champs,
Ces vieux amis de mon jeune âge,
Au clocher de notre village,
Aux clairs ruisseaux, aux frais étangs,
Aux coteaux si beaux, si riants,
Mais qu'a désolés la faucille,
Et devant que le soleil brille,
Nous voilà tous quatre partis,
Allant à petite journée,
Relayant à chaque dînée,
Et reposant toutes les nuits
Sur la mousse ou dans de bons lits.
Mais, quelque souci que je prenne,
Mon jeune enfant, volant à peine,
A chaque plus petit trajet
Qu'il faisait,
C'était des pleurs, c'était des plaintes,
C'était des cris!

Et j'en concevais mille craintes,
Quand après de cruels soucis...
Mais pourquoi ce récit funeste,
Mes pleurs vous auront dit le reste.
Elle se tut.

Notre moineau, par contenance
Lui parlant de la Providence,
La consola du mieux qu'il put.
Il n'est pas bouffi d'éloquence,
Mais son cœur est honnête et bon.
Pour moi, je me promis sans faute
De mettre à profit la leçon :
La sagesse est le meilleur hôte
Qu'on puisse avoir en sa maison.
Si notre vie est un voyage
De long cours et sans lendemain,
Amassons dans notre jeune âge
Assez de force et de courage
Pour ne point rester en chemin.

(1834.)

POUR TOUJOURS!

Pour toujours!.. et ces mots ont fait couler tes larmes.
Pour toujours! et c'est moi qui causai tes alarmes,
Moi qui t'aime le plus... suis-je donc malheureux!
En subissant, hélas! mon sort inexorable,
J'avais une pensée encor douce, ineffable,
Qui me venait des cieux,
Je me disais : Le Ciel au moins lui soit propice!
Et tu pleurais!.. Bon Dieu, faut-il que je ne puisse
Sécher les larmes de ses yeux!

Pour toujours!.. Qui l'eût dit quand la nuit avancée
Nous trouvait confondus dans la même pensée,
Ma main pressant ta main... et nous étions heureux!
Heureux de ce bonheur que l'âme sait comprendre,
Et que nulle parole au monde ne peut rendre,
Tel qu'on le goûte aux cieux...
Et tu m'as donc pleuré!.. mais souris-moi de même,
Souris-moi, les adieux d'un ami qui nous aime
Ne sont pas d'éternels adieux!

Rejeté dans ce monde où tout n'est que fumée,
Irais-je apprendre à vivre après t'avoir aimée?
Anges tombés du ciel comptez-vous d'heureux jours?
J'irai dire aux rochers, seuls témoins de ma peine :
Ne parlez-vous point d'elle? — au ruisseau de la plaine :
Chantez-vous nos amours?
A la reine du bal, surprise de ma vue,
J'irai dire en passant : Ne l'avez-vous point vue?
Me faut-il la pleurer toujours?

Adieu! portez mes chants où le soleil se lève,
Dites-lui que je la pleurais;
Autans qui la verrez, dites-lui que je rêve...
Ne rêve qu'elle et ses attraits;
Et puis — attendez que j'achève —
Dites-lui que je la pleurais!

Et vous qui vous fuyez, capricieux nuages,
Dans l'azur d'un ciel étoilé,
Parlez-lui, — dites-lui, messagers des orages,
Que son amant vous a parlé.

Qu'il est doux de se dire : A cette heure, elle m'aime
A cette heure, elle vit pour moi!
Qu'il est doux de t'aimer, de t'aimer pour toi-même,
Et de n'aimer jamais que toi!

Et tu m'as donc pleuré!.. La nuit quand tout repose,
Tu pleur's, et de tes pleurs c'est moi la seule cause!
Ton œil noir, pénétrant, me suit avec amour.
Me vois-tu triste et pâle!.. Et quand la fleur se fane,
Souffre et meurt à tes pieds et quand ton regard plane
Au céleste séjour,
N'est-il pas quelque voix qui s'élève en ton âme?..
Cette voix est de Dieu : sèche tes pleurs, ô femme!
La mort est un beau jour!

L'ABSENCE.

Un amour qui nous fait souffrir,
Ne s'éteint-il pas dans l'absence ?
La présence peut adoucir
Un amour qui nous fait souffrir ;
Mais l'absence ne fait qu'aigrir
Le mal qu'adoucit la présence.
Un amour qui nous fait souffrir
Ne s'éteint-il pas dans l'absence ?

O mon Dieu qui m'as éprouvé.

O mon Dieu qui m'as éprouvé
Plus rudement qu'un réprouvé
Jeté dans l'éternelle flamme,
Si ton bras puissant sur mon âme,
Qui ne se plaît qu'à te bénir,
Se lassait de s'appesantir,
Si ma seconde et pauvre mère
A qui la vie est tant amère,
Si mon frère, si mes amis,
Ma Julie étaient endormis
Aux lieux où tes élus ont place,
Si j'étais seul, de quelle audace
Mon cœur s'allumerait soudain !
Quel superbe et puissant dédain
Je jetterais aux joies du monde,
A ses biens d'origine immonde,
Ses turpides amitiés,
Ses méprisantes pitiés,
Sa vaine science ! O mon seul maître,
Mon Dieu, que ne m'as-tu fait naître

Sans vêtement pour me couvrir,
Sans pain, ni rien pour me nourrir,
Sans appui, mais sans crainte aucune
Qu'un jour ma mauvaise fortune
Ne fût un sujet de douleur
Pour des amis chers à mon cœur.

(1836.)

Je t'aimais trop.

Je t'aimais trop, Betty,
Je t'aimais trop! — Ainsi chante et soupire
Le pèlerin que la nuit sombre inspire
Et la nuit sombre a ralenti
Dans sa marche*. La lune était voilée,
Et tout dormait: pas une âme en souci
Ne va, ne vient dans la vallée
Et le pèlerin chante ainsi.

Je t'aimais trop, Betty,
Je t'aimais trop pour te dire: partage
Les maux que Dieu m'a donnés en partage;
Je m'en serais trop repenti.
La vie hélas! n'est que deuil et que peine,
La déception coule de toute part,
Et dans ma coupe toujours pleine
Tu m'aurais pris plus que ta part.

* Pour cette licence, comme pour beaucoup d'autres, je renvoie le critique aux anciennes règles de notre versification.

UNIV. OF CALIFORNIA

Je t'aimais trop, Betty,
Je t'aimais trop ! — Ainsi chante et soupire
Le pèlerin que la nuit sombre inspire
Et la nuit sombre a ralenti
Dans sa marche. Il se tait, il se lève,
Et tristement il poursuit son chemin,
En se disant : le plus beau rêve
N'est qu'un beau jour sans lendemain.

(1832.)

Tu m'as frappé, Seigneur.

Tu m'as frappé, Seigneur, au fort de ta colère,
Tu m'as frappé de mort!
N'est-il plus rien pour moi, plus d'amour sur la terre,
Seigneur, est-ce mon sort?

(19 mars 1833.)

NOS GRANDEURS.

J'ai en general cecy, que de toutes les opinions que l'Ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers et aus quelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent et anéantissent le plus,

(MONTAIGNE)

D'où vient mon mal, ô Dieu !.. Suis-je donc fait de boue ? *
N'est-il pas de milieu ? La pierre que je jette
Monte et retombe à terre : à peine est-ce que l'aube
D'un rayon de lumière illumina mes jours
Que déjà je vois fuir le matin de mes ans
Et mon ciel s'assombrir. Est-ce là mon destin !
Il faut que ma pauvre âme, ainsi déshéritée,
Ait quelque note infâme empreinte sur le front.

Eh bien ! vivons... je veux ne plus haïr le monde,
Je comblerai de vœux le pèlerin, mon frère :

* Rime à la césure. Cette forme de vers que je propose me semble s'approprier plus convenablement à la déclamation dramatique. On remarquera que la pensée ne tombe plus aussi régulièrement avec la rime et que par là on détruit la principale cause de la monotonie de nos vers Alexandrins.

Je l'aime, eh ! oui, je l'aime !.. Sonnez toutes les cloches,
La cloche du baptême et de la mort — qu'importe ?
Du bruit ! faites du bruit ! Le Sauvage qui danse
Aime aussi ce qui bruit. Que l'airain fasse entendre
Ses cent coups de tonnerre ! Que les cent voix du peuple
Étourdissent la terre ! Serrez-vous de sa route
De crainte qu'un cheveu le blesse, serrez-vous...
Voici l'image de mon Dieu !

Et voilà, Dieu l'a dit : « Cet univers sublime
T'appartient ; c'est le nid de ma grande famille.
Je t'en fais Roi ! » Et l'homme à pas d'une coudée
Mesure son royaume, et son œil peut à peine
Atteindre au roc chenu où l'aiglon s'est posé ;
Et d'un monde inconnu semé de mille gouffres
L'effrayante baleine, de l'un à l'autre pôle,
Parcourt en souveraine les immenses états.
Providence, oh ! dis-moi comment le Roi du monde
Domine et fait la loi ? J'ai vu quand le Vésuve
Au ciel jette sa lave, et quand hurle la louve
Le maître a peur de son esclave.

Oh ! que l'homme est choyé du Souverain, son père !
Être privilégié, Dieu sur terre, rends grâces
Au Ciel, et sur le sable érige des autels
A l'Etre immensurable en qui vit l'univers.

Il nous donna le jour et toutes ses merveilles,
La nuit sombre et l'amour, cette part de lui-même...
Amante, ô tendre amante, enhardis ma faiblesse :
Ta pudeur me tourmente... Ah ! voile tes grands yeux !...
Ange, ne pleure pas... penche-toi, mon amante...
C'est le ciel d'ici bas !... Mais dites-moi, de grâce,
Puissances inconnues, pourquoi faut-il aimer
Comme les chiens des rues ?

Réjouis-toi, mortel quand le courant t'emporte,
Quand ton être immortel brise sa frêle écorce,
Et plains ta jeune fille en pleurs à ton chevet,
Plains toute ta famille... elle reste et tu pars.
Qui voudrait retenir ton âme émancipée
Qu'un brillant avenir attend et sollicite ?
Ne crains pas cet abîme où l'on nous dit que l'homme
Disparaît et s'abîme : il n'est point de néant.
Le chardon n'est pas mort quand sa tige est séchée ;
Le marbre vit encore quand le temple a croulé ;
Et si l'âme se brise au choc des hautes lames,
Emporté par la brise, au soir de la journée,
L'esprit qui l'animait erre de monde en monde
Comme un gnome, un follet, une vapeur, un souffle,
Et sur notre planète, où tout naît, vit et passe,
Il en reste un squelette.

-◇◇-

ÉPIGRAMME.

Pradon, tu fis pâlir l'astre du grand Racine,
Si tu ne l'éclipsas tout-à-fait à nos yeux,
La raison, à mon sens, aisément s'en devine:
L'âne de Balaam parle — on l'élève aux cieux,
Aussi bien les fous que les sages.
Les prodiges, dans tous les âges,
Sont au goût des plus fins gourmets
Les morceaux les plus estimés.

IWANKA.

BALLADE.

A ADAM MICKIEWICZ.

Après bien des jours de combats,
Bien des jours de fatigue et bien des jours de gloire,
Libre et fort, prenant ses ébats
Des bords de la Baltique aux eaux de la mer Noire,
Se désaltérant au Niémen,
Se plongeant dans l'Oder, surmontant tout obstacle,
Et ne connaissant de l'Oracle
Qu'une seule réponse: — Amen!

Lui qui franchit le seuil de Kiowie la Sainte,
Lui qui vit des rois à ses pieds,
Lui dont on écoutait la parole avec crainte
Comme l'oracle des Trépieds,
Qui dans les flots du Bug a lavé sa crinière

Et purifié son noble sang,
Lui qui sur son poitrail portait gris de poussière
Le Cavalier et l'Aigle-blanc;

Le Coursier, jeune encor, a vu tomber son maître:
Le Coursier n'y survivra pas.
Haletant, décharné, gisant aux pieds d'un hêtre,
Près de servir aux loups d'appâts,
Il languit, il rend l'âme... et des corbeaux par mille
Fouillant du bec ses flancs poudreux,
Se partagent sa chair, et leur troupe servile
Arrache sa dépouille aux Dieux.

A ce spectacle affreux des plaintes s'élevèrent,
Et tout un peuple se troubla:
Seul le Ciel fut muet. Ses destins s'achevèrent,
Et la Liberté se voila.
Un poète, un enfant, s'armant d'une voix d'homme,
S'écria: Frères, levons-nous!
Il fut pris, garotté... Sais-tu comme on le nomme
Ce jeune enfant? Le savez-vous?

C'est toi, pauvre proscrit! c'est toi dont la voix forte
Sonne mal au cœur du tyran
Qui craint que de sa fosse un autre Banquo sorte,
Banquo dont il a bu le sang...

Mais va ! ta gloire est belle ! on aime à te connaître,
Quoique tes chants soient d'un haut prix :
Le gibet ou les fers ! selon qu'il plaît au maître
De t'estimer dans tes écrits *.

Ces honneurs qu'il te doit, cette crainte mêlée
Du respect qu'il porte à ton rang,
— Car l'hydre du pouvoir ne prend à la mêlée
Que ce qu'elle a de noble sang —
Cette haine impuissante est la voix de Dieu même
Qui proclame à grand bruit ton nom :
« Peuples, voici celui qu'un vil tyran blasphème,
Et qu'on adore au Parthénon ! »

—

Je me suis dit souvent — c'était sous cet ombrage
Où souvent je rêve m'asseoir :
Ici... que mon cœur bat !.. vois-tu ce paysage ?
Ici que je venais le soir,
C'était là ! le Soleil traînant sa blanche robe
Faite d'or et de diamant

* J'exagère peut-être. Les termes de l'ordonnance impériale ne sont plus présents à ma mémoire, mais tout détenteur des poèmes de Mickiewicz était au moins menacé de l'exil en Sibérie s'il n'en faisait la remise immédiate aux autorités.

Laissait flotter ses plis sur la pente du globe
Comme un dernier baiser d'amant.

C'était donc sur le soir que dans ma joie amère
Rêvant des hymnes triomphants,
Je me suis dit souvent: Si ma seconde Mère
Ne pleurait ses plus chers enfants,
J'irais serrer la main du poète lui-même,
Lui demandant son amitié :
Ils ne renieraient pas un frère qui les aime,
Qui leur eût tout sacrifié...

N'est-ce pas Mickiewicz? Ainsi le prolétaire,
Quelque faible et petit qu'il soit,
Sait le chemin du cœur des Puissants de la terre,
Car son hommage est pur—il croit.
Moi de même j'y crois au mandat du Génie
Que Dieu créa le roi des rois :
Qu'un tyran en ait peur, qu'un tyran le renie,
Moi qui suis du peuple j'y crois !

—

C'est non loin de la Wilenka
Sous un chaume noirci par l'âge
Dans je ne sais plus quel village
Que vivait la jeune Iwanka.

La candeur riait sur son front ;
C'était la fleur de la prairie,
Jeune tige à peine fleurie ;
Ses cheveux étaient d'un beau blond ;
Ses yeux laissaient une pensée
Douce au cœur qui la comprenait,
Et, la journée étant passée,
On y rêvait.

C'était toujours plaisir nouveau
Le dimanche et les jours de fête.
Elle dépassait de la tête
Toutes les filles du hameau
Quand elles venaient chez le maître
Animer son triste palais.
De loin, je la voyais paraître :
Je l'attendais.

Une toile faite de lin
Que sa vieille mère a tissée,
Le bas blanc dont elle est chaussée,
Un jupon cousu de sa main,
Un fichu roulé sur sa tête,
Toute sa mise et son maintien
Donne à ses yeux un air de fête...
Qu'elle était bien !

J'aimais aussi le tablier
Qu'elle attachait sur son épaule
Comme une mantille espagnole,*
Et ses bagues et son collier,
Et l'amulette qu'elle porte
Au col, et son laisser-aller,
Et ses chants que le vent m'apporte,
Et son parler.

Et le jour la voyant aux champs,
Je la plaignais la pauvre fille:
Elle est si jeune, si gentille,
Et ces travaux sont si méchants!
Oh! j'aurais voulu pour grand'chose,
Prenant la bêche de sa main,
Travailler pour qu'elle repose
Jusqu'à demain.

Il fait encor nuit le matin
Que déjà la cloche l'appelle:
Qu'il fasse chaud, ou pleuve, ou gèle,
C'est égal, va gagner ton pain!
Qu'importe au maître? Il dort le maître;
Ses gens sont chargés de ce soin:

* C'est un usage général.

Un vilain homme va paraître
Le fouet au poing.

—

La nuit tombe. Au Dieu que je sers
C'est l'heure où je fais ma prière,
Quand la cloche du monastère
Jette ses plaintes par les airs.

Je ne saurais dire quel chant
Doux et pieux naît dans mon âme,
Je me sens des pensers de femme:
C'est que le soir est si touchant!
C'est qu'il est si bon quand il aime,
Le Dieu qui fit la terre et l'eau:
Le jour, le soir et la nuit même,
Tout est si beau!

N'allez pas dans une cité
Si vous aimez à le connaître:
Il n'est ni là, ni chez un prêtre
Qui vous abuse, en vérité.
Son temple n'est point fait de pierre,
Ni fait de boue. Allez aux champs,

Et lui dites votre prière
Loin des méchants.

—

On entendait des cris joyeux,
Puis un chant rauque et tantôt aigre,
Tantôt pesant, tantôt alègre,
Que répétaient jeunes et vieux
Au bruit d'un violon qui crie *.
Certains d'entre eux, libres du joug,
Avaient pour cause de férie
Bu plus d'un coup.

Le cortége ainsi s'ébattant
Menait en pompe chez le maître,
Pour qu'il daignât le leur permettre,
La jeune fille et son amant
Prêts à s'unir devant le prêtre **.
L'on dansa, l'on rit, l'on trinqua.
La promise, — ce peut-il être?
C'est Iwanka!

* Ces instruments sont faits par les paysans eux-mêmes au moyen d'un mauvais couteau. — Quant aux chants, ils ont je ne sais quoi de primitif, pour ne pas dire de barbare.

** Cet usage du bon vieux temps de la servitude s'est conservé.

Le prêtre échangeait leurs anneaux;
Lorsqu'un jeune homme à l'âme fière,
Couvert de sang et de poussière,
Fend la foule en criant ces mots:
» Aux armes! Polonais! aux armes! »
Ce cri fit écho dans leur cœur,
Et les plus vieux versaient des larmes,
Mais de bonheur.

Le prêtre à qui la voix tremblait,
La cérémonie achevée,
Tenant au ciel la main levée:
» Dieu, qu'il en soit comme il te plaît!
Dit-il, Piétrek, que Dieu te garde!
Va, mon enfant! Voici le soir,
N'attends plus, cours à l'avant-garde,
Fais ton devoir.

C'était Gelgud. Jeunes et vieux,
Armés de haches ou de piques,
D'autres de faulx, tous gens rustiques,
Aussi braves que leurs aïeux,
Accouraient en foule à l'armée.
Mais Piétrek, que l'amour séduit,
Eût voulu chez sa bien-aimée
Passer la nuit.

« Iwanka, c'est peu qu'un baiser,
Lui disait-il ; songe à la guerre... »
Iwanka ne pouvait donc guère
A ses désirs se refuser.
Mais elle y joignit de caresse
Tant et tant, et si doux regard,
Que Piétrek sur son cœur la presse,
Et Piétrek part.

Demain, c'était jour de combat,
Jour de carnage et de tuerie.
Gelgud mène à la boucherie
Ses braves que la foudre abat :
Il les vendait à tant par tête *.
Tous tombent, le faible et le fort ;
Tel revers vaut une conquête.
Piétrek est mort.

Depuis lors on voit Iwanka,
L'œil hagard, la tête troublée,
Errer plaintive, échevelée,
Sur les bords de la Wilenka :
Elle est folle, la pauvre fille !
Dans ses yeux une larme brille,
Elle chante. Une ombre la suit.

* J'ai acquis depuis la presque certitude de l'innocence de ce général.

« Viens, lui dit-elle, en ma cabane
Dans les bras de ta pauvre Jeanne
Passer la nuit! * »

(1834.)

* Cette ballade exigerait un commentaire. Mais je me bornerai à dire que j'ai cherché avant tout à être un peintre fidèle jusque dans les plus minutieux détails.

Où allons-nous?

Crois-moi, — car des partis j'ai fui l'aveuglement, —
Je crains bien qu'à travers ces fougues d'un moment,
Qui relèvent sans choix, qui frappent sans prudence,
Nous n'ayons fait qu'un pas vers notre indépendance.
La raison me parlait d'un tout autre avenir.
Ce n'était plus pour lors des lois du bon plaisir,
D'un vain nom, du crédit, des faveurs d'une prude,
Que l'État relevait, car la seule vertu
Des hommes du pouvoir faisait l'unique étude,
Et ce titre jamais leur était débattu.
C'était dans le conseil un sénat d'hommes justes,
Que l'on n'eût jamais pris pour un sénat de rois,
Car il était sans pompe, et des charges injustes
Ne s'y dévoraient pas ensemble avec nos droits.

Aujourd'hui voyez-les courbés sous leurs misères
Nos peuples de sujets. Ce ne sont plus des frères
Unis par la concorde et liés d'intérêt :
C'est une main de fer qui les tient en arrêt;
Il leur faut des tyrans! O misérable atome,

Animal sans raison qui portes le nom d'homme,
Dis-moi, n'est-ce point toi qui te rives des fers?
Et tu lèves la tête, et tu dis à ton frère :
» Rampe à mes pieds, c'est moi le roi de l'Univers! »
Le roi?.. ne sens-tu pas, en foulant cette terre,
Que demain ce grand roi sera mangé des vers?

Diogène, ô mon maître, il faut souffrir encore
Des mépris dédaigneux ; mais vis dans l'avenir :
Car si ce monde est vieux, ce monde doit finir.
Nous verrons une autre ère, une ère que j'implore;
Et quand viendra ce roi, dans un grand appareil,
Me regarder du haut de sa grandeur suprême,
J'étendrai mon bâton et lui dirai de même:
Arrière, mon ami! tu masques mon soleil.

Gitana.

Gitana !
Que ton regard est enchanteur
Mais trompeur,
Gitana !
J'aime ton regard plein d'ivresse,
L'Amour n'a pas de plus doux yeux,
Mais, quoique d'une humeur traîtresse,
L'Amour est moins capricieux ;
J'aime ton regard plein d'ivresse,
Gitana!

Gitana !
Que ta voix douce a des accents
Caressants,
Gitana !
J'aime ta voix douce et brillante,
Je sens mon cœur battre à ta voix;
Mais dans ta gaîté sémillante
Tu ris du trouble où tu me vois.

J'aime ta voix douce et brillante,
Gitana !

Gitana !
Ta bouche est celle d'un enfant
Rose et blanc,
Gitana !
J'aime ta bouche aux doux sourires,
Tes blanches dents, tout me séduit ;
J'aime aussi l'air que tu respires,
Et quand je songe à toi, la nuit,
J'aime ta bouche aux doux sourires,
Gitana !

Et tu pars !
Tes regards
Rêvent déjà l'Andalousie,
Ses champs, ses fleurs, sa poésie,
Et son beau ciel !
Oh ! sois heureuse !
Si long temps ta vie orageuse,
Ta vie a besoin de soleil.
Et quand tu verras le beau ciel,
De ta patrie
Toujours chérie,
Ce ciel que, par amour pour toi,

J'aimerais avec jalousie,
Le beau ciel de l'Andalousie,
Oh ! pense à moi !

Gitana !
Que ton regard est enchanteur,
Mais trompeur,
Gitana !
J'aime ta bouche au doux sourire,
Tes blanches dents, tes noirs cheveux ;
J'aime les chants qu'Amour t'inspire,
Et sous le charme de tes yeux,
J'aime plus que je ne puis dire,
Gitana !

ITALIE.

Italie, ô ma bien-aimée,
N'est-ce pas un rêve? est-ce toi,
Toi que j'aime à l'égal de moi,
Toi dont la faiblesse est armée
Du glaive de la liberté?
Ne t'en joue pas, la lame coupe...
Ce n'est point l'arme d'un enfant.
Quand l'Amour et toute sa troupe
Te couronnent reine en jouant,
Et quand Hébé remplit ta coupe
D'un nectar aussi pur que l'or,
Que peux-tu désirer encor?...

Que je t'aime, ô ma bien-aimée!
Que ton haleine est parfumée!
Que tes yeux sont beaux! Vienne un jour,
Jour de paix et jour de délice,
Où je t'appartienne et je puisse
Te prouver quel est mon amour!
Déjà je n'entends plus au monde
Un autre écho qui me réponde:

Je suis malade... et, tu le sais,
On donne toujours un sourire
Au malade qu'on voit si près
De la tombe où le monde expire.

Laisse à loisir se mutiner
Contre qui voulut l'enchaîner
La Pologne aux mœurs si rudes:
Elle a de dures habitudes
Et tes nerfs sont si délicats!
Et que t'importe, ô mon amie,
Qu'elle vive ou ne vive pas?
Tu n'en seras pas moins chérie.

Vois près de toi ta jeune sœur!
Elle a cru de sa destinée
L'ivraie à jamais moissonnée...
Elle pleure! Et de sa douleur
Qui de nous tarira les larmes?...
Va! j'aime à te voir dans les fers:
Ton regard en a plus de charmes,
Et tes soucis sont moins amers...

LE VINGT-CINQ JUILLET.

A qui est holocauste ? A Charle notre maître,
Charle est l'oint du Seigneur.
(La Grande Journée.)
Dût-il régner sur des monceaux de morts,
Il le voulait !
(Le Triomphe du peuple.)

Ἄχος βαρὺς ἀκοῦεται, πολλὰ τουφέκαι πέφτουν.
Μήνα εἰς γαμον ῥίχνονται ; μηνα κ' εἰς χαροκοπι ;
Ὀυδὲ εἰς γαμον ῥίχνονται, ὀυδὲ κ' εἰς χαροκοπι.
(Ch. de la Gr. Mod.)

Le tyran ! grand Dieu, qu'a-t-il fait !
Voyez-vous son rire féroce !
C'est du miel pour lui qu'un forfait,
Il le savoure encor tout en creusant sa fosse...

Mais pourquoi s'attrister ? Joyeux amis, chantons !
Chantons pour égayer une si triste vie !
Chantons ! la tyrannie apprête ses poisons,
L'espérance nous est ravie...
Venez, joyeux amis, chantons !

Assis près du foyer où la flamme pétille,
Que disait le Vieillard à sa jeune famille ?
Écoutons.

Il était sans patrie,
L'exilé n'avait plus d'amis,
Car au rang de ses ennemis
Je compte aussi la Flatterie,
Qui le berça toute sa vie.
L'orage un soir grondait plus fort;
Le torrent roulant des montagnes
Avait ravagé les campagnes,
Et le pâtre pleurait son sort.
A Dieu j'adressai ma prière:
Qu'il vienne à moi le malheureux
Qui porte envie à ma chaumière;
Qu'il vienne à moi, je suis son frère,
Et Dieu notre père à tous deux.
Je disais, sitôt qu'à ma porte
J'entends frapper, je cours à lui;
Il tombe à mes pieds, je l'emporte;
Il se ranime, il m'a souri.

Qu'avait-il? la faim le dévore,
Il demande asile et du pain.
Sa main tremblante cherche encore
A presser ma main sur son sein.

Il pleure... Quelle était sa peine?
Avait-il revu dans la plaine
Sa moisson détruite en un jour?
Pleurait-il la perte d'un frère?
Avait-il des chagrins d'amour?
Je le console et je le serre
Sur mon cœur.

Soudain, qu'a-t-il fait?...
Le Vieillard à ces mots se lève,
Son visage est pâle et défait,
Et sa poitrine se soulève;
Il s'écria: Le lâche, il m'a frappé!
Il m'a cru mort... son poignard l'a trompé.

Il l'a frappé! c'est lui!... Foudre, tombe des nues!
Tyran, rends à l'enfer ce qu'il t'avait prêté!
Tremble! de ton palais garde les avenues...
Ce Vieillard, c'est la Liberté!
Je sens naître en mon bras des forces inconnues:
Je suis plus qu'un mortel. Traîtres, disparaissez!
J'irai partout chantant la Marseillaise:
De nos guerriers à qui la terre pèse
Elle réchauffera les ossements glacés,
Et des bataillons invincibles,
Secouant des guérets le sable ensanglanté,

Reparaîtront terribles
Prêts à mourir encor dans leurs rangs invincibles
A mourir pour la Liberté !

* Le principal mérite de cette cantate,— mérite dont l'écrivain a mauvaise grâce, je le sais, de demander au lecteur, même bénévole, qu'il lui tienne compte, — c'est sans contredit l'à-propos. Outre cette pièce, le jour même de la publication des ordonnances de Juillet, c'est-à-dire le jour qu'elles furent connues à Strasbourg, où j'étudiais alors, j'écrivis un chant patriotique pour exciter le peuple à prendre les armes ; chaque strophe se terminait par ces mots : *Vengeance et Liberté !* Mais aucun des imprimeurs auxquels je m'adressai ne voulut le faire paraître, et peu s'en fallut que l'un d'eux ne me fît arrêter. — Les évènements politiques du temps m'inspirèrent encore une profusion d'autres pièces, à partir de celle intitulée *le Dix-Sept Mai,* qui se terminait ainsi :

Elle est près de sonner l'heure de délivrance.
. . . . . .
Si le ciel obscurci ne redevient serein,
Aujourd'hui sans espoir, nous serons morts demain,

et qui par un singulier hasard, dont l'éditeur a rendu compte dans une note de sa Revue, se trouvait sous presse au moment même où éclatait la Révolution de Juillet; mais, en général, ces poésies ont trop peu de valeur littéraire — comme beaucoup d'autres que j'excepte néanmoins de cette exclusion en faveur des souvenirs qu'elles me rappellent — pour mériter l'impression.

MON DERNIER PRINTEMPS.

De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aulcune douleur, ains plus tost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos.

(MONTAIGNE.)

Le gondolier chantait. Sur la plaine dormante,
Il aime à promener sa barque insouciante;
Le soir, il s'abandonne au souffle de la nuit :
C'est le repos qu'il cherche, et le repos le fuit.
Son âme ardente, en feu, dessèche ce qu'il touche ;
Les baisers de l'amour sont fades sur sa bouche...

Le gondolier chantait. Sa voix frêle et sans art
Ne charmait point l'oreille, elle errait au hasard :
L'ennui sombre et rêveur est pauvre d'artifice ;
L'étude est un besoin, mais l'art est un supplice.

Coule, vole, effleure les eaux,
Ma barque à qui je porte envie !
Passez, chaumières et châteaux,
Plaines, montagnes et coteaux...
Puissé-je ainsi couler ma vie !

L'Hiver, ce fantôme hâlé
Si chargé d'ans et de tristesse
Que mon cœur un instant troublé
Crut voir le Temps dans sa vieillesse,
Emportait à son frère aîné,
Sous son bras sec et décharné
Un gage sûr de ma promesse :
Je la tiendrai ! Que reste-t-il
Au proscrit que le Ciel renie,
Pauvre et dédaigné dans l'exil
Comme le riche à l'agonie,
Vivant d'amertume et de fiel,
Souffrant de la terre et du ciel,
Si ce n'est une sœur, un frère,
Qu'il aime à savoir sur la terre,
Ou bien le repos éternel ?

Et tout me fuit. Déjà mon âme
N'est plus qu'un souffle décevant ;
Déjà ma main sent fuir la rame ;
Ma tête me pèse en rêvant ;
Mon corps se courbe, et sur la lame
Ma nacelle erre au gré du vent.

Quelle nymphe ou quelle syrène
De sa voix douce, qui m'entraîne,

Charmera mes derniers instants?
Quels sont ces accords que j'entends,
Ces voix vierges, ces voix de femme,
Qui sont un baume pour mon âme?

Chantez, volez, effleurez l'eau,
Pleines de grâce et d'harmonie,
Charmez ma dernière agonie :
Chantez, Nymphes! Soyez l'écho
Des plus beaux rêves de ma vie :
S'ils étaient, ils feraient envie,
Même à ceux dont le Ciel fut beau.

Il est doux à sa dernière heure
D'entendre un ami qui nous pleure
Priant Dieu d'être moins cruel;
Il est doux de passer au ciel
Des bras de la femme qu'on aime ;
Il est doux, ce baiser suprême
Où se résume un monde entier,
Baiser d'amour pur et sublime,
Et dont l'étreinte nous ranime,
Brûlant, plein d'âme, le dernier !...

Fossoyeur, à qui donc creuses-tu cette fosse?

L'épitaphe m'en plaît. Est-elle vraie ou fausse,
Je ne sais. Tout au moins ne mens-tu qu'à demi.
Il est doux de se dire en perdant un ami :
Ci-gît qui se repose !
Et le vieux fossoyeur, tout courbé sous ses ans,
Lève sur moi ses traits dont la vieillesse impose.
Il me fixa longtemps,
Et reprenant la bêche, il ne me fit entendre
Qu'un mot à basse voix que j'eus peine à comprendre :
A demain ! je t'attends.

(Mai 1833.)

ÉPIGRAMME.

Maître Jobard me dit un jour :
J'ai des amis, Dieu sait le nombre...
Dieu sait le nombre ! et dont l'amour
Me suit partout comme mon ombre.
— Si je vous mesure à mon pied,
Lui répondis-je, et sans rien feindre,
Vous êtes, ma foi ! bien à plaindre.
Je suis moins riche en amitié,
J'en conviens ; mais j'ai la quartaine,
Quand je songe que par malheur
De mon bottier à mon traiteur
J'en compte encore une douzaine.

MISCE STULTITIAM CONSILIIS BREVEM.

— N'en peut-on rien rabattre? — On le peut... sans profit.
— Juge en dernier ressort, montre un peu moins d'esprit;
Sois juste, s'il se peut, avant d'être autre chose;
Songe... — Rien. — Par faveur, songe y voir de la prose...
— Ta prose n'en est pas. — Et mes vers? — Moins encor.
— Se peut-il?... Tes raisons valent leur pesant d'or:
Je suis vaincu! Leur force égale ta franchise
Qui semble tout au moins le bon sens en chemise *,
(Soit dit sans te blesser, Vénus est ainsi mise).
Je sais ton goût. Tes vers sont moelleux, et j'aimais
A respirer la fleur dont tu les as semés:
Ce sont roses partout. Colin brûle et se pâme.
Au hameau comme ailleurs on est fort sur le drame.
L'Amour est prévoyant, charitable et chrétien;
Jamais il n'exista de plus homme de bien.
Au service de tous, au lit comme à Cythère;
Voici son patrimoine: il voit et laisse faire.

* Un excès de franchise est une indécence comme la nudité.
(Bacon.)

Or... — *Or*, maudit sois-tu dans ton rhythme discord!
Je te jurai rancune à mon dernier transport,
Particule maudite! Est-ce peu que ma haine
Pour la braver ainsi, particule inhumaine?
Dans des vers châtiés crois-tu qu'un *car*, un *mais*,
Tes autres sœurs de lait, se soient montrés jamais?
Colin est plus correct, et sa Muse champêtre,
Pour attendrir mon âme, attendrit l'hexamètre.
Le soir vient. A l'étable il conduit son troupeau :
C'est un souffle d'amour qui l'emporte au hameau.
Nicette l'attendait belle d'impatience;
Les roses de son teint mentaient en son absence.
Il l'aime : c'est Daphnis, ce jeune et beau berger,
Qui jure ses grands Dieux de ne jamais changer.
De serment en serment, on va vite en affaire.
Il lui baise la main... Daphné se laisse faire :
Quelle cruelle au monde en eût pris de l'humeur?
Il lui baise le front... Daphné sent fuir son cœur;
Mais le charme est si doux, le lieu si solitaire,
Que le cœur moins fripon ne saurait s'y déplaire.
Il lui prend un baiser... Oh! mille fois heureux!
La plus pure ambroisie est-elle un mets des Dieux?
Jupiter aurait-il délaissé sur la terre
Quelque levain du Ciel qui m'enivre et m'altère?...

Il était à ce point de son discours en vers

(L'Amour en est friand) quand Zéphyr vint en tiers :
C'est un drôle éhonté qui, dès qu'Amour l'emporte,
Entre et vous fait entrer sans gratter à la porte.

A quoi bon ce fatras? — A quoi bon?... à rimer.
— Vit-on jamais de vers plus rudes à limer?
Vous n'en approchez point, Messire. — Point encore?...
— Nenni. — M'y voici donc. Attendez, je m'honore
De saisir tous les tons. Autrefois, je le sens,
J'ai beau voulu m'enfler d'éther et de bon sens,
Je retombais à plat. C'est ma plus grande faute.
Mais on en sait plus d'un qui compta sans son hôte.
A cette heure, on connaît ces auteurs parfumés
Endormis sous les fleurs dont ils se sont semés :
On se hante, on s'admire, on se béatifie;
Le bon sens a du tact, le tact a du génie.

Gabriel apparut. — Sent-on l'ex-abrupto?
On s'y connaît un peu! Ça captive aussitôt.
Un air rude et hargneux ne messied à personne;
Le beau sexe en raffole et la mode en est bonne.
On s'écrie à vous voir: Corneille, mon ami,
Romps ton moule, Cinna n'est Romain qu'à demi.
On trépigne, on frissonne, on est séduit, on aime!
Rome entier est saisi d'un saint respect, et même

Il se peut qu'on en vienne à dire au vieux Caton :
Caton, voici ton frère!... Il le prendra pour bon.

Gabriel apparut. — Ce sont gens à la mode,
Ces messieurs les Esprits sont faits exprès pour l'ode.
Le Talmud, le Coran, la Bible et tous les Saints
Ont certain air barbu qui tente les plus sains.
Et ce pauvre Moïse à la verge magique
S'est-il jamais douté qu'on le mît en musique?
Et ce pauvre David, prophète un tant soit peu
(Ces bonnes gens d'alors l'étaient tous en leur lieu),
S'est-il cru fait du bois dont l'Église se chauffe,
Tout couvert qu'il était d'une vilaine étoffe,
La luxure, en un mot. Honneur aux cheveux blancs !

Gabriel apparut. Sa place est à la droite
Du Dieu qui tient en main l'Univers et le Temps.
Des ordres de son maître élu seul interprète,
Il porte sa parole aux mortels repentants,
Et du séjour divin plongeant dans la matière,
Comme un trait de lumière,
Apparaît terrible aux méchants !

La Lune aux rais d'argent veillait avec mystère.
Tout dormait dans les champs, et d'un récit pieux
Le pâtre récréait sa veille solitaire :

Il en était plus fort et bénissait les Cieux;
Quand du plus haut des airs une clarté soudaine
S'abattit dans la plaine
Et se tint debout devant eux.

« Allez par la Judée et célébrez ma gloire
(C'était l'Esprit de Dieu!) l'Enfer est désarmé.
Le méchant ténébreux aura des yeux pour croire,
Le jour éclatera dans son cœur alarmé.
Allez par la Judée annoncer ma clémence,
Célébrez la naissance
De mon fils bien-aimé! »

Aristarque!.. tu dors? triste prix de mes veilles!
L'Univers marche-t-il, cruel! quand tu sommeilles?
N'est-ce pas un délit, un crime sans propos,
Que de laisser au monde une heure de repos?
Un pied manque à mon vers, que faire? — Sotte tête!
Allonge-le d'un pied, et ton affaire est faite.
— C'est un moyen correct. — Et sensé. — J'en conviens.
Que d'auteurs bien tournés n'ont pas d'autres moyens!
Une épithète hautaine, oiseuse, parasite,
Passent chez bien des gens pour des beautés d'élite.
La Rime en est friande, et sans trève, à tout prix,
Notre sotte exigeante en réclame à hauts cris.
C'est alors qu'on a vu plus d'un maigre poëte

Se frapper la poitrine et se meurtrir la tête,
Pensant que le Génie en jaillirait du coup...
Vain espoir ! l'entêté ne répond rien du tout.
Plus on lui fait sa cour et plus on le désire,
Plus il nous fait la moue et craint de nous sourire.
Le Génie, en ce sens, est coquet à l'excès.
Son cœur est vierge encor, dit-on : je le croirais.
C'est une sainte châsse, inconnue au vulgaire,
Que le prêtre, aux grands jours, tire du sanctuaire.
Son éclat éblouit. Un seul trait de ses yeux
Trouble, étonne et nous jette en des transports fiévreux.
Faut-il que sa faveur soit ainsi passagère ?
A peine a-t-il daigné nous soustraire à la terre
Qu'un cruel abandon nous délaisse en chemin.
Perfide ! as-tu juré vengeance au genre humain
De tous les sots propos qu'il a mis sur ton compte ?
Tout offensé qu'il soit, Dieu pardonne : aie donc honte.

Ce n'est pas que je veuille, empourpré de Phébus,
Donner pour feu sacré le feu de mes rébus.
Malingre que je suis, je sens trop ma faiblesse
Pour vouloir m'égaler aux aiglons du Permesse :
Je rampe, et c'est beaucoup ! Voilà pourquoi, Seigneur,
Daigne exaucer les vœux de ce pauvre pécheur !
C'est pour d'autres que lui qu'il vous fait sa prière,
C'est pour d'autres, Seigneur, contre son ordinaire.

Jadis, vous le savez, dans ses accès divers,
Le moi si haïssable accouplait tous ses vers.
Il s'abjure aujourd'hui. La vie est insipide,
Chaque noble penser meurt dans ce sol aride.
Ma tête n'est jamais au niveau de mon cœur.
L'homme, sublime en soi, révèle son auteur.
Parle-t-il? agit-il? l'illusion s'efface,
L'homme-dieu disparaît et l'on voit la limace.
Voilà pourquoi je chante, et voilà quels ennuis
S'emparent de mon âme au milieu de mes nuits!
Grand Dieu, rends-moi la paix, rends-moi tout ce que j'aime!
Dites au patient qu'il vous chante un poëme!...
Quand l'Enfer parle haut, à sa voix tout se tait.
L'Ennui dicte mes chants... — Il s'y peint trait pour trait;
Et je le dis à votre gloire.
Un mien parent vieilli dans l'honneur de son nom,
Un digne homme en tout point, sans crédit ni renom,
Me conta jadis cette histoire.

Il n'était bruit partout que de l'âne savant.
On allait, on venait d'une lieue à la ronde
Où courait tout le monde.
Mais le Père Grimaud lui disputait souvent
La concurrence d'un moment:
C'était un saint couru. Sa fougue apostolique
Éclate, frappe, étonne, éclaire, pronostique:

Il n'était Saint vieux ou nouveau
Qu'il ne châtiât bien et beau.
C'est notre faible à tous d'aimer qu'on nous châtie
Dans la personne du prochain.
Père Grimaud comme écrivain
Entendait à fond sa partie.
Mais il advint qu'un jour, un jour de grand débat,
Père Grimaud ayant ravalé son espèce,
Ayant bavé sur tout et sali son rabat,
Ayant mordu l'Église et mordu la Noblesse,
Dans son ardeur de mordre aveuglé, tiraillé,
Se mordit le bout de la queue :
On crut y voir la Barbe-Bleue,
Ce n'était qu'un singe habillé.

(Janvier 1834.)

BONSOIR LA COMPAGNIE.

A MON AMI CONST. CLERVAUX.

Je me lasse enfin de chanter,
Ma lyre ne sait qu'irriter
Le Dieu de l'harmonie.
Comme je cède le terrain
A l'approche du médecin...
Bonsoir la Compagnie!

Je voulais vivre indépendant,
Et l'ennui naît même en chantant
Les plaisirs de la vie.
Le ciel est pur, et dans son sein
Il n'est jour triste ni malsain.
Bonsoir la Compagnie!

L'étude, par son noir poison,
Chaque jour troublait ma raison
Comme un mauvais génie.

L'animal vit libre de soins :
N'ai-je pas assez de besoins ?..
Bonsoir la Compagnie !

Bacchus et le Dieu de l'amour
M'ont séduit chacun à son tour ;
Et chacun me renie.
Il est temps, pauvre troubadour,
De prendre revanche en ce jour...
Bonsoir la Compagnie !

En vain j'invoquais la gaîté,
Je rêve en vain la volupté
Dans ma mélancolie.
L'ennui fait naître le désir,
Et la crainte fait le plaisir...
Bonsoir la Compagnie !

Quand la Déesse du départ
Attèlera mon corbillard
Avec cérémonie,
En tête du petit convoi
Je serai libre comme un roi.
Bonsoir la Compagnie !

(1829.)

Adultère!

Laure, pourquoi pleurer?.. le maître
T'aurait-il regardée avec des yeux jaloux?
Pourquoi pleurer? quel mal te font ces noms si doux
Qu'il te donne et reçoit peut-être?
Crains-tu, la nuit, qu'il vienne à toi, pâle et défait,
Le regard menaçant et la parole émue,
Te dire... Qu'as-tu craint qu'il te dît?... A sa vue,
Pourquoi trembler? que t'a-t-il fait?

« Ange venu du ciel pour m'aimer... que je t'aime!
T'a-t-il dit. Mon seul bien dans ce monde, c'est toi!
C'est toi mon tout, c'est toi ce Dieu tout bon pour moi
Qui m'aima d'un amour extrême!..
Et le jour à tes pieds, la nuit je ne dors pas :
Je t'entends qui m'appelle... Ange, que je t'adore! »
A ses brûlants désirs que lui répondit Laure?...
Était-ce Laure dans ses bras?

Laure, pourquoi pleurer?... ton âme
N'est-elle plus pour lui son tout, son Dieu, sa foi?

Tes jours sont-ils mauvais? La nuit, n'est-ce pas toi
Qui l'appelles... dis, pauvre femme?
Et tes baisers d'amour sont-ils âcres pour lui,
Tes regards moins ardents, ta parole moins tendre,
Ton silence muet?.. Sent-il, sans le comprendre,
Que son Dieu lui manque aujourd'hui?

Pourquoi pleurer?.. Sais-tu quelque pauvre âme en peine
Qui, le jour sans repos et la nuit sans sommeil,
S'en va cherchant dans l'ombre un rayon de soleil,
Et priant pour sa fin prochaine?
Sais-tu ce réprouvé que le destin mauvais
Poursuit incessamment, sans relâche... cette âme
Brûlée avant le temps de l'éternelle flamme?...
Qui t'avait dit que je souffrais?

Sèche tes pleurs, ce n'est qu'un rêve.
Un enfant, quand la nuit se lève,
D'une ombre se fait un géant:
Laure, ne sois pas un enfant.
La vie est douce, suis sa pente.
Son cours indolent qui serpente
Sur un lit de mousse et de fleur
Endort dans la paix du bonheur.
Et vois que de biens, de verdure,
De pampre, et de fleurs, et de fruits,

De beaux jours, et de belles nuits,
Nous a prodigués la nature !
Quels cœurs, mon Dieu ! seraient ingrats ?
C'est peu que de l'encens, hélas !
Pour de tels biens qu'elle nous donne.
Laure, si la nature est bonne,
Ne soyons pas méconnaissans ;
La vertu seule est un encens
Digne d'âmes pures et fières :
C'est la plus noble des prières.
Prions Laure !...

— Voici la nuit.
Ne sens-tu pas vive et pressante
Une Ombre toujours renaissante
Qui t'agite, qui te poursuit,
Qui te plaint, qui te dit : « Commande,
Femme ! et tous ces biens seront à toi.
Vois combien la foule en est grande,
Que de biens je possède... vois !
C'est un Eden !... Ah ! sois heureuse,
O femme ! ouvre-moi tout ton cœur.
La coupe est pleine et savoureuse,
Goûte à sa divine liqueur :
C'est le nectar de la jeunesse.
Femme ! bois l'amour, bois l'ivresse,

C'est le bonheur ! »

— Voici la nuit.
Cesse ta suppliante prière.
Abandonne-toi tout entière
A ce démon qui te poursuit.
Laure, cours les bals, cours les fêtes :
Les fêtes, les bals, c'est l'oubli
De nos peines les plus secrètes ;
Tout notre cœur en est rempli.
Mille délirantes pensées,
Belles de jeunesse et d'amour,
Fuyant le vif éclat du jour,
Y viennent comme balancées
Dans un nuage vaporeux.
Laure, laisse tes noirs cheveux
Flotter sur tes blanches épaules ;
Que l'éclat de tes girandoles
S'efface à l'éclat de tes yeux ;
Pare-toi de fleurs et d'ivresse,
Pare-toi de tout ton bonheur :
Tes yeux se meurent de langueur,
Tes lèvres brûlent de tendresse !
Ah ! vois quels rêves enchanteurs,
Quel délire ardent tu fais naître !
Sois l'idole de tous les cœurs,
Aimée, adorée, et peut-être...

Oui !... mais, Laure, songe à ton maître.

Quand tu seras seule avec lui,
Sa femme..., tes douces chimères
Auront des heures bien amères :
Tes rêves se mourront d'ennui ;
Tes belles fleurs seront fanées,
Tes yeux mornes, ton sein muet,
Et l'heure qui tantôt volait
Durera de longues années :
Ce sera le ciel, mais en laid,
Mais le ciel des âmes damnées.
Et lorsque nue entre ses bras...
Ah ! Laure, au nom de Dieu, sois bonne !
Laure, que je n'entende pas
Le bruit des baisers qu'il te donne !...

Laure souffrait. Le jour, seule et fuyant son sort,
Aux lieux les plus déserts je la trouvais rêveuse ;
Et la nuit... oh ! la nuit qu'elle était malheureuse !
La nuit, jamais elle ne dort.

L'heure est sombre et religieuse,
La nuit est calme, tout se tait,
Et la lune prestigieuse
Par intervalle ne jetait

Qu'une lumière nébuleuse.

Et Laure vint à moi timide, caressante...
Laure posa sa main sur mon front qui brûlait,
Et me dit: Mon amant!.. sa parole tremblait...
Et moi je lui dis : Mon amante!...

Je fus heureux. Le Ciel n'eût pu voir sans envie
Nos deux cœurs confondus dans une même vie;
Mais le Ciel nous créa de rigoureuses lois :
Ces biens pour quoi l'on meurt, où se confond notre être,
Comblent tous nos désirs, mais une seule fois!
C'est un beau jour qui fuit pour ne plus reparaître.
Ce n'est point que mon cœur perde le souvenir
De celle qui m'aima du repos de sa vie.
Si je le perds jamais, puisse Dieu m'en punir!
Ton ciel, je l'ai terni; ta paix, je l'ai ravie:
Laure, je te les dois ; je te dois tout mon cœur,
Je suis à toi, ton bien... Suis-je aussi ton bonheur?

BOUTADE.

A Mlle A.

Faut-il rimer un compliment
Pour qui n'a jamais su nous plaire?
C'est une affaire d'un moment,
Ce n'est qu'un choix de mots à faire
Pour faire un compliment charmant.
La rime parle en cette affaire
Et l'esprit nous vient en dormant.

Mais craindrait-on de vous déplaire?
Vous le savez, c'est un mystère:
Rien ne peint bien ce que l'on sent,
Et le cœur se trouble aisément:
La rime alors aime à se taire,
L'esprit n'est point du sentiment,
Ou n'en a guère.

LE VIEUX LAPIN ET SON JEUNE AMI.

—

VERS ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MON AMI L. W.

Certain lapin comme on n'en voit plus guère,
De ces lapins du bon vieux temps
Tels que de Ligne en fit parler naguère
Pour l'enseignement des enfants —
Des vieux enfants que je veux dire,
Car pour d'autres moins vieux que nous
Laissons aux Dieux le soin de les instruire,
C'est un soin dont ils sont jaloux;
Certain lapin, d'humeur tant soit peu sombre,
Dans un album tout fardé d'or
Rongeait, mordillait, puis encor,
De beaux feuillets, Dieu sait le nombre!
Tout son ana s'en allait en lambeaux.
Un sien parent, au sortir de l'enfance,
S'approche et dit: « Quelle est votre démence
De lacérer des feuillets aussi beaux,
Dorés sur tranche! Et quel tendre langage,

Que de souhaits, de vœux touchants,
Tant énigmes que prose ou chants,
Vous adressaient à chaque page
Vos bons et fidèles amis!
Vous les traitez en ennemis,
Maître; prenez quelque relâche,
Votre humeur noire s'en ira. »
Le maître, à ces mots, soupira
Et pour toute réponse il poursuivit sa tâche.

(1836.)

MINUIT.

Minuit!.. dormez, mortels. C'est l'heure fortunée
Où tous nos vains désirs rentrent dans le néant.
Seule, à son triste sort mon âme abandonnée
Veille, et son deuil, la nuit, m'en apparaît plus grand.
Tel est l'homme. Il se plaint, et ses plaintes amères
Sans l'adoucir en rien prolongent sa douleur.
Eh bien! je suis content... s'il n'est point de bonheur,
Mes chagrins dévorants ne sont que des chimères.

PROJETS ET DIVAGATIONS.

Si traitant un tel argument, je saulte souvent de cecq a l'asne, comme on dit, cela ne devra estre trouvé estrange, si on considère quel est mon subject.

(H. Estienne.)

J'aime l'allure poëtique, à saults et à gambades : c'est un' art, comme dict Platon, legiere, volage, demoniacle.

(Montaigne.)

Trève de propos sérieux !
La gravité sied à des Dieux.
Mais la gravité n'est point faite
Pour l'homme de cœur et de tête ;
Car s'il en a, fût-ce un soupçon
— C'est même beau pour la saison
Qui n'est point le siècle d'Astrée, —
Voici la guerre déclarée
Entre nos deux menus États
Pour la préséance du pas.
Le moyen alors d'être grave
Lorsque notre cœur fait le brave,
Et se prétend de droit divin
Chef impeccable et souverain,

Lorsque nos deux vieilles commères,
S'armant de paroles amères,
Se harcèlent de quolibets,
De coups d'ongles, de coups de becs,
Comme feraient par courtoisie
Deux coqs épris de jalousie ?
Le moyen, dis-je, d'être en paix
Avec deux hôtes si coquets,
Si vains quand l'oreille leur sonne
Et si jaloux de leur personne?
Point ne le sais, et nul savant
Ne vous en dirait plus avant.
La science est un sot qui se carre,
Et l'homme un composé bizarre
De pour, de contre ainsi mêlés,
Qu'on s'y perd dans des défilés
Sans nom, sans fin et sans issue,
A chaque pas. Dieu l'a conçue,
Cette machine, ainsi qu'elle est,
Sans nous en dire le secret,
Tant il vit bien sur notre mine
Qu'il n'avait fait qu'une machine;
Puis il y cloîtra mille esprits
Dont l'un dit blanc et l'autre gris.
L'esprit blanc a-t-il la voix forte?
C'est la vérité qu'il nous porte;

Perd-il la voix? l'instant d'après,
L'esprit noir en fera les frais.
C'est ainsi que va toute chose...
Ne m'en demandez pas la cause:
Car l'unique cause d'un fait,
C'est qu'il est ainsi qu'on l'a fait.
D'où je conclus que dans ce monde
Le plaisant, dessus tout, abonde.

Mais à quoi bon cet exorde? En effet,
S'il me fallait vous en dire l'objet,
J'en serais, pour Dieu, bien en peine.
Je laisse aller à perdre haleine
Ma pauvre Muse, sans jamais
Lui demander de ce ton niais
Que l'usage du monde donne:
» Où donc courez-vous, ma mignonne?
Quel taon vous pique? je croirais,
A vous voir ainsi tout en nage,
Que l'ennemi vous suit de près.
Ménagez un peu plus votre âge.
C'est un devoir: vous vous devez
Aux descendants que vous avez;
Vous morte et tantôt oubliée,
Que deviendrait votre lignée?
Pauvres petits, que je les plains!

Les humains sont fort inhumains,
Vous le savez. Que leur importe
Qu'un frère mendie à leur porte?
Ils n'ont d'esprit que ce qu'il faut
Pour ne point périr par défaut.
Mais pour conclure ce chapitre,
Sauriez-vous me dire à quel titre
De gloire... entendez-vous ce mot?
C'est une charge de Callot
Aux yeux de plus d'un homme sage;
C'est un mot d'un fréquent usage,
Et bien que simple et lieu commun,
Un mot que n'entend pas chacun; —
A quel genre de renommée
Visez-vous donc, ma bien-aimée?»

Ce discours me semble avenant;
Mais ma Muse en dresse la crête,
Tant il lui paraît surprenant,
N'ayant jamais vu plus avant
Que son petit nez de poëte.
Si je lui servais d'interprète,
Je ne douterais certes pas
De la tirer de ce faux pas.
« La gloire à laquelle j'aspire,
Répondrais-je alors, c'est la pire

Des gloires qu'on aime à rêver :
C'est celle de ne m'élever
Qu'aussi peu qu'il faut pour qu'en somme
Je n'en perde jamais mon somme ;
Je suis peu propre, sans mentir,
A faire les frais d'un martyr.
Je suis d'une étoffe commune,
Bonne au plus à draper Pasquin,
Ou moins encor quand, de fortune,
Je vous avise en mon chemin
Quelques chats fourrés de l'Église,
Quelques fripons qu'on canonise,
Quelques grands de cinq doigts de haut
Qu'on broie aux pieds quand le jour fault,
Les prenant pour bêtes immondes,
Quelques prudes, quelques Jocondes,
Quelques Laïs, quelques Vertus
D'une heure ou de deux tout au plus —
C'est même beau qu'on en rencontre !
Pour mon plan? je n'ai point de montre
Qui me serve à régler le temps
Du voyage que j'entreprends.
Tous chemins me sont bons, du reste ;
Tous habits de même, une veste,
Un haut-de-chausses, un pourpoint,
M'allant juste ou ne m'allant point,

Et ne fût-ce qu'une chemise,
Si tant est qu'elle fût de mise,
Tout cela m'est indifférent,
Je m'en affuble et suis content.
Mon plan se réduit donc à dire
Tout ce qu'on pense et peut écrire
Sans trop se fatiguer l'esprit
De ce qu'on pense et l'on écrit. »

—

Venons à mon sujet. Je ne suis de ces gens
Qui des vertus qu'ils n'ont s'emmiellent jusqu'aux dents.
Croyez-moi, n'est tel sot, tel singe ou petit-maître
Que le singe ou le sot qui prend des airs de maître;
Tel fripon que celui qui pour friponner Dieu
Lui fait la patte douce et croupit au saint lieu.
Que de geais se font paons; que de loups se font prêtres;
Et que d'ânes, lions; et que de valets, maîtres.
Témoin ce fin renard dont Jean nous a parlé,
Sorti du trébuchet sans queue et tout pelé,
Et cité par-devant ses pairs. En toute affaire,
On juge sainement ce qu'on ne sait pas faire.
Ainsi notre matois comparut devant eux,
Prévenu, disait-on, d'un attentat affreux
Contre la gent dindonne et la race princière

Qui sur ladite gent avait droit la première.
L'argumentation de nos Messieurs les pairs
Était vive et tranchante, ainsi que d'ordinaire:
Vrais foudres d'éloquence, ils embrasent les airs.
Certain mauvais plaisant, en cette circonstance,
S'écriait : « Grâce! grâce! ô pauvre jeune France!
Mouton, digne Mouton dont on fait tant de cas,
Puissant homme de guerre expert en plus d'un cas,
Mouton, ne vois-tu pas la langue incendiaire
De nos Messieurs les pairs porter le feu partout?
Ton zèle est-il tari, ton zèle ou la rivière?
Je ne sais trop lequel, mais on brûle et l'on bout. »

Cependant que ceci se disait aux coulisses,
Notre maître renard ressassait ses malices;
Car il en sait, le drôle, à foison, il en sait
Tout autant que son maître. Au moins on le pensait.
Mais le plus fin souvent est affiné soi-même.
Tel fut le cas. Bon champ rend le grain qu'on y sème.
Ce n'est pas qu'il s'émut du puissant embonpoint
Que nos Messieurs les pairs savaient, dans leurs harangues,
Donner aux moindres mots qui passaient sur leurs langues.
Loin de là. Son maintien fut plein de dignité,
Sans morgue, sans hauteur, mais sans humilité,
Comme si sa conscience eût été claire et nette.
L'humilité me semble un moyen déshonnête :

C'est un témoin à charge, et le ton boursoufflé
Dont Monsieur du parquet s'est puissamment gonflé,
Un témoin à décharge, une farce pour rire
Telle que Turlupin rougirait d'en écrire...
Mais on ne rougit pas pour si peu chez les grands.
Notre plaideur fut court, ses moyens convaincants,
Son exorde naïf, son style plein d'aisance,
Parfois léger, badin, mais avec convenance,
Et bref il fut goûté des plus sourds, car enfin
Ces messieurs, quoique sourds, avaient le tact très-fin.
Tout allait de son mieux à la péripétie,
Tout, lorsqu'il ajouta : « Seigneurs, je remercie
Nos ennemis communs de nous avoir fourni
Les moyens de calmer (le Ciel en soit béni !)
Par des austérités, jeûnes et disciplines,
Les maux que nous ont faits nos guerres intestines.
Dépouillons de nos cœurs ces ferments odieux,
Unissons-nous d'amour dans de saintes prières ;
Et qui que vous soyez, jurons tous d'être frères :
Montons au Capitole et bénissons les Dieux !
L'intérêt, c'est la peste, une peste vorace
Pour qui rien n'est sacré dès qu'elle est dans la place.
Le discord est fatal à ceux mêmes qu'il sert :
Où fleurissait un peuple, on rencontre un désert.
Paix et fraternité ! qu'un même esprit nous lie !
Et si vous m'en croyez, pour plus de garantie

Du saint engagement qu'à la face du Ciel
Nous allons prendre tous de purger notre fiel,
Comme un enseignement, un éclatant exemple,
Qu'on se coupe la queue et la suspende au temple! »

Et ce disant, notre Renard,
Se tournant gravement dans l'espoir qu'on le suive,
Laissa voir — quoi? — tout ce que l'art
Joint à son imaginative
Ne pouvait dérober aux yeux:
Et chacun d'éclater de rire.
Voilà notre homme consterné,
Hué, moqué, sifflé, berné.
Il eut beau faire, il eut beau dire
Que pour l'amour du Ciel il souffrait ce martyre,
Que c'était un miracle, un des mieux constatés,
Visible à tous les yeux... Malgré ces vérités,
« La mode en fut continuée. »

Pour moi, je ne sais trop lequel avait raison.
L'innocence en haut lieu fut maintes fois huée:
Je ne décide pas. Ce que je sais au long,
C'est qu'ainsi qu'elle est habillée
Ma fable est mal appropriée
A mon sujet. Ce point me touche de plus près;
Je suis haut justicier en mes propres domaines:

Jamais la passion ne dicte mes arrêts;
Mais hors de là je crois aux mille erreurs humaines.

Ma fable, selon moi, manque de vérité,
D'esprit, de grâce et d'unité.
Chaque moins clairvoyant y verra mille taches,
Trop de longueurs et peu de sens;
Si les travaux d'Hercule étaient de rudes tâches,
Je les croirais des jeux d'enfants
Près de ce qu'il en coûte à maint pauvre poëte
Pour se taire à propos.
Moins il atteint au but, plus le pauvret s'entête;
Ce qu'il y perd de son repos
Lui semble le seul poids pour peser son mérite;
Mais il n'est pas de poids plus faux.

Une fable bien faite est la raison écrite;
C'est un trésor de grâce et de simplicité,
Une chaste divinité
Qui joue au bord de l'eau sous la feuillée obscure,
Vive, folâtre et sans parure,
Et que le cœur devine alors
Que l'onde pure
Baise l'albâtre de son corps;
Mais la mienne est une impudique.
J'aurais certes mieux fait et bien plus sagement

D'être un peu moins énigmatique
Et vous dire tout bonnement.

Maître renard, ayant perdu la queue
En certain piége, assembla son conseil :
Tout impotent veut avoir son pareil.
Barons venus, il en vint d'une lieue,
La cour, la ville et la banlieue
L'urent chacun leurs députés,
Et les États, on peut m'en croire,
Étaient fort bien représentés
Si l'on en juge par l'histoire.
Notre saint homme, alléguant sa piété
Et la grande opportunité
D'un sacrifice à faire au Roi de la nature,
Ou le bien de l'État, ou toute autre imposture,
Proposa pour raison à tout féal sujet
Qu'on se tranchât la queue, et cela court et net.
Mais ces Messieurs de la banlieue,
Vrais rustauds qui tenaient à conserver leur queue :
« Vos avis, Sire roi, nous sembleraient très-bons,
Dirent-ils, et les Dieux ne pourraient sans malice
Qu'applaudir à ce sacrifice,
Mais tournez-vous de grâce, et nous vous répondrons. »

J'en dirais tout de même à Messieurs nos eunuques

Qui font parade de vertus,
Ces saints hommes de chats douillettement vêtus,
Comme présidents à perruques,
Des respects fort bien entendus
Que portent maints esprits obtus
A leurs saintetés si caduques.
Mais en blâmant leur fausseté,
(Qui n'est pas rare dans ce monde
Où chaque plus laid vice abonde)
Je ne fauldrai point de bonté
Pour compatir à leur infirmité.
Tout bossu, tout être difforme
Travaille à redresser sa forme;
Toute laide à farder ses traits;
Tout fripon à masquer sa honte;
Tout valet se fait duc ou comte,
Et tout vice prend des attraits;
De sorte qu'à juger ce monde
Par ce qu'il nous semble en effet,
C'est un monde vraiment parfait;
Mais, de fait,
C'est la bête la plus immonde.

—

Reprenons de plus haut. Si je m'en souviens bien,
Sous la forme de parabole

Je vous contai ces mots : le moins homme de bien
Est le plus saint homme en parole.
Je connais tel roué de corps comme d'esprit,
Dont le pinceau répugne à vous tracer l'ébauche,
Qui, vautré dans la fange et la vile débauche,
Où la Fortune le surprit,
Faisant parade d'impudence,
Conspuant son venin, sa luxure, son fiel
A tous les saints respects que l'homme voue au Ciel,
Comme aux vertus que l'on encense...

Eh bien! que vous en semble? Est-ce fièvre ou démence?
Je vous laisse à juger, le cas est important,
Et comme on l'a dit plaisamment,
— Vous savez qui? — Dame Justice
Rend des arrêts, mais ne rend pas service.
Ce bon jeune homme-là qui vous semble vêtu
Des plus sales péchés, du cœur le plus difforme,
Est un saint. Je ne vois dans ses yeux qu'un fétu
De la plus mignonnette forme,
Et la poutre en mon œil, mais une poutre énorme.
Partant tout vu, tout débattu,
Entendus plaideurs et arbitres,
Il me paraît, à justes titres,
Mériter un prix de vertu.
Soit le Livre des Saints sur beau papier des Vosges,
Enrichi des martyrologes,

Car il est un saint homme, un saint et des plus saints
Qui, parmi les plus capucins,
Serait moins déplacé que ne serait tout autre.
Je le croirais même un apôtre
Posthume, un Dieu-donné. Qui sait? comme l'on dit,
Le nom du Dieu puissant se découvre et se lit
Tout aussi clairement dans l'œil d'un éphémère
Que dans les splendeurs de la terre.
D'incroyant que j'étais et de pyrrhonien,
J'apprends à ne douter de rien,
Que des vertus de notre espèce.
Depuis que je vois et confesse
L'ignorance où je suis de toute vérité,
Stable et vivant de soi sans éclat emprunté,
Et depuis que Mesmer inventa ses prodiges,
Je rendrais mes hommages-liges
Même au miracle des trois pains.
Par ses millionièmes de grains,
Dont je connais tout l'efficace,
Notre vieux Hahnemann me fait croire à la grâce;
Je croirais mêmement, si j'en étais requis,
Que les grandeurs sont biens acquis
Sans déloyauté ni bassesse;
Je croirais que la Liberté,
Quoi que Barbier en ait conté,
N'est au fond qu'une archi-comtesse;

Je croirais que la Royauté
Est un vrai soleil d'équité
Sans tache et rien qui l'obscurcisse.
Il faudrait bien de la malice,
Ou le plus obtus des bons sens,
Pour ne point crier aux passants :
« Voilà la reine des tortues
Qui se promène dans les nues ! »
Pour peu que l'on me dît : Croyez !
Je croirais tout cela comme on croit aux Saints Livres ;
Les incroyants sont des gens ivres,
Sottes gens, querelleurs, aveugles et blasés,
Qui jugent de la foi comme on juge d'un conte,
Ou comme ils jugent d'un ragoût.
Je le dis à ma courte honte,
Le croyant, vrai croyant, s'accommode de tout.

Mon jeune homme, au besoin, en fournirait la preuve.
Sans doute sa ferveur est chose étrange et neuve ;
Mais il n'en a que plus d'ardeur,
Et tout bardé d'orgueil, cuirassé d'impudence,
Bronzé jusques aux dents de sa dure science,
Il sait tous ses Pères par cœur.
Saint Jacques, saint François, saint Pierre et saint Guillaume,
Ces vaillants champions de la foi,
Lui fournissent chacun de quoi

Devenir un très-honnête homme.
Que de science, ô Dieu ! — j'en suis tout hébêté —
Que de travail et de science
Pour apprendre la charité !
Mais admirez mon ignorance :
Sans me donner tant de souci
J'avais cru jusqu'à ces jours-ci
Que sans prendre conseil de Pierre ou de Guillaume,
Et de sa seule autorité,
On pouvait être un très-digne homme.
Aussi maître Jourdain, sans s'en être douté,
Depuis vingt ans parlait en prose
Et n'en tirait point vanité.
Ce n'est pas qu'il eût bouche close
Et ne parlât sur toute chose
Même avec prodigalité :
Plus d'un Quarante l'eût cité
Au nombre de leurs Démosthènes,
Et plus d'un noble député,
Tout en l'enviant, l'eût compté
Parmi les rivaux de Sosthènes.
L'ignorance a son beau côté.

—

Mais à propos, savez-vous la nouvelle ?
Savez-vous qui je suis ? Sauriez-vous par hasard

Quel vilain nom je porte, et quel vice il révèle?
Vous l'ignorez? tant pis: c'est l'apprendre un peu tard.
Moi-même, il est bien vrai, je fus tard à l'apprendre.
Depuis tantôt dix ans que je m'épelle en vain
Pour chercher à me lire et pouvoir me surprendre
Un mot qui révélât ma vie et mon destin,
Je ne me doutais guère, et c'est que trop certain,
Qu'un OEdipe nouveau vous devinât son homme,
Du prime saut. Pour Dieu! me voilà mis à nu
C'est fort bien fait pourtant. D'honneur, j'admire comme
Un esprit conséquent vous passe du connu
Au dédale de l'inconnu
Et sans jamais se perdre en route.
Ma foi! je suis ravi de me connaître à fond.
Tant que je vécus dans le doute,
Je ne me croyais pas d'un savoir si profond.
Je suis charmé plus qu'on ne pense
De faire au moins ma connaissance.
Je me plais à me voir impudique et bouffon,
Renégat de ma foi, chantre de paillardise,
Sentinelle embusquée à deux doigts de l'Église
Aux avant-postes du Démon.
Pour Dieu! je m'ignorais. C'eût été grand dommage
Cependant d'emporter avec moi mon image.
Je ne me flattais point d'atteindre d'un seul bond
Le Virgile aux pieds plats et la Muse à Piron,

Et le Chantre des Dieux, et tant d'autres profanes
Qui nous ont saturés de rimes courtisanes,
Et que le moins malin de nous autres barbons
Échappé, tout enfant, au giron de sa mère,
Et savourant du cœur la crainte de mal faire
Et ses délicieux poisons,
A lus jusqu'à trois fois et qu'il trouva fort bons.
Je ne me croyais pas si près du bon Horace,
Que j'aime franchement quand il chasse de race,
Quand il chante Lalage et qu'entre chien et loup
Il ne dédaigne pas courir le guilledou,
— C'est le mot, le vrai mot. — Je sais que nos classiques,
Sauvegardes des mœurs et des vertus antiques,
T'auront, sans pitié, sur leur lit de douleur
Couché, rogné, mangé, dévoré jusqu'au cœur.
Les pendards! ils voulaient, dans leur stupide audace,
Tailler un petit saint sur le patron d'Horace.
Et de Nason, bon Dieu! combien m'en voilà près:
Je le coudoie au moins de mes chants guillerets;
Et je frôle en passant Tibulle et son amante,
Sans troubler de ma voix cassée et mal sonnante
Leur lai brûlant d'amour, leurs serments, leur émoi,
Leur bonheur, leur ivresse... ô Dieu! que n'est-ce moi
Qui soupire après elle et qui me meurs, pauvre homme!
Mais Tibulle est jaloux: Horace est son fantôme,
N'attristons point Tibulle. Au temple de la Paix,

Profanes, n'entrons point qu'avec de saints respects.
Je passe et prends au bras Catulle et l'ami Plaute.
Chantant tous trois Momus et « la Fille à notre hôte »,
Nous allons par la ville ameuter la pudeur
Des grands et petits saints, car la mode en est vieille:
David, s'il m'en souvient, ce franc et bon viveur,
Les avait, de son temps, chansonnés sur sa vielle.
L'écrivain le plus neuf n'est qu'un imitateur;
Le Temps même, le Temps, sublime novateur,
Qui se trace à toute heure une route nouvelle
Dans cette immensité que l'avenir recèle,
Le Temps même est un rabâcheur.

Mais quel n'est pas mon trouble à la rude harmonie
Du vers républicain qu'inventa Juvénal,
Poète sans langueurs, poète sans égal!
Je tremble, j'applaudis à ce puissant génie...

Sans doute il n'a point cru, mon juge et mon Protée,
— Malgré qu'il ait des yeux à tout croire et tout voir,
C'est le propre des gens d'un immense savoir, —
A quelques traits moqueurs sans esprit ni portée...
Ce serait par trop gauche, il ne l'aura pas cru,
Mon orgueil décevant s'en fût encore accru,
Et c'est bien trop déjà que son flot me déborde.
N'enflons la vanité de personne. Un auteur,

Quelque petit qu'il soit, est bouffi de hauteur.
Son esprit rarement avec son cœur s'accorde.
Le mal, en germe, éclot, grandit auprès du bien:
L'un, Caïn, tue Abel. Déchaînons sur Caïn
Le blanc vautour de Prométhée!

Sans doute à quelques traits sans esprit ni portée,
Quelques nus mal gazés, affreux, hideux à voir,
Que la pudeur devine et que chaque éhontée
Ne laisse pas que d'entrevoir :
Le plus aveugle même y voit plus que du noir...
L'alarme est dans le camp. L'*horreur* est racontée
Avec un grand scandale aux plus chastes pudeurs.
On l'orne, on l'embellit, on la pare de fleurs,
Et les plus jolis doigts lui tressent des parures :
C'est une horreur superbe à voir;
C'est un enfant gâté qu'une vierge à l'œil noir
Réchauffe dans son sein, son lit ou ses fourrures,
Défend de l'air et ses injures,
Baise, mignarde tendrement;
L'autre, et la plus modeste,
Renferme dans son cœur les baisers qu'elle prend
Au petit Chérubin qu'elle adore et déteste;
C'est un délire universel.
L'auteur seul est jugé dangereux — sans appel.

Sans doute à quelques traits sans esprit ni portée,

Quelques nus mal drapés ou barbouillés de noir,
Notre juge et notre Protée
N'aura pas cru s'apercevoir
Que Juvénal et moi — l'aiglon et la chenille —
Nous sortions tous les deux de la même famille.

Mais franchissons d'un pas quelques centaines d'ans.
Ce serait trop s'étendre et trop perdre son temps
Que de nous arrêter à ces mille rivières
Qui découpent la terre en autant de lanières :
C'est la mer qu'il nous faut, aux flancs gonflés d'orgueil,
Qui rebondit dans l'air, retombe, et sur le seuil
Du monde, impatiente et terrible, s'élance
Pensant que Dieu, déjà, fait pencher la balance.

Sans compter mille auteurs qu'en vertu de l'arrêt
Dont m'honorez d'office, au besoin l'on pourrait
Sans vantance, ni fiel, citer parmi ses frères,
Ses sœurs ou ses amis, ses pères ou ses mères,
— La critique est habile à nous en octroyer
Pour peu que nous manquions à nous en étayer, —
Je passe aux plus pimpants. Vrai comme le jour brille,
Messieurs, sans vous mentir, je suis fils de famille :
J'ai droit à vos respects. Entendez mes raisons ;
Ma famille s'accouple aux premières maisons.
Et sans monter si haut qu'Adam et son épouse,

Je le prouve. Montons au temps de Louis douze.
Rabelais engendra Brantôme; ce dernier
Engendra... je ne sais; mais on ne peut nier
Qu'il engendra quelqu'un; ce quelqu'un que j'ignore
Engendra plus que lui : ce qui se voit encore.
Ainsi de père en fils, et de fils en neveux,
Que l'Histoire a laissés sans nom et sans aveux,
Le curé de Meudon engendra La Fontaine;
La Fontaine eut d'enfants au moins une centaine,
Tous indignes de lui, dont Voltaire et Piron.
Ces derniers, à leur tour, en ont plein leur giron.
Jamais champ plus fertile et jamais prolétaire
Ne connut le secret de mieux peupler la terre.
C'est d'eux que je procède, et je n'ai nul regret
De leur devoir le jour. A tout prendre, on pourrait
Tomber plus mal. Qui sait? Tel porte une couronne,
Tel la mître, et tel autre a des titres d'une aune,
Dont les premiers parents — je leur en veux du bien —
Priaient Dieu, chaque soir, afin qu'il voulût bien
Transmettre à leurs petits, sans déchet ni dommages,
La charge qu'ils tenaient de décrotteur à gages,
Charge qui, fors l'honneur, leur valait tout au plus
La défroque du saint et dix pauvres écus.
Tel le flux et reflux des choses de ce monde,
Qui tantôt nous émerge et tantôt nous inonde.

Un rien décide, un rien nous fait ducs ou valets.
Les extrémes, hélas! se touchent de si près!

Ma noblesse, du moins, est pure de bassesses.
Je ne ploie le genou que devant mes maîtresses,
Bien certain que leurs volontés
Ne sont que des désirs qu'elles m'ont empruntés.
Mon seul maître, c'est Dieu; mon Dieu, c'est la justice;
La justice, l'amour; l'amour, le sacrifice
Du Christ sur le Calvaire. Il est beau de souffrir,
D'être en butte au courroux des méchants, de périr
Plutôt que de nier, d'abjurer sa croyance,
D'insulter, de mentir au cri de sa conscience.
La vertu, c'est la vie; où la vertu n'est pas,
La vie est sans repos, sans force et sans appas.
Aussi dans les revers la charge m'est moins dure.
Je marche le front haut, défiant l'imposture.
Les bassesses d'autrui seules me font rougir.
Je n'ai rien qui me pèse, et pas même un désir
Qui n'élève la voix pour ma défense. En somme,
J'ai du bon, vous aussi, chacun en a sa part.
L'honnêteté se plaît sous l'ardoise ou le chaume.
Qu'importe quel abri la couvre du brouillard?
C'est niaiser, vraiment, que de chercher dispute
Pour si pauvre sujet: un palais, une hutte,

C'est tout un à ses yeux. Croiriez-vous qu'à cent pas
Je distingue Arlequin de Messieurs nos prélats,
Un jongleur d'un monarque, un sot d'un petit-maître?
Je ne l'affirme pas, ce pourrait ne pas être.
Montons à mille pieds plus haut, que voyez-vous?
Des mouches, des cirons, à peine quelques loups
Plus gros et mieux nourris que messieurs leurs confrères.
Eh! que serait-ce donc aux voûtes nuagères?
Qu'il doit nous voir petits l'homme qui vit aux cieux!
Le plus puissant de nous, c'est de l'air à ses yeux.
Quelque abaissé qu'il soit, tout homme vaut un homme.
La vertu n'attend point des dispenses de Rome
Pour descendre du Ciel et s'abattre en tel lieu
Qu'il lui plaît de choisir pour la maison de Dieu.

De fait, je suis content de la part plus qu'honnête
D'honneurs que m'ont valu mes titres de poëte.
Mes ancêtres nombreux ne sont point de ces gens
Qui ne laissent aux leurs que des biens outrageants.
J'en sais tels dont les noms tout dorés d'imposture
Seraient pour l'honnête homme une sanglante injure,
Et tels autres pourceaux dans les ruisseaux fangeux,
Qui traînent sans merci le nom de leurs aïeux.
Mes ancêtres à moi, d'humeur franche et bouffonne,
M'avaient fait un de chanter leur patronne :
Je l'ai fait de mon mieux, sans prétendre pourtant

Que la Sainte ait voulu de moi pour son servant :
Mais je sais ce qu'on doit aux mânes de ses pères!
Quoique la mer mugisse et que les vents contraires
Se disputent l'honneur de me laisser pour mort,
Sans linceul ni prière, en quelque coin du Nord,
Je m'abandonne aux dieux, je fais force de rame,
Je les suis... Si mon mât s'engouffre sous la lame,
Est-ce ma faute, à moi, lorsque leur vol hardi
Me leurre de les suivre au beau ciel du Midi?

—

Cela fait, je reprends haleine,
Pour causer sur un moindre ton :
Je hais l'étiquette et la gêne.
Êtes-vous faits de ma façon?
Eh bien! messieurs, je suis votre homme.
Ces longs vers de six pieds sont nos bêtes de somme ;
Je préfère Robin mouton
Qui va trottinant dans la plaine
Sans souci de son lendemain :
A chaque jour suffit sa peine.
Sans plus muser, je prends en main
Mon vieux bâton de pèlerin,
Seule richesse d'un poëte.
La destinée est ainsi faite :

Au moins digne comme au plus sot
Échoit toujours le meilleur lot.
Sans doute, en ces jours de merveilles
Où, comme autant de mille abeilles,
Ces mille globes lumineux
S'éparpillèrent dans les cieux,
Les indigents, les prolétaires,
Les vertus non propriétaires
N'eurent pas voix au parlement,
Et la Charte qui nous gouverne,
Malgré son air souple et paterne,
Est une vérité qui ment.

Aussi, m'en vais-je à la grand'ville,
Ruminant mon fiel et ma bile,
L'air renfrogné, l'œil de travers,
Quinteux, voyant tout à l'envers,
Comme ce pauvre métromane
Qui déjeûne et dîne de vers.
— Si le Ciel eût fait aux déserts
Pleuvoir à flots pareille manne,
Les Hébreux les plus affamés,
La mine allongée et l'œil louche,
S'estimant ou morts ou damnés,
N'auraient pas même ouvert la bouche.

Aussi, m'en vais-je à la grand'ville,

Comme s'en irait maître Gille,
Chercher fortune. M'y voici
Bien harassé, mais Dieu merci,
Si cela vaut qu'on remercie,
Donnant encor signe de vie.
Comment se porte, s'il vous plaît,
Par ce temps brumeux et replet,
Sa Grandesse la République
Lyrique, tragique et comique?
Je sais que cette pauvre enfant
Eut à souffrir de la critique :
Qui ne souffre pas du méchant?
Le froid brûle, le chardon pique.
Nul ne fuit le sort qui l'attend.
Au moment même où l'on s'oublie,
Où l'on chante et fait chère lie,
Un ressort caché se détend,
Voilà notre homme pris au piége.
Le plus routier sent son collége.
L'expérience n'est souvent
Qu'un attrait de plus à mal faire :
Le plus sage, c'est l'ignorant;
Le moins sot, le plus débonnaire.

Mais quel assez pauvre d'esprit
Songerait à lui faire un crime

De ce que le Temps lui reprit?
C'est notre seul roi légitime :
Ce qu'il veut, c'est notre destin.
Mais, à part ce petit chagrin,
Me donneriez-vous des nouvelles
De ses langueurs un peu charnelles,
De ses vaporeuses douleurs,
De ses délirantes terreurs,
Ses tourmentantes rêveries,
Ses suaves idolâtries,
Ses vertigineuses amours;
Et ses castels, et ses pastours,
Ses bergeronnettes, ses fées,
Ses furies de serpents coiffées,
Ses séraphins aux ailes d'or,
Ses temples où jamais ne dort
L'aimante et dévote prière
Qui s'élève de l'humble pierre
Comme cet encens pur et saint
Qu'un Dieu bon reçoit dans son sein ;
Ses chevaliers courant le monde,
En chantant Bellonne et l'Amour,
Combattant vaillamment le jour,
Et la nuit priant Rosamonde
Pour l'allégeance de leurs maux,
Pour un regard, pour quelques mots,

Pour un baiser que la coquette
Rieuse et folâtre d'amour,
Ne leur accorde pas toujour,
Désirant rendre sa conquête
Plus suave par un refus
D'une heure ou de deux tout au plus
Que par une prompte défaite ;
Et ses trouvères qui la nuit
Au clair de lune qui les duict
A travers les sombres vallées,
Où les larves s'en sont allées
Toutes pêle-mêle au Sabbat,
Alors que Mab vole et s'abat
Au milieu d'elles : c'est leur reine ;
Le phosphore de son œil noir
Glace de peur, et son haleine
Siffle comme le vent du soir...
Et ses trouvères sur leur lyre
Qui s'en vont chantant leur martyre
Par les monts, par les bois épais,
Et par les rochers escarpés
Où jamais homme fait de terre
Ne laissa trace de son pied :
L'amour plaintif seul a prié
Sur cette roche solitaire;
Ils s'en vont sur leur harpe d'or

Chanter leur romance si tendre
A l'aimante Bertha qui dort
Et qui croit rêver les entendre ;
Et ses combats, et ses tournois,
Ses carrousels, ses jeux de rois,
Où nos ames étaient remplies
De tumultueuses ardeurs,
Et ses exultantes folies,
Et ses extatiques bonheurs ?...

Mes beaux Messieurs, que je vois rire,
Ne voudriez-vous pas me dire
Comment se porte tout cela?
Cette nuit, je sais qu'il gela,
Mes vitres sont blanches de givre,
Et je crains que par un tel temps
La République des savants
Ne puisse prospérer ni vivre.
Mais n'en concevez nul souci.
J'ai par devers moi des centaines
De poëmes qui, Dieu merci,
Doivent lui réchauffer les veines.
J'eus soin de m'inscrire en passant
Chez le suisse assez complaisant
De ces dames les Neuf Pucelles
Qu'Apollon couva sous ses ailes.

L'auteur le plus indépendant
Aux yeux du monde doit pourtant
Faire mine de les connaître :
Les sots prennent tout à la lettre.
Ce bon vulgaire n'entend pas
Qu'on l'affranchisse de son maître.
Comment, sans règle ni compas,
Mesurer l'angle de ses pas?
C'est cependant bon à connaître
De crainte de hâter d'un mètre
Sa disparition d'ici bas;
Comment, sans la verge d'un prêtre,
S'en irait-il droit son chemin?
Comment vivrait-il son destin
Sans médecin, sans astrologue,
Sans confesseur ni pédagogue?
Comment ensemencer ses champs,
Arroser ses prés jaunissants,
Et de ses branches parasites
Qui l'épuisent de tout son lait,
Émonder l'arbre qui souffrait,
Mieux que nos philosophes Scythes,
Et labourer, faucher, faner,
Provigner, sarcler, moissonner,
Planter ses choux, traire ses vaches,
Et ne sais combien d'autres tâches,

Sans un monarque souverain?
Je ne le conçois pas très-bien.

Je dis donc à ce bon vulgaire,
Crainte de me le mettre à dos,
Que je suis un neveu d'Homère
Qui hérita de ses pinceaux
Par feu mon arrière grand-père :
Et me voilà sauvé du coup
Des griffes de notre matou.
Je le sais une bonne bête
Pensant plus de cœur que de tête,
Et je ne doute aucunement
Qu'il se prenne de sentiment
Pour ma bonne et ma franche mine,
Lui trouvant d'antiques beautés.
Mais en sus de ces vérités,
Depuis cinq mille ans il opine
Avec le premier opinant,
Tant il lui semble inconvenant
De dire NON quand un notable
Lui dit OUI d'un ton respectable.

Me voilà, pour ces deux raisons,
Mis à l'abri de la critique.
Du reste, je crois ses poisons

Si peu mordants que rien n'y pique :
Aussi n'en ai-je aucune peur.
Ce n'est point une hydre à sept têtes :
A quoi bon de pareilles bêtes?
Nous n'avons plus, Dieu m'est témoin,
De ces Hercule, ces Thésée,
Gens forts de bras et de pensée,
Que l'on puisse honorer du soin
D'en purger nos bourbes malsaines.
Nos plus braves ont des vapeurs,
Des alanguissements, et des pleurs,
Et des langueurs, et des migraines.
Dans notre siècle mignonnet
Où nos gloires sont si fluettes,
Si quelque gros mâtin venait,
C'en serait trop pour nos poëtes.
Bien entendu que des premiers
Je m'enfuirais sans braverie :
Sur le fait de certains limiers
Je n'entends point plaisanterie.

Mais quel diable d'air vous a pris?
Ces chuchottements et ces ris,
Tout cela, ce n'est pas honnête,
Mes beaux Messieurs. Suis-je un poëte,
Ou ne suis-je qu'un bateleur?

Me prenez-vous pour une bête?
Soit! j'accepte : c'est un malheur;
Mais nos goûts ne sont point des preuves,
Et je m'attends à des épreuves
D'une plus cuisante douleur :
C'est le baptême d'un auteur.
Jusqu'alors nos rimes sont veuves
De leur plus touchant ornement.
J'en sais tels dont tout le mérite
N'est pas d'écrire sagement,
Mais d'avoir fait une visite,
Avec escorte de sergents,
Chez Monseigneur de la police.
Un auteur des plus indigents
Jouit du même bénéfice;
Chacun y trouve à ses besoins
Son couvert mis et sa sellette;
Je ne m'attends à rien de moins,
C'est la prébende d'un poëte.
Mais posé que ce moyen-là
D'attraper quelque renommée
M'échappe et s'envole en fumée
Comme maint autre s'envola;
(Car ma taille est ainsi modeste
Qu'on pourrait passer sur le reste),
Que faire? à ne vous céler rien,
C'est un point délicat, — que faire?

Moi, je ne le sais pas très-bien.
Ne pourrait-on sur cette affaire
Me donner un conseil d'ami?
Je suis très-propre à ne rien faire,
Ou ne rien faire qu'à demi ·
Pensez-vous que l'on réussisse
Par ce moyen? c'est hasardeux,
J'en conviens; mais qu'on ne le puisse,
C'est prétendre que deux et deux
Font quatre; ce qui pourrait être,
Mais c'est aussi ce qui n'est pas :
Deux et deux font zéro peut-être.
Certain sage dit que neuf pas
Sont la moitié de la dixaine;
Quant à moi, je le crois sans peine.
Piron dit que nos beaux esprits,
Chacun des Quarante y compris,
Avaient de l'esprit comme quatre,
Encor qu'on pouvait en rabattre.
Je ne désespère donc pas,
Les destins sont parfois si drôles
Qu'ils accordent l'honneur du pas
Aux plus sots comme aux plus beaux rôles.
La confiance aide au succès,
Mais le hasard seul en dispose :
Ce qui décide de la chose,
Ce n'est souvent qu'un coup de dés.

Je m'arrange de telle sorte
Que, quel que soit le lot qui sorte,
Je n'en perde jamais l'espoir.
L'espérance est tout notre avoir.
C'est le seul bien qui ne périsse
Ni de vieillesse ni d'ennui,
Le seul vrai, le seul que l'on puisse
Goûter demain comme aujourd'hui
Sans qu'il nous répugne et sans crainte
Qu'un jour l'envie y porte atteinte.

Oh! qu'ils sont à plaindre à mes yeux
Tous ces pauvres gens sans malice
Qui prennent la vie au sérieux!
Sont-ils graves et sentencieux!
Ça fait mal de voir leur supplice.
Que je les plains! Si par malheur
Je tombais dans la même erreur,
Je n'accepterais de la terre
Qu'à bénéfice d'inventaire.
Mais, grâce à Dieu, nous entendons
Quelque peu la plaisanterie.
Les destins dont nous dépendons
Sont nos maîtres en drôlerie:
J'en conviendrai sans flatterie,

Tous leurs bons mots ne sont pas bons.
Mais j'en ris, car, à tout prendre,
Il vaut mieux rire que pleurer.

Combien de larmes à répandre,
Si nous avions à déplorer
Chaque infirmité de ce monde!
Bien qu'active et toujours féconde,
La source à la fin tarirait :
Le plus larmoyant des poëtes,
Tout compté, se récuserait;
Et nos milliers de femmelettes
Se mourant dans leurs pauvres cœurs,
L'œil rouge et gonflé de tristesse,
Se tordant l'ame de douleurs,
Auraient abandonné la pièce,
N'en pouvant plus! Je ne crois pas
Qu'on nous ait jetés ici bas
Pour pleurer des larmes amères
Sur les plaisirs de nos grand'mères
Et les torts de nos grands papas,
Bonnes gens qui, dans leur jeunesse,
En s'accointant d'un tendre amour,
Ne se doutaient guère qu'un jour
On leur reprochât leur tendresse.

Songez — moi j'y songe toujour —

Songez qu'un seul baiser d'amour,
Même fade et sans qu'on l'envie,
Un seul baiser donne la vie
A des myriades d'enfants
Qui vont toujours se succédants
Comme un seul jet, une seule ombre,
Dans la nuit des temps la plus sombre
Sans qu'un seul n'élève la voix
Pour vous maudire ! Sur mon ame,
Pour peu que l'on aime sa femme
La nature a de dures lois !
Quel grand courage, ô Vierge sainte,
Ne serait tout pantois de crainte
A ce tonnerre, ces éclats
De voix rudes et menaçantes?
Que c'est peu d'avoir des appas
Et des paroles agaçantes !
Les amorces les plus tentantes,
A coup sûr, ne m'y prendraient pas.

Ainsi dirait un homme grave
Au teint jaunissant, à l'œil cave.
Quant à moi, j'en ris de bon cœur.
Bien fou qui se fait le pleureur
Et des plaisirs de nos grand'mères,
Et des torts de nos grands-papas.

S'ils s'aimaient, c'était leurs affaires :
Le passé ne se change pas.
Sans ruminer d'échappatoire,
J'accepte à deux mains leur mémoire
Et les destins qu'ils m'ont filés ;
Je les accepterais plus laids,
Si tant est qu'ils eussent pu l'être.

Je ne crois pas que le Grand-Être
Nous ait fait naître en ce dessein
De nous voir nous meurtrir le sein
A chaque innocente malice,
Que le Sort nous joue en passant :
Ce maître fou de la coulisse,
Qui se rit au plus beau moment
De notre rôle sur la scène ;
Et nous rebiffer rudement,
Comme un impie à la géhenne,
A la plus légère cuisson
Que nous cause sur l'épiderme
Le venin de la passion
D'un faiseur d'esprit qui s'afferme
A tant par an de pension.
Tout au contraire, il nous faut rire,
Ce monde nous en fait la loi,
Rire de tout, même de soi,

Car tout y prête à la satire,
Les frelons comme les fourmis,
Les plus gueux comme les mieux mis,
Le moins mauvais comme le pire,
Et même nos plus chauds amis
Ne sont que des amis pour rire.

Assez ! c'est assez divaguer.
Je puis dire, sans me targuer,
Que j'étais plein outre mesure
De mon sujet : c'est le seul point
Que j'entends ne concéder point
Aux canines de la Censure.
Qu'elle morde ailleurs, s'il lui plaît!
Je ne doute pas qu'elle y treuve
De quoi se repaître à souhait.
Si je ne craignais en effet
Que ma Muse n'en restât veuve,
Sans soutien dans ses jours mauvais,
Sans membre aucun de sa famille,
Moi-même je lui crîrais : Pille !
Et quel carnage j'en ferais.
Que de morts, Dieu ! que de marmaille,
Que de nains, que de mirmidons,
Que d'oripeaux, que de pennons,
Laissés sur le champ de bataille!

Ce serait plaisant, sur ma foi!
J'en mourrais de rire à part moi;
Car, pour vous le dire à voix basse,
Dans tout ce fatras qui s'entasse
Pêle-mêle sur mon chemin,
Je ne vois pas mon Benjamin.
Ce n'est rien, ce n'est que la brume
De ma jeunesse qui s'en va,
Ce n'est rien, ce n'est que l'écume
De l'amour que mon cœur rêva,
Non, ce n'est rien!

Mais je vous quitte.
Je vous conterai par la suite
L'autre moitié de mon sujet,
S'il ne se perd dans le trajet:
Pour aujourd'hui, je vous tiens quitte,
C'est pur amour que je vous ai,
Car je suis loin d'être épuisé.
Quelque vain sujet que je chante,
Les bois, les fleurs ou mon amante,
Et quelle qu'en soit la longueur,
J'épargne encore à mon lecteur,
Devinez?.. ça vous embarrasse?
Je le conçois, car après tout
Je ne l'épargne qu'après coup;
Mais néanmoins je lui fais grâce

De la préface, la post-face,
Ou, pour m'en expliquer plus net,
Six fois la longueur du sujet.

Pour mes projets, si ça vous tente,
Oyez la morale suivante :

Le Génie est parent de la Nécessité.
Un puissant roi renommé dans la Crète
Pour certaine raison secrète
Menaçait de sa cruauté
Dédale et son fils Icare;
Mais ils en savaient plus d'un :
Ils s'empennent, chacun
Alors désempare.
Or, qui fut penaud,
Qui fut bernable?
Ce fut Minos,
Dit la Fable,
Qui les vit
Et dit:
Diable!

Le Génie est parent de la Nécessité.
Tout se compense sur la terre,
Le Mieux a le Pire pour frère :
Je ne m'en étais pas douté.

(Janvier 1835.)

ADIEU !

—

Adieu !
Et fût-ce pour la vie, encore adieu !.. Tempête,
Horreur, désolation, vaste univers sans Dieu,
Et rien dans ce néant qu'une voix qui répète
Adieu !... La mer est grosse et les récifs nombreux ;
La mer et les autans se disputent entre eux :
Je pars... Et si ta voile, au bruit des glas funèbres,
Venait à rencontrer mon esquif incertain,
Aux lueurs de la foudre, à l'horreur des ténèbres,
Nous nous salûrons de la main.

Adieu !
Oublie-moi sans retour, et si l'aube indiscrète
T'apporte un souvenir de la veille, prie Dieu
De t'avoir en sa garde et détourne la tête.
Mais laisse m'y rêver, laisse à moi qui n'ai rien
Le bonheur de t'aimer, ce sera mon seul bien.
Et quand une autre bouche aura pressé la tienne,
Qu'un autre plus aimé te dira : mon trésor !

Mon ange, que je t'aime!.. au moins qu'il te souvienne
Que j'eusse été plus tendre encor.

(27 Juillet 1832.)

IMPRÉCATIONS.

A mon mauvais Génie.

Est-ce bientôt assez, démon! est-ce bientôt
Le terme heureux pour moi de m'en aller là haut,
Ou là bas?.. Que m'importe après tout? ma pauvre ame
Y gagnera toujours, quelque sort qu'on lui trame.
Ou s'il faut vivre encore, à quoi donc réservé
Dois-je m'attendre, ô ciel! que je n'aie éprouvé?
L'Enfer a par trois fois dévoré mes entrailles,
Mon ame se déchire à toutes les broussailles
Que je heurte en chemin, et quoi qu'il ait d'horreur
Il n'est pas de serpent qui ne vive en mon cœur.
Comprends-tu maintenant, Dieu de haine et d'épreuves,
Que pour moi tes fléaux ne sont pas choses neuves
Et qu'il ne sert à rien de m'arrêter ici
Quand au mépris de tout je te dirai: merci!

Justice ou pitié! — Justice! si la vie
Se compte au poids des jours que l'Enfer nous envie;

Pitié! si les pleurs, les cris de l'innocent
Montent jusqu'à ton trône, ô mon Dieu tout-puissant!
Justice ou pitié! — Quand la victime est prête,
Le bourreau rend justice en lui tranchant la tête;
Et si, par les grands froids, gourd et mort à moitié,
Je trouve un moucheron, je l'écrase du pied.

(1830.)

ÉPIGRAMME.

Le sage Droz dans un gros livre
Nous révèle l'art de bien vivre.
Pour l'heureux mortel qui n'a rien
A quoi songer qu'à vivre bien,
Son livre est un excellent livre.
Mais pour le mortel moins heureux
Qui d'abord doit songer à vivre
Avant que de songer à mieux,
Son art est moins bon que son livre.

BOUTADE.

A mon ami P. Ack.

Le dieu d'amour et le dieu Phœbe,
L'un à Paphos chez Jeanneton
La filandière, et l'autre à Thèbe
Chez son unique rejeton
Mort sans descendants, ce dit-on,
Nous ont vus d'une égale envie
Leur prodiguer des flots de vie.
Nos amours étaient sœurs de lait,
Et nos Apollons, à tout prendre,
Se ressemblaient à s'y méprendre
Même en ce qu'ils avaient de laid :
C'était le plus beau de la chose.
Tous désaccords étant bannis,
Nous étions rivaux, mais unis
Comme l'effet l'est à la cause.

Mais voici que, dans les élans

D'un profond retour sur nous-mêmes,
Tu t'emportes contre mes chants
Que tu trouves maigres et blémes,
Cataleptiques, somnolents...
Que sais-je encor? toute la grêle
D'épithètes à grand fracas
Dont on se sert en pareil cas
Tombent à flots sur mon corps grêle
Qui n'en peut mais. Mais, en ami
Qui ne l'est jamais à demi,
Je me dis : il aura, je gage,
Cet avant-jour lu quelque page
De ses écrits les plus nouveaux,
Et trompé par la ressemblance
Il m'aura mis dans la balance ;
Mais quand on juge ses rivaux,
Je le demande, en conscience
Nos poids sauraient-ils être faux ?

Rêverie.

Quel est le nom de l'Éternel?...
C'est lui qui conçut toutes choses
Qui sur la terre sont écloses,
Sur notre terre et dans le ciel.
Quel est le nom de l'Éternel?
Son nom, tout enfant en prière
Le dit dans sa beauté première :
« Notre Père qui vis au Ciel ! »
Saint, trois fois saint est l'Éternel.

J'entends de douces voix qui chantent,
De douces voix qui se lamentent
Dans des rhythmes mélodieux ;
J'entends des concerts dans les cieux ;
J'entends la forêt qui m'envoie
De doux frémissements de joie ;
Et les vents, les vents palpitants
Qui pleurent comme des enfants ,
Et le vert ruisseau qui murmure...
Oui, c'est l'ame de la Nature
Qui s'épanouit au soleil.

N'entends-tu pas à leur réveil
Les petits oiseaux qui gémissent,
Les jeunes rameaux qui fléchissent,
Et dans un langage amoureux
Les pins qui se parlent entre eux?
Entends-tu ces Vierges qui chantent,
Ces douces voix qui se lamentent
Dans des rhythmes mélodieux?
Entends-tu soupirer les cieux,
Entends-tu l'écho qui m'envoie
De doux frémissements de joie,
Et les vents, les vents palpitants
Qui pleurent comme des enfants,
Et le vert ruisseau qui murmure?
Oui, c'est l'ame de la Nature
Qui me parle... ô touchant émoi!
N'entendez-vous pas comme moi
Les petits oiseaux et leur mère
Qui chantent les biens de la terre,
Et dans un langage amoureux
Les pins qui se parlent entre eux?..

Mais voici que mon heure approche.
Recueillons-nous et sur la roche
Gravons nos suprémes adieux
Aux passants oisifs et curieux.

Il est sage de dire au Monde:
C'est ici ma fosse profonde,
Afin qu'il n'aille pas au ciel
Pour nous cracher son dernier fiel.
C'est ici que je me repose,
Passant! ma vie étant éclose
Parmi la ronce et le chardon,
Tu comprends que Dieu m'a fait don
De la chose aussi la meilleure
En me donnant cette demeure.
Béni soit Dieu! car tout enfant
C'était mon désir le plus grand.
Que de fois ma haine profonde...
Oui, mais j'aimais — non pas ce monde,
Car ce monde a fait tant de mal
A ceux que j'aimais sans égal, —
C'était ma sœur, c'était ma mère,
C'était tous ceux que j'ai sous terre!...

O Chatterton! toi, tu plia
Tes blanches ailes de paria
A l'aurore de ta jeunesse,
Et je compte, Dieu me délaisse,
Quelques hivers de plus que toi.
Aurais-tu souffert plus que moi?
Et vous Mercier, et vous Escousse,

Vous tous à qui la mort fut douce,
Ce Monde égoïste et trompeur
Vous a-t-il frappés plus au cœur ?

(Mai 1836.)

Repentir.

Grâce, Julie!
Ou ma raison se meurt.
Grâce, je m'humilie...
Faut-il plus à ton cœur?
C'est l'heure où l'on s'oublie
A rêver le bonheur
Quand tout n'est que folie...
Et tes chants vont au cœur,
Grâce, Julie!

. . . . . .

La nuit est sombre,
Et dans l'épais du bois
On remarquait une Ombre
Qui priait sous la croix.
Puis on dit que cette Ombre,
Chaque soir, le cœur las
De ses peines sans nombre,
Pleurait, mais seule, hélas!
Dans la nuit sombre.

DÉSENCHANTEMENT.

Barde, détends ta lyre! — Un jour le pèlerin,
Las de marcher sans but et de marcher sans fin
Dans la route battue où la foule se presse,
Se retire à l'écart, le cœur plein de tristesse,
Et, se croisant les bras, se dit: Dormons en paix!...

Dormons en paix; nos jours d'avance sont comptés.
Qu'importe sous quel ciel, de lumière ou de brume,
Dans quel temps, en quel lieu, le destin nous inhume?
Qu'importent ces regrets, ces plaintes, ces tourments,
Ces labeurs? C'est Dieu seul qui commande aux Autans.
Que le ciel soit brumeux, que le vent froid gémisse,
Que le pauvre sans feu n'ait pas même un cilice
Pour garantir du froid ses membres secs et nus,
Que l'orgueil et le vice insultent aux vertus,
En vain notre prière, à l'heure de la brune,
Ira frapper le Ciel de sa plainte importune:
Le vent froid par les airs n'en gémira pas moins.
Dormons en paix!...

A quoi nous servent tant de soins,

De stériles soucis? Ma coupe est épuisée...
Et qu'importe? La vie est une trame usée,
Une trame en lambeaux qu'on donne sans regrets
Pour un linceul. Les nuits suivent les jours de près;
L'hiver suit le printemps; tout passe et suit sa pente.
L'un a le vol léger, l'autre a la marche lente;
Mais tous deux vont au but, le bien comme le mal.
Ce but... quel est ce but?—La mort? —Oui, mais qu'est-elle?
Chaque jour nous mourons, à chaque heure nouvelle
Nous mourons, sans douleur, à ce monde anomal:
Mourir c'est vivre! Ainsi, la phalène a trois vies,
Le jour son lendemain, et la nuit son réveil,
L'homme a l'éternité. Dieu commande au soleil,
Et les heures se sont suivies.
Dieu, c'est la clef de voûte, un tout immense, un Dieu!
C'est le verbe, la loi, le mouvement, le feu,
C'est le tout... tout est lui! sans lui, rien que poussière.
Il est en tout, partout: c'est l'esprit, la matière;
Et par lui tout se meut, rien ne meurt, tout est lui.
Un esprit de néant ne croit qu'au jour qui luit.

Barde, détends ta lyre! — Un souffle froid d'automne
Fauche la fleur des champs et l'ombrage des bois.
Toute la terre en pleure et gémit, tout frissonne,
Tout se meurt... Est-ce enfin pour la dernière fois?
Le ciel n'a plus de Dieu qui tonne,

L'oiseau n'a plus de chants, l'amour n'a plus de voix,
La nuit plus de mystère... Où sont donc vos pensées?
Où vos cœurs? où vos sens? Mortel, où donc es-tu ?
Tout ce qu'un Dieu d'amour promet à la vertu,
Toutes ces joies sont donc passées?...

. . . . . .

Mais le temps fut affreux. Sur la mer indomptée
Ma nacelle aux rochers coup sur coup s'est heurtée
Et ses membres s'en vont épars.
Je restai seul au monde, au milieu de l'abîme,
Entre le ciel et l'eau, déplorable victime
Des vents fougueux et des hasards!

Où sont-ils mes beaux jours... les jours de mon enfance!
Doux souvenir, adieu! je n'ai plus d'espérance,
Reçois mon éternel adieu!
Ma voix meurt sans échos, et dans l'espace immense
Vainement j'ai cherché l'œil de la Providence,
Je n'ai plus retrouvé mon Dieu!

Il était mort pour moi... je n'avais plus de père:
Son nom a divorcé le doux nom de ma mère
Qui vit dans mon cœur et n'en sort,
Ma mère qui nous dit, un soir, en rendant l'âme:

« Mes enfants! Dieu vous reste!.. » Ainsi donc, pauvre femme,
Tu te trompais, car il est mort!

Mais c'est que ton amour nous l'avait fait connaître
D'un aussi bon secours que ton cœur savait l'être
Contre l'âpreté des chagrins;
C'est qu'après tous les biens dont ton âme était veuve,
Tu pensais mériter par tes vingt ans d'épreuve
Un père pour tes orphelins!

C'est qu'après tant de maux, ton âme douce et bonne
Ne pouvait croire au mal que la nature donne
Aux êtres conçus dans son sein;
C'est que tu n'as point lu cette horrible sentence
Écrite en traits de sang au front de l'Innocence:
Ce monde est ton frère Caïn!...

Mais quel démon haineux s'empare de ma lyre
Qui ne savait qu'aimer, qui n'apprit qu'à sourire
Aux plaisirs d'un âge enchanté?
Quels pensers de l'enfer se heurtent dans ma tête!
Leurs dents claquent de froid et de rage muette,
Leur ongle est tout ensanglanté...

O Dieu, béni sois-tu! pardonne à ma démence!
Tout enfant, quel qu'il soit, a part à ta clémence:

Un poëte c'est un enfant
Qui s'abandonne au gré de l'onde qui le berce,
Et qui donne un sourire aux pleurs mêmes qu'il verse,
Aux pleurs qu'en son cœur il répand.

N'imputez point à crime au poëte qui chante,
Les plaintes, les regrets, le mal qui le tourmente :
Il est innocent de ses pleurs.
Son cœur n'a point de part à ces flammes qu'il jette :
C'est le Dieu qui l'échauffe, et qui lui dit : Poëte !
Chante Sion et ses malheurs.

Est-ce sa faute au monde auquel Dieu m'a fait naître,
S'il n'est point fait pour moi, si je souffre d'y être?
Est-ce sa faute s'il me ment ?...
Car je sens dans le cœur un besoin d'existence,
Je sens... et qu'ai-je, hélas! d'autre que l'espérance
Pour combler ce vague tourment ?

Espérance trompeuse et sans cesse trompée !
Une plainte touchante en vain m'est échappée,
Mes plaintes meurent sans écho.
N'est-ce donc pas assez que des larmes amères ?
Faut-il plus au Destin que nous donnent nos mères?...
Faut-il du sang à mon bourreau ?...

Du sang !.. quel plus grand bien au monde ai-je à prétendre ?

Pourquoi ces vains combats quand j'aspire à me rendre?
Mon sang soit le prix du vainqueur!
Prenez!.. je bénirai la main qui sut me prendre
Ce que depuis dix ans j'avais peine à défendre
Contre les assauts de mon cœur.

Enfant, ouvre les yeux, endors ton jeune rêve :
Il lui faut du soleil, de l'air et de la sève,
Et ce monde n'a rien pour toi.

L'amitié, disais-je, est un cœur en deux âmes;
Et me sentant faiblir contre les hautes lames,
Qui, battant mon esquif, l'entraînaient après soi,
Je priai mon ami de diriger mes rames,
Et mon ami s'est ri de moi.

Enfant, que pleures-tu?.. Vainement tu l'appelles...
Elle est morte, ta mère! Enfant, déploie tes ailes,
C'est là que ta mère t'attend.
Ce monde, à qui tu viens redemander ta mère,
Saurait-il compatir à ta douleur amère?
Il s'égaie aux pleurs d'un enfant.

Mes amis?.. c'est mon chien, si fidèle à me suivre.
L'amitié du monde est un riche mort-ivre
Qui se traîne dans les ruisseaux.
Mon chien comprendrait mieux cette voix lamentable :

Ami, tends-moi, de grâce, une main secourable,
Sauve-moi du courant des eaux !

Un ami n'entend pas, il est sourd aux prières,
Puis il ne tend la main qu'à de honteux salaires,
Car son âme est de chair et d'os.
N'est-ce pas que ton front se couvrirait de honte
S'il te fallait lui dire : Ami, voici ton compte
Pour m'avoir retiré des eaux !

(1834.)

Rêvons encore jusqu'à demain.

Tout me présage un Dieu dans sa colère.
L'air est brûlant sur les rochers du Nord,
Le ciel est noir, et le saint monastère
Retentit d'un hymne à la mort.
Eh bien ! venez, fantômes que j'envie,
Venez me prendre à mi-chemin,
Je n'ai que faire de la vie...
Ainsi chantait un pèlerin.

Et la bergère
Qui reposait
Sur la fougère
Gaîment chantait :

Beau troubadour
Qui gémis au bel âge,
J'aime comme au village,
Viens me parler d'amour ;
Je ne suis point volage,
Beau troubadour !

Beau troubadour !
Si tu crains la tempête,
Je t'offre une retraite ;
Viens me parler d'amour,
Je ne suis point coquette,
Beau troubadour !

Et la bergère
Qui reposait
Sur la fougère
Gaîment chantait.

A ses accents le pèlerin se lève,
Bénit le Ciel et poursuit son chemin,
En se disant : Si la vie est un rêve,
Rêvons encor jusqu'à demain.

LE VIEUX BARDE.

Digne homme! par bonté, souffrez que je m'instruise
A vos sages leçons : la mort vous est acquise,
Et le ciel vous est dû.
Vous avez loin de vous la tourbe décevante
Des biens dont se repaît notre jeunesse ardente :
Vous n'avez rien perdu.

Que vous a dit ce monde étourdi de lui-même,
Sans cesse ballotté de l'un à l'autre extrême,
Ce monde d'un instant,
Qui, plus il fait de bruit, s'étend, se met au large.
Plus il lui manque d'air, plus il ploie sous la charge,
Croit en vivre d'autant?

Que vous a dit l'amour, cette extase de l'âme,
Ce tout et ce néant dont Dieu créa la femme
Et purifia tout ce qu'il fit,
Ce tourment de la vie, et cette douce joie
Dont nous nous abreuvons, où notre âme se noie,
Et dont la mort fait son profit?.

La jeune vierge, aimante et belle,
Disait le Vieux Barde en rêvant,
S'asseoit sur la tombe nouvelle
Où la nuit la revoit souvent :
Le front abaissé vers la terre,
Elle pleure et dit sa prière.
Peut-on mieux prier qu'en aimant ?
Le Ciel a formé tout en elle :
Est-ce pour rendre plus cruelle
La perte de son jeune amant ?

Elle était jeune, elle était vive,
L'Amour s'attachait à ses pas ;
Ses yeux, son air, sa voix naïve
Parle amour et n'y songe pas.
La Volupté, douce syrène,
La suit, la convoite, l'entraîne :
Elle cède, elle meurt... adieu !
Son pauvre enfant qui vient de naître
Quelque jour demande à connaître
Quel fut son crime devant Dieu !

Ivre du feu de sa pensée,
Le poëte la suit des yeux,
Tantôt plaintive et délaissée,
Tantôt fière et montant aux cieux.

Un âge, un siècle, il les devance;
Il n'a ni repos, ni distance;
Tout lui cède, tout! et sa main
Dispense et le ciel et la vie,
Quand le monde ulcéré d'envie
Le dédaigne mourant de faim.

Le front dans les airs qu'il dépasse,
De l'œil, d'un geste audacieux,
Mesurant quel étroit espace
Le sépare du rang des dieux,
Le tyran, du haut de son trône,
Ivre de sang, gourmande et tonne...
La foudre lui répond d'en-haut;
La tête lui tourne, il chancelle
Et tombe aux pieds d'un être frêle
Qu'il eût écrasé d'un seul mot.

« Entr'aidez-vous les uns les autres,
Enseignez les peuples, allez! »
Jésus parlait à ses apôtres.
Des siècles se sont écoulés;
D'affreux, d'avides mercenaires,
Réglant la foi sur leurs salaires,
Délîront ce qu'ils ont lié.
Peuples, qui trompa votre attente?

Qui vous fanatise et vous tente?
Que vous ont-ils donc enseigné?

Un temps vient, temps de représailles :
Le voici! voilà l'avenir!
Je sens, vivant dans ses entrailles,
Un monde près de s'accomplir.
Les rois, les grands chancellent, tombent;
Nos pires vanités succombent;
Tout change, s'agite, et l'on voit,
Pauvre encore, mais honorée,
La Vertu qu'un peuple a sacrée,
Montrant l'Éternité du doigt.

Ainsi chantait le Barde, et son œil et sa voix
Mesuraient un espace immense;
Il mesurait le ciel et la terre à la fois,
Et ne trouvait que l'espérance.

(Juin 1833.)

NE SUTOR ULTRA CREPIDAM.

A MON AMI P. ACK.

— Soit! dit ma Muse, adieu métier
Paie-moi mes jetons de présence
Et ne te fais pas trop prier :
Toute œuvre vaut sa récompense.
— Eh quoi! m'amour, de bonne foi,
Fis-tu jamais chose qui vaille?
Il est vrai que dans cet emploi
Tu maigris... mais que fait la taille?
— Je réclame... — Et la raison?
Si je te pris à mon service,
Chacun vit qu'au sacré vallon
J'allais à grands pas — d'écrevisse.
« Tout compté, je ne vous dois rien,
Bon ange, adieu ! portez-vous bien. »
— Mais... — Ma foi! je n'en peux mais,
Je suis en état de faillite.
Adieu donc, je veux vivre en paix.
Bonne santé ma décrépite!

Ami, tel est notre destin :
Si je veux le beau, vient la pluie,
Si je suis heureux, je m'ennuie.
Tantôt content, tantôt chagrin,
Sans y jamais mettre du mien.
J'avais congédié la rime,
Et voilà que je rime et rime ;
Et grâce à la bonté des Dieux ,
Pour atteindre à la double cime
Je reçus le genre ennuyeux.

Mais voici bien une autre histoire.
Naguère, d'après tes avis,
Lorgnant le temple de Mémoire,
J'appelai ma Muse et lui dis :
« Mets-toi sur ton séant, ma chère,
Je veux vivre dans l'avenir.
Connais-tu le divin Homère,
Cet obligé père et compère
De toute épopée à venir ?
Sais-tu que l'immortelle Troie
Pour une fillette de joie
Eut à soutenir les exploits
D'un vigoureux cheval de bois ?
Saisis la trompette guerrière,
Sonne aussi... mais dans tes transports

Ne va pas réveiller les morts
Qui sommeillent au cimetière
Jusqu'à la trompette dernière ;
Sonne ! et fais-moi dix chants complets... »

A ces mots voilà ma friponne
Qui m'éclate de rire au nez,
Comme au ciel l'élu qu'on couronne
Rit à la barbe des damnés.
Je jurai, comme on le suppose,
Et de ce gros rire indiscret
Je voulus connaître la cause.
Je tiens à la fin le secret.

Elle me dit : Un petit coin de terre
Servait d'asile à deux jeunes amis :
C'était Lou-loup et Tou-tou, son confrère,
Qui, vivant seuls, vivaient loin des soucis.
Quand par malheur, un jour que la mollesse
Vint se saisir de leurs sens engourdis
L'un dit à l'autre : Ami, notre tristesse
A quelque cause, et ce vilain pays
Est pour beaucoup dans le mal qui m'oppresse :
Viens sous un ciel plus propice au plaisir.
— Viens, cher ami, lui dit son camarade,
Au fond du cœur j'étouffais ce désir.

Que je te donne une tendre accolade!
Ah! viens chercher un plus doux avenir.

Ils sont partis. On eût dit de mes drôles
Qu'ils courent après l'ennemi.
Tel un bambin au sortir des écoles
Court réveiller son esprit endormi.

Le soir enfin humectant la bruyère
Vient arrêter nos pauvres voyageurs
Qui bien en vain regardent en arrière
En maudissant la diète et ses rigueurs :
C'était partout des chardons et des pierres,
De l'eau fangeuse et d'affreuses vipères...
Oh! qu'un écart nous fait verser de pleurs!
Leur nuit fut longue. Au point du jour ils partent.
Où donc est-il ce ciel pur et serein?
Ils vont, ils vont en dévorant leur faim;
Et plus ils vont et plus ils s'en écartent.
Adieu plaisirs! adieu repas frugal,
Qui chaque jour faisait votre régal!
La Mort accourt affreuse, décharnée,
Qui leur répète : « Eh! connaissez-vous mieux,
Vous qui jouez de votre destinée!
Sous l'humble toit où sont nés nos aïeux,
Heureux qui sait acclimater ses vœux! »

Tu conçois qu'à ce monologue
Qui n'avait rien de rassurant,
Je répondis : Nargue de l'apologue !
Je vis encore et je vis bien portant.
Apprends la devise du sage :
Durus labor omnia vincit.
C'est par là que l'on réussit
Malgré vents, marée et naufrage.
— Bon ! dit ma Muse au ton narquois,
Voici l'adage de mon choix :
Aux assiégeants du mont Parnasse,
O vanitas vanitatum !
Non cuivis, a dit Horace,
Licet adire Corinthum.
— Moi, je prétends qu'on m'obéisse :
Corinthe ici n'est point mon but ;
Je chante ce héros, modèle de justice,
Qui fut roi par le cœur et bon roi s'il en fut...
— Tu le veux ? parcourons la lice.
Sans rival, comme on le conçoit,
Le prix me reviendra de droit.

Phébus, en agitant sa perruque poudrée,
Rentrait sur ses coursiers dans la voûte azurée.
On eût dit à le voir un chevalier errant
Monté sur Rossinante au crin long et flottant,

Qui court de monts en monts, guidé par l'hyménée,
Pour conquérir au loin quelque autre Dulcinée...

— Trève, trève! c'en est assez!
O ma Muse, je t'en conjure,
Laisse moi respirer en paix,
Retiens la bride à ta monture...

Redescendons à la chanson.
Cher ami, crois en ma leçon.
Momus trotte à pied dans la rue
Sans jamais craindre les faux pas,
Tandis qu'au plus haut de la nue
La tête tourne... n'est-ce pas?

(1830.)

TRISTESSE.

« Ami, qu'as-tu? ton front n'est pas serein,
» Tes yeux sont morts et ta bouche est muette;
» Dis-le moi, je suis inquiète,
» N'aurais-tu pas quelque chagrin? »

Je t'ai souri, que puis-je davantage?
Si je soupire, Ange, pardonne-moi :
C'est que Dieu vit dans ton image,
Et mes soupirs sont tous pour toi!

« Ami, qu'as-tu? souris-moi, sois plus gai;
» Quand tu gémis, mon âme est au supplice;
» D'un amour qui fait mon délice,
» On dirait ton cœur fatigué! »

Ange, vois-tu cette clarté dans l'ombre?
Elle s'éteint : avec elle tout meurt.
La gaîté laisse l'âme sombre,
Et la tristesse parle au cœur.

« Ami, qu'as-tu? jeune, on est à l'abri
» De ces chagrins que le temps nous dispense,

» Et sans doute la Providence
» A gâté son enfant chéri. »

Oui, tu l'as dit, je tressaille en mon âme,
Lorsque je songe au terme du chemin :
Heureux qui voue à Notre-Dame
Son lourd bâton de pèlerin !

ÉPIGRAMME.

Les destins sont cruels, adoucissons leurs coups.
Lucrèce, tendre et désolée,
Au souvenir de son époux
Élève un riche mausolée.
C'est par amour... Oui, car le soir,
Dit son voisin qui rit sous cape,
Les morts, dit-on, viennent nous voir,
Lucrèce craint qu'il n'en réchappe.

Je suis libre.

. . . . . O Fortune ! ô Midas !
Ne pensez pas non plus que je vous porte envie.
Vous avez plus que moi les affres du trépas,
Vous tremblez plus que moi que votre sort dévie,
Et n'avez comme moi qu'un présent, un passé,
Une vie. Et quand vient le temps qui nous délaisse
Haletant de le suivre, impotent et cassé,
Ne porterez-vous pas le faix de la vieillesse,
Et ses infirmités ? Oui, j'ai d'autre souci.
Mendiez des emplois, vivez à la merci
Des caprices d'un sot, souffrez son impudence,
Trafiquez près des grands de votre indépendance,
Moi, je suis libre, et c'est assez !

Je ne me plaindrai point si je vis solitaire,
Si je suis dans la foule ignoré sur la terre,
Si je suis tout mon bien, et partant sans procès,
Si ma tombe est muette et couverte d'ortie :
Le fardeau de la gloire est un pesant fardeau ;
La Fortune, en rêvant l'avenir le plus beau,
Du jour au lendemain peut être anéantie.

Je n'ai point ces soucis et je n'en dors que mieux,
En paix avec moi-même, en paix avec l'envie,
Laissant le monde entier vivre selon ses dieux;
Je suis pauvre et sans nom, je n'ai rien que ma vie,
Un luth et quelques chants qu'inspirait la gaîté..
Et que voulez-vous donc que le monde m'envie
De mon luth ou ma pauvreté?

(1829.)

Le Vrai Bien.

Je ne doute pas que la vraie dévotion ne soit la source du repos.

(La Bauvère.)

Heureux qui peut jeter les vanités du monde
D'un cœur où pour tout bien la vanité se fonde !
J'aime à voir Diogène assis dans son tonneau :
Quelque élevé qu'on soit, on reste à son niveau ;
Et je ne voudrais pas qu'un Sage à la besace,
En foulant mes tapis me crachât sur la face.
J'aime à voir sous son chaume un Solitaire heureux
De couler ses hivers seul vis-à-vis des cieux :
Il est libre, du moins, comme l'oiseau qui plane,
Et le monde finit où finit sa cabane.

Ah ! si j'étais dévot, j'élèverais à Dieu
Mon âme libre enfin d'un monde où l'on vit peu.
Elle est douce pour nous l'heure de la prière :
C'est un consolateur sur cette pauvre terre,
C'est un ami d'enfance, un frère... Mais, hélas !
Que faire quand le cœur est las?

ÉPIGRAMME.

Père Grimaud, ce tout bon homme,
En foi de dispenses de Rome
Nous a prêchés :
Ce n'est pas qu'il soit un saint homme ,
Mais il a dispense de Rome
Pour nos péchés.

ÉPIGRAMME.

Du paradis
On vante le charme aux Gentils ;
Mais comme l'on fait la grimace
Lorsqu'il faut aller prendre place
Au paradis.

VISION.

Est-ce une femme, un ange éperdu, sans patrie,
Que le Ciel eût pleuré, que ce monde renie,
Est-ce un ange qui me sourit,
Qui croit à mon amour, qui me comprend, qui m'aime,
Qui me prend dans ses bras et m'emporte à Dieu même
Comme un mystérieux esprit ?

O mortel, comprends-tu cette femme en prière,
Cet ange aux cheveux noirs, à la large paupière,
Qui tend à Dieu ses blanches mains;
Comprendrais-tu le Ciel... cet amour, cette flamme
Qui du fond de son cœur pénètre dans mon âme,
Comprends-tu ces accords divins?

Comprends-tu que ce soit mon Dieu, ma Providence...
Que par elle je sente et par elle je pense;
Que je me jette à deux genoux,
Les mains jointes, muet... c'est toute ma prière:
Elle est profonde et vraie au Ciel comme sur terre.
Mon Dieu, prenez pitié de nous!

Comprends-tu ce regard vierge, doux et timide ,
Ce front pâle et serein, et cette âme limpide,
Cet ange enfin de Jéhovah;
Et les élans vers Dieu de sa jeune espérance,
Sa parole qui meurt par degrés, son silence...
O non, tu ne le comprends pas!

Que serait-ce, bon Dieu! si ce que j'ai dans l'âme
S'en échappait soudain pour passer dans mon drame,
Si ce feu que j'ai l'animait,
Si sa voix, son regard, sa parole émouvante,
Si c'était elle enfin, si c'était mon amante,
Si votre langage parlait.

Oh ! combien j'ai d'amour pour cet être fragile
Que le monde eût brisé de ses deux mains d'argile
En la pliant à ses désirs:
Ce monde n'est qu'un point qui sous ses pieds s'efface ;
Le Ciel est sa patrie, elle vit dans l'espace
Et s'échappe à nos vils plaisirs.

Oh ! qu'il me soit donné, mon Dieu, dans ta clémence
D'être ce qu'elle sent, d'être ce qu'elle pense,
D'être le rêve de ses nuits,
D'être elle et n'être qu'elle !.. ô Dieu, que je t'envie,
Dieu puissant! pour nous deux c'est assez d'une vie,
Que ne reprends-tu mes ennuis?

C'est que nous souffrons tous d'un mal qui nous consume,
Nous souffrons de l'hiver, des vents et de la brume,
Sans connaître le doux printemps;
Nos amours les plus chers s'en vont feuille par feuille,
A peine sont-ils nés que le vent les effeuille;
Jeune, on succombe à ses vieux ans.

Voilà quel fut mon sort!.. C'est que l'homme s'efforce
D'user dans son orgueil le peu qu'il a de force
A de chimériques projets;
C'est qu'il vit hors de lui, qu'il craint de se connaître,
Et n'ose s'avouer que Dieu ne l'a fait naître
Que le dernier de ses sujets.

(1834.)

Chant Suprême.

D'où vient qu'après les feux du jour, la faible plante
Qui penchait tristement sa corolle mourante,
Retrouve son éclat et des parfums nouveaux?
D'où vient que Notre-Dame, au fort de la tempête,
Sourit au pèlerin — et moi, pauvre poète,
N'ai-je pas mon jour de repos?

Hélas! que cette vie est triste! Pauvre offrande
A faire à celui seul dont la puissance est grande;
Pauvre don qu'il nous fit, misère que cela!
Mais quand est commandé ce sacrifice auguste,
Sans doute par pitié Dieu se dit: Le plus juste
Ne peut donner que ce qu'il a.

(Avril 1832.)

Ne m'as-tu pas aimé?

La nuit quand tout se tait, quand l'heure te délivre
D'un monde qui t'obsède et te presse de vivre
De la vanité de ses biens, —
Ce monde parasite a-t-il eu la pensée
Qu'au milieu de sa cour tu vives délaissée,
Esclave encor de ses liens?

La nuit, quand les devoirs cruels de la journée
Laissent ton cœur en paix, et d'un jour de l'année
Te soulagent d'un poids d'airain,
Si ton amour pour moi solitaire et troublée,
Ne regrette déjà l'heure à peine envolée,
Dans la crainte du lendemain;

La nuit quand ton amant, pleurant sa bien-aimée,
Retrouve, heureux enfin, sa place accoutumée
Dans les joies de ton cœur,
Tu t'échappes, tu fuis, comme une ombre éperdue,
Ce toit qui te redit sa complainte assidue:
Il n'est plus de bonheur!

Je t'entends, je te vois penchée avec mystère
Sur ce tronc que les vents ont courbé vers la terre,
Ce tronc où je gravai ton nom ;
Ton œil suit dans les cieux cette étoile brillante:
C'est là! dis-tu, c'est là! — Tu l'as dit, mon amante,
C'est ici ton démon!

« Que fait-il? — et ses yeux étaient baignés de pleurs, —
Vivrait-il loin de moi, sans regret, sans envie?
Amants, qui nous jurez d'aimer toute la vie,
Que vous êtes trompeurs!
Mais, hélas! je vous plains : mon cœur trouve des charmes
Dans ses regrets amers, mon amour dans ses larmes. »

De regrets consumé
Je ne rêve que toi, je n'ai que ma Julie:
Ne m'as tu pas aimé?
Comment veux-tu que je t'oublie?

« Mon Émile, aime-moi,
Je t'aime tant!... Vois-tu, cette beauté volage,
Parée à tous les yeux des fleurs de son bel âge,
N'a point d'amour pour toi.

Mais je pressens mon deuil : à sa voix de syrène,
Jouant mon avenir, tu m'oubliras sans peine... »

De regrets consumé,
Je ne rêve que toi, je n'ai que ma Julie :
Ne m'as-tu pas aimé?
Comment veux-tu que je t'oublie?

Ainsi se plaignait-elle, et sa lèvre brûlante
S'attachait à l'écorce où d'une main tremblante
Nos noms étaient tracés,
Et ses bras sur le bois qu'anime mon absence,
Comme lui demandant la paix ou le silence,
Se tiennent enlacés.

Le jour vient, avec lui le démon qui t'assiége
A reparu, suivi de son hideux cortége...
Que je te dois d'amour!
Et tu pleures, tu crains que mon cœur ne m'avoue :
C'est une éternité d'amour que je te voue,
Que serait-ce d'un jour?...

Je demande assistance pour un ami.

On est plus heureux de donner que de recevoir.

(J. Ch.)

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.

(La Fontaine.)

« Qui cherche trouve, » a dit certain prophète,
En un proverbe aussi vieux que le temps;
Et si j'en crois mainte et mainte défaite,
Pour rien trouver je chercherais longtemps

Un noir souci dans mon cœur vient de naître.
J'aurais voulu qu'il prît naissance ailleur;
Mais quoi qu'en dise un proverbe railleur,
Le roi chez lui n'est pas toujours son maître.

Contre un tel mal, quel remède employer?
Quel lénitif, laxatif ou caustique?
Je ne sais quel; dans sa prophylactique,
Hippocratès n'a pu rien m'enseigner.
Aussi, du soin de tenter cette cure,
Mon cher Docteur, je m'en remets à vous,
Je vous la cède, et soit dit entre nous,
Je crois aussi ma démarche un peu sûre.

Il m'est besoin... à ce terrible mot,
L'amitié souvent prend le galop
Et disparaît. C'est comme un coup de foudre
Qui vient frapper à l'âme d'Harpagon :
Mieux lui vaudrait de voir réduits en poudre
Femme, enfants, tout et sauver sa maison.
Il m'est besoin... j'ose à peine le dire,
Pour consoler des chagrins bien amers,
Qui de ma lèvre ont chassé le sourire,
Et de mes jours ont terni les plus chers.

Il est bien vrai, quand le printemps se lève,
Il nous promet des coteaux abondants,
Tout reverdit, l'hiver n'est plus qu'un rêve
Mais la moisson ne se fait au printemps;
Et si jamais l'Indigence à main forte,
Comme un huissier, vient frapper à la porte

Du laboureur riche de son espoir,
Il a beau dire : « Attendez jusqu'au soir,
Et de mes prés je faucherai la plaine... »
Il faut ouvrir. Moi, je récolte aussi ;
Mais ma récolte a toujours été vaine :
Avoir pour soi, c'est n'avoir qu'à demi.

(1830.)

UN SOIR QUE JE RÊVAIS.

Un soir que je rêvais, — c'est l'heure du délire,—
Un Ange m'apparut qui chanta sur sa lyre
Les hommes et les dieux que le monde encensa.
Immobile d'effroi, j'écoutai cet oracle.
Mais le Ciel fut toujours avare de miracle,
Et je me dis : ce n'est que ça ?

Ce n'est que ça, bon Dieu !.. le tonnerre qui crève,
L'Autan qui plonge au fond de la mer qu'il soulève,
Le silence d'horreur, et, comme un linceul noir,
Le ciel qui touche à l'eau de sa masse profonde
Et ne laisse entre eux deux qu'une caverne au monde,
N'est-ce pas plus sublime à voir ?

Terre, Terre, écoutez ! je suis vain comme un autre ;
J'ai vécu sous un ciel qui n'était pas le vôtre,
Je l'ai trouvé sublime. Et quand mon ame en feu,
Délirante, en voulut révéler quelque chose,
Ce n'était qu'un chaos, un cadavre qui n'ose
Lever la tête devant Dieu !

Comprends-tu maintenant, comprends-tu que ce monde
Est grand depuis le ciel jusqu'au reptile immonde,
Que Dieu commande en maître et qu'il dit au néant :
Lève-toi de l'abîme ! Et le néant se lève,
Se fait homme, grandit, chancelle et comme un rêve
Disparaît au soleil levant.

(1832.).

SOUS LES TILLEULS*.

BALLADE.

Sous les tilleuls. — L'heure? — Huit heures.
— Je t'attendrai!
Quel est celui
Pour qui de célestes demeures
N'ont jamais lui?...
Celui que jamais ne suborne
Le Hasard qui lui prend la main,
Le trouvant assis sur la borne
D'un grand chemin?...
Ou si ce n'est ce Dieu sans forme,
Quel mortel assez réprouvé

* *Les Tilleuls* sont un fort beau site aux portes de Dresde, pour ne pas dire une promenade, car personne ne s'y promène; tandis que sur l'autre rive de l'Elbe, le vilain petit jardin du Japon est très-fréquenté. Les hommes se ressemblent partout.

Que l'Amour ne berce et n'endorme
Sous le beau ciel qu'il a rêvé?

Je ne crois pas qu'il soit de fée
Dont les charmes soient plus puissants :
C'est Hébé, c'est la voix d'Orphée,
Ses yeux perçants ;
C'est Atalante, c'est Camille,
La tendre Sapho, c'est Héro...
Que sais-je encor? J'en dirais mille,
Sans dire trop ;
C'est l'esprit du Dieu que l'on prie,
L'esprit du Monde, tout enfin,
C'est mon avenir, c'est Marie
Qui le renferme dans son sein[1]...

La Nuit était lente à descendre,
Le Jour compte encor dans les cieux
Bien des pas avant de se rendre
Aux sombres lieux.
J'allais, j'errais pour me distraire,
Poussé par un vague tourment.
L'attente est une coupe amère
Pour un amant ;
Il tremble à l'instant qu'il espère,
Il rit et pleure en même temps,

Sa joie, sa peine est un mystère
Que le dieu d'amour seul entend.

Et je me disais : voici l'heure !
Elle viendra. Je suis certain
Que mon nom, que sa lèvre effleure,
Bat dans son sein.
Je la vois n'écoutant qu'à peine,
Et ne répondant qu'à demi :
C'est que son cœur comprend la peine
De son ami,
Qui vingt fois compte la même heure
Qu'il croit entendre et n'entend pas,
Et se dit quand le vent effleure
L'herbe tendre : c'est bien son pas !

Mais non !.. Sans doute qu'une amie
Bien importune la retient.
Que tu souffres, pauvre Marie !
Quel entretien,
Quand on aime, saurait nous plaire ?
— « Et puis, lui dit Emma, conviens
Que je t'aime beaucoup, ma chère !
Je t'appartiens
Pour ce soir. Ne suis-je pas bonne !
C'est que mon cœur croirait pécher,

Quand je te quitte avant qu'il sonne
L'heure de nous aller coucher. »

Sans doute c'est là son langage.
Ou bien peut-être est-ce ta sœur ?
Je m'en méfie, elle a, je gage,
Compris ton cœur.
Ses yeux noirs sont pleins de malice.
La jeune espiègle t'aura dit :
« Non ! ce n'est point un vain caprice,
Viens dans mon lit,
Ma bonne sœur, j'ai peur des Ombres.
Ou conte-moi pour m'endormir
Ce que faisaient ces spectres sombres,
Dont le nom seul me fait frémir. »

Et Rose frémit au vieux conte,
Et ne s'endort pas. Quel tourment !
« A ton âge, n'as-tu pas honte
D'être un enfant ?
Lui dit Marie ; enfant, raisonne...
— Non ! je ne raisonne pas bien,
J'ai peur. — De qui donc ! — De personne.
— Que vois-tu ? — Rien...
Mais reste encor, j'ai peur des Ombres,
Et redis-moi pour m'endormir

Ce que faisaient ces spectres sombres
Dont le nom seul me fait frémir. »

La nuit était noire et muette.
L'Elbe tenait ses flots captifs ;
On n'entendait que la chouette
Aux cris plaintifs.
Minuit sonne. « Déjà! dit Rose,
En souriant, déjà minuit!
Va donc, ma sœur, et bien repose
Toute ta nuit,
Je n'ai plus peur. » — Pauvre Marie!
Quel penser au front soucieux
S'enferme dans ta chambre et prie!
Que de pleurs coulent de tes yeux!

Mais si c'était... ce ne peut être!..
Si c'était quelque repentir,
Un secret qu'on me tait, — peut-être
Un souvenir,
L'espoir d'une haute fortune,
Un équipage, un train de cour,
Quand je n'ai de richesse aucune
Que mon amour...
Si tout cela, comme un fantôme
Qui prend naissance dans le cœur,

Lui venait sous les traits d'un homme
Riche et vain, puissant et moqueur...

Et si ce fantôme, ce rêve,
Lui prend la main, sèche ses pleurs,
Jeune qu'il est et plein de sève,
Quand je me meurs !..
Mon Dieu, quel mal ai-je pu faire?
Pourquoi m'avez-vous condamné
A maudire ce corps de terre
Où je suis né?
Pourquoi n'ai-je rien de la joie,
Des biens du ciel et du regard
De vos yeux, de tout ce qu'envoie
Votre main qui donne au hasard?

C'est qu'il est des mortels timides
Qui sont nés sans force et sans voix,
Comme il est des tigres avides
Au fond des bois;
C'est qu'il est des arbres stériles
Qui portent haut leurs fronts altiers,
Tandis que des sarments fertiles
Sont à leurs pieds;
C'est que la vie est un mystère,
Un farfadet au ris moqueur,

Qu'un monde au-delà de la terre
Peut seul expliquer à mon cœur.

Mais tu ne viens pas!.. quel mystère!
Peut-être à cette heure dors-tu
Bien paisible, et moi solitaire,
Triste, abattu,
J'interroge la feuille morte
Qui tombe : Ange, n'est-ce pas toi?
Lui dis-je. Mais le vent l'emporte,
Ce n'est que moi,
Moi triste, abattu, solitaire,
Qui cherche et qui ne trouve pas
De consolation sur terre,
Car la seule est un de tes pas.

Le Barde, résolu d'attendre
Son amante toute la nuit,
Se repose, pensant l'entendre
A chaque bruit:
Il se repose sous l'ombrage,
La grève lui sert de duvet;
Un vieux tilleul, rongé par l'âge,
De dur chevet;
Mais son âme est comme insensible,
Son œil est morne et sans couleur :

Tel au choc d'un revers terrible,
Le cœur s'hébète de douleur.

Quand la voix douce et frémissante
D'un ange admis au sacré chœur,
Une voix douce, gémissante,
Allant au cœur,
Le tira de sa rêverie.
Entrait-il au divin séjour?
Est-ce un songe? Était-ce Marie?
Est-ce l'Amour?...

O toi qui peux tout sur mon âme,
De quel titre es-tu revêtu?
Je suis ton esclave. Ange ou femme,
Qui donc es-tu?
Ton nom? — Djîna — Djîna? qu'est-elle?
La messagère de mon Dieu?
L'Espérance qui bat de l'aile
Sous un ciel bleu?
Ou l'un des esprits bénévoles,
Qui nous gardent de mal la nuit?
Une fée aux douces paroles
Qui nous vient du ciel? — Tu l'as dit.

A ces mots elle est disparue.

Je l'appelle en vain : ah! pitié,
Pitié! ma douleur s'est accrue
Plus de moitié,
Lui dis-je; ton regard enivre,
Ton doux regard... est-ce qu'il ment?
Ah! que me faisais-tu revivre
Pour mon tourment?..
Et j'étais comme un tigre en cage,
J'allais cherchant comme un furet,
Quand, au plus épais de l'ombrage,
Je trouvai Djîna qui pleurait.

Je ne dirai pas quelle peine
Voilait de larmes ses grands yeux.
. . . . . .
. . . . . .

Je ne vous parlerai plus d'elle,
Je craindrais de la profaner;
Elle est trop jeune, elle est trop belle
Pour la damner:
Votre Monde a l'âme si laide!
Je l'entends déjà qui médit;
Mais Dieu, mon refuge et mon aide,
Dieu l'a maudit.

Loin que la source soit tarie,
Notre amour est toujours nouveau,
Nous nous aimons bien. — Et Marie?
Ce soir, on dansait au château.

(Juin 1834.)

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J.-B. GROS,
Rue du Pont-Saint-Jacques, 18.

M161555

PQ2272
H117

Haag, E.
Satires et poésies diverses

M161555

PQ 2272
H117

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY